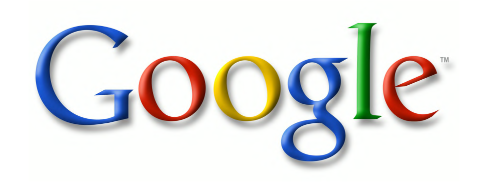
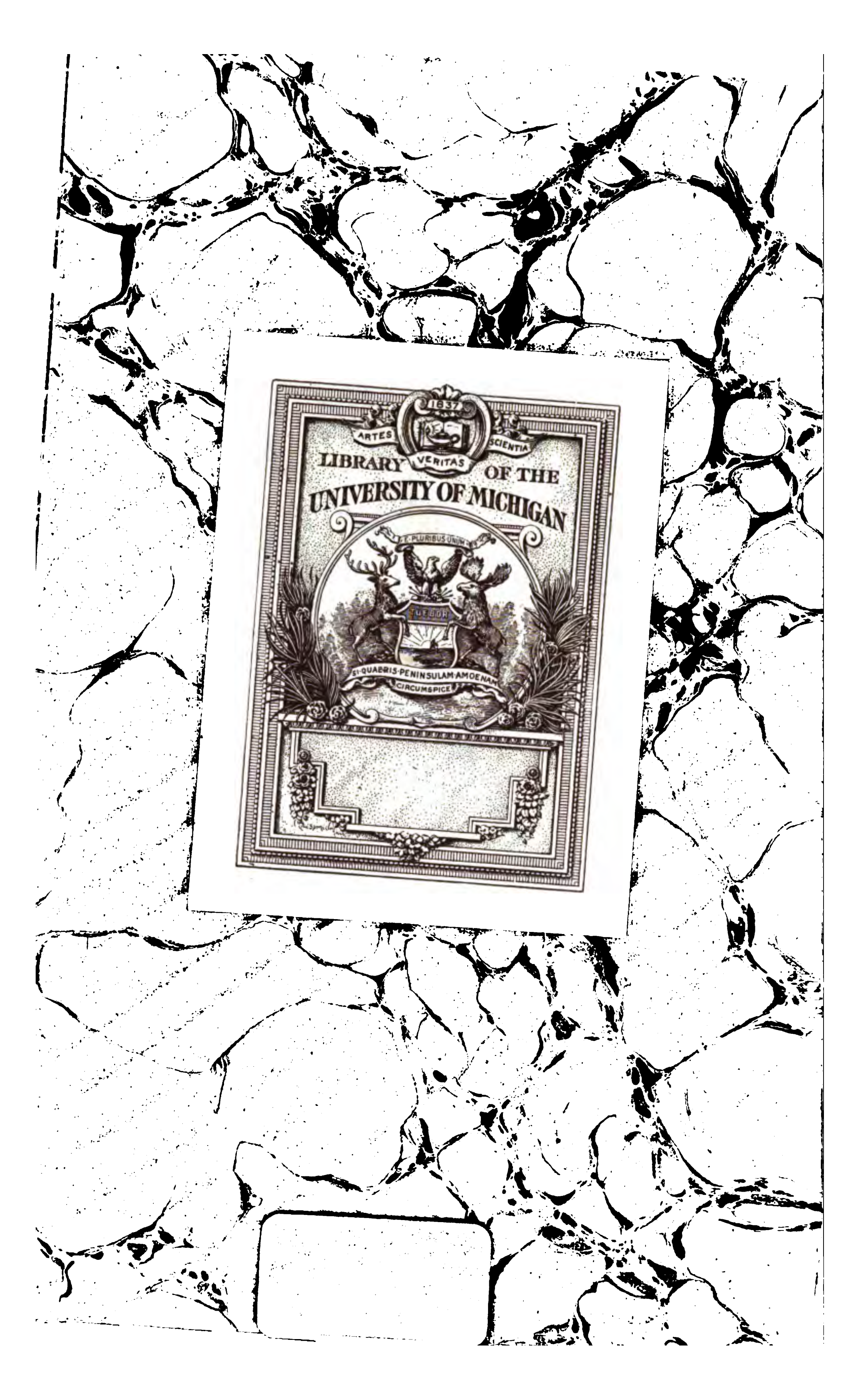
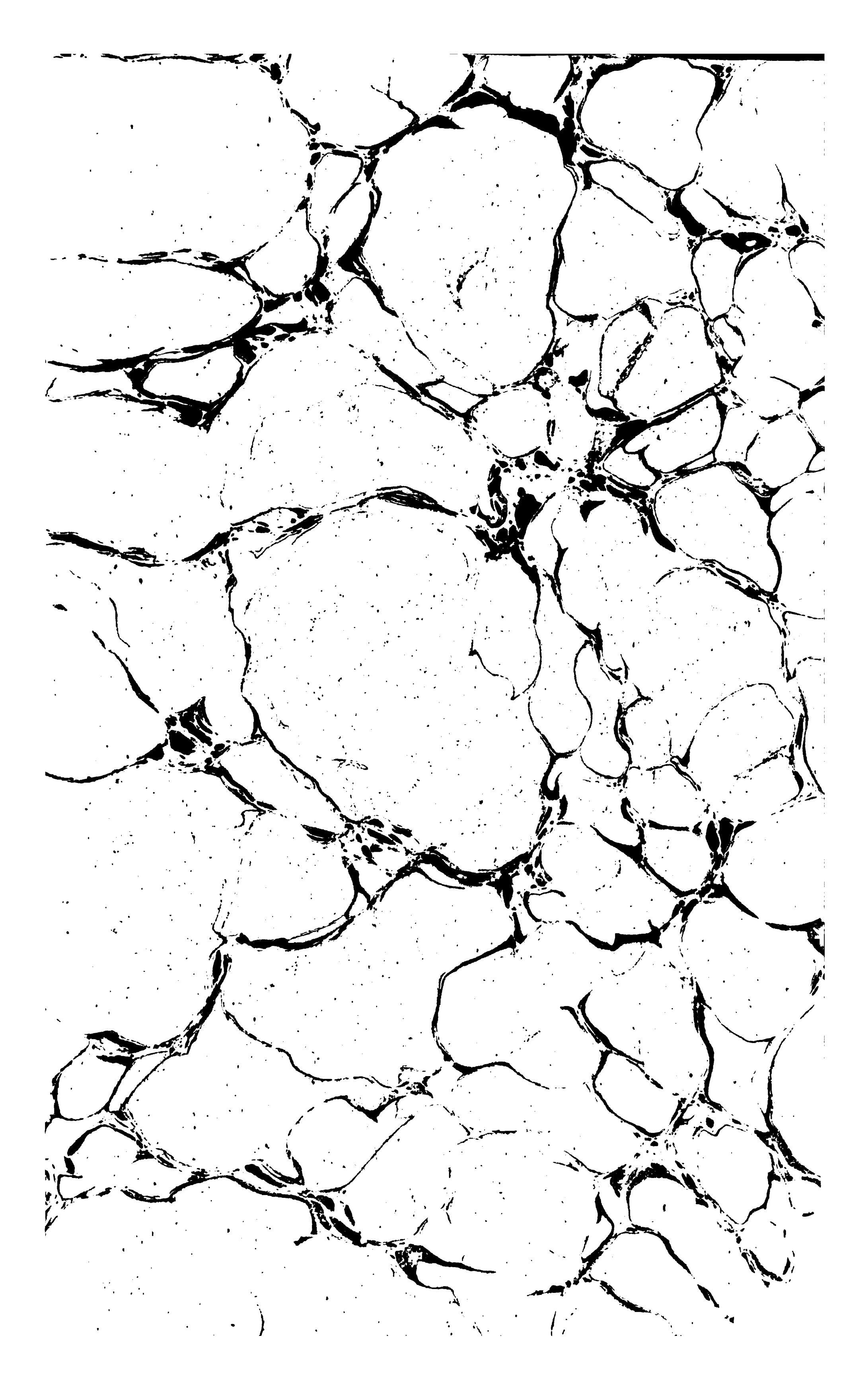


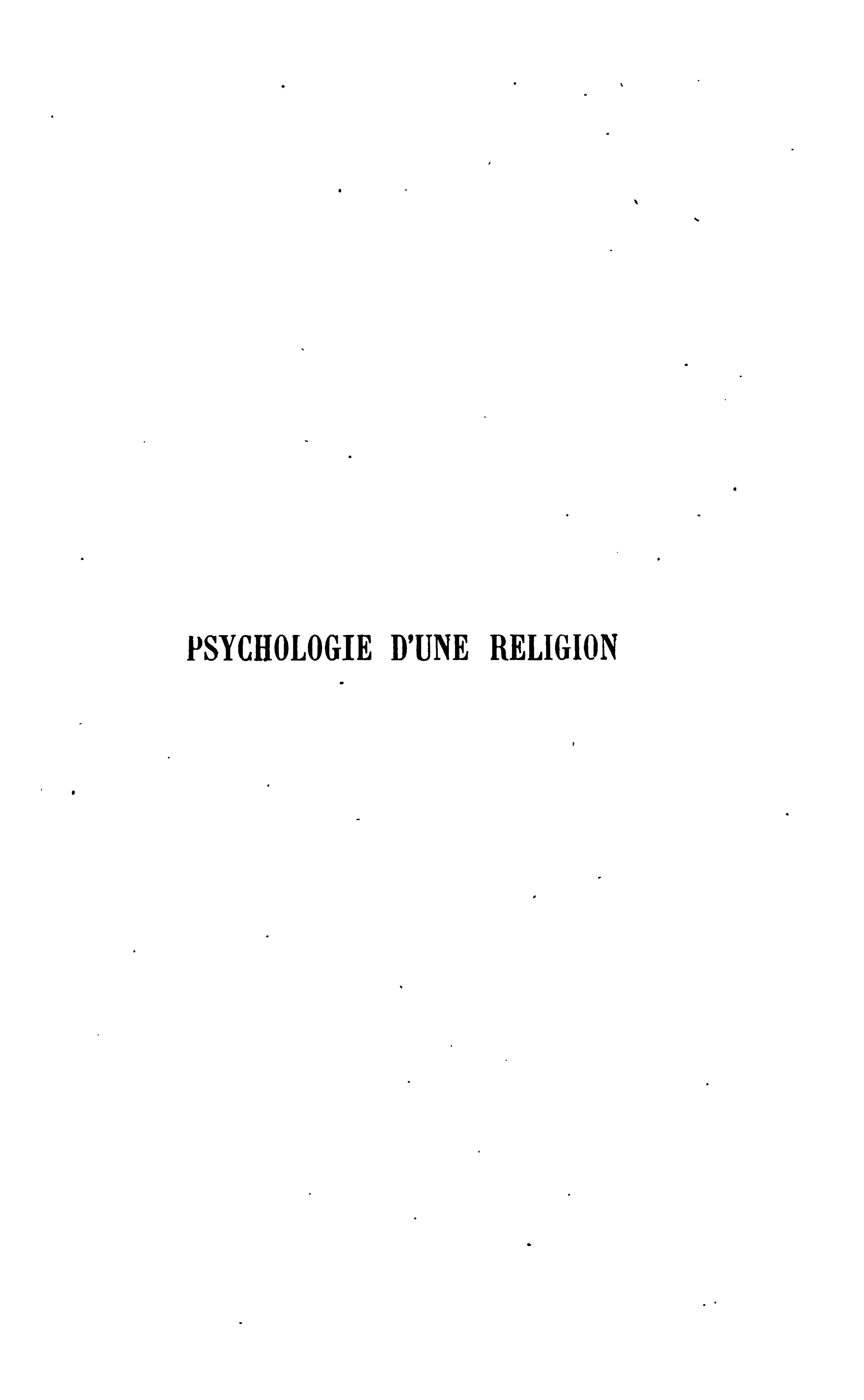



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



£5.–





PSYCHOLOGIE D'UNE RELIGION

PSYCHOLOGIE

D'UNE

RELIGION

PAR

abriel Charles

G. REVAULT D'ALLONNES

DOCTEUR ÈS LETTRES

GUILLAUME-MONOD (1800-1896)
SA DIVINITÉ — SES PROPHÈTES — SON ÉGLISE
LE MESSIANISME ET LE PROPHÉTISME
ANCIENS ET MODERNES
LA PSYCHOLOGIE DE LA RÉVÉLATION
ET DE L'INSPIRATION

PARIS

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

LIBRAIRIES FÉLIX ALCAN ET GUILLAUMIN RÉUNIES

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

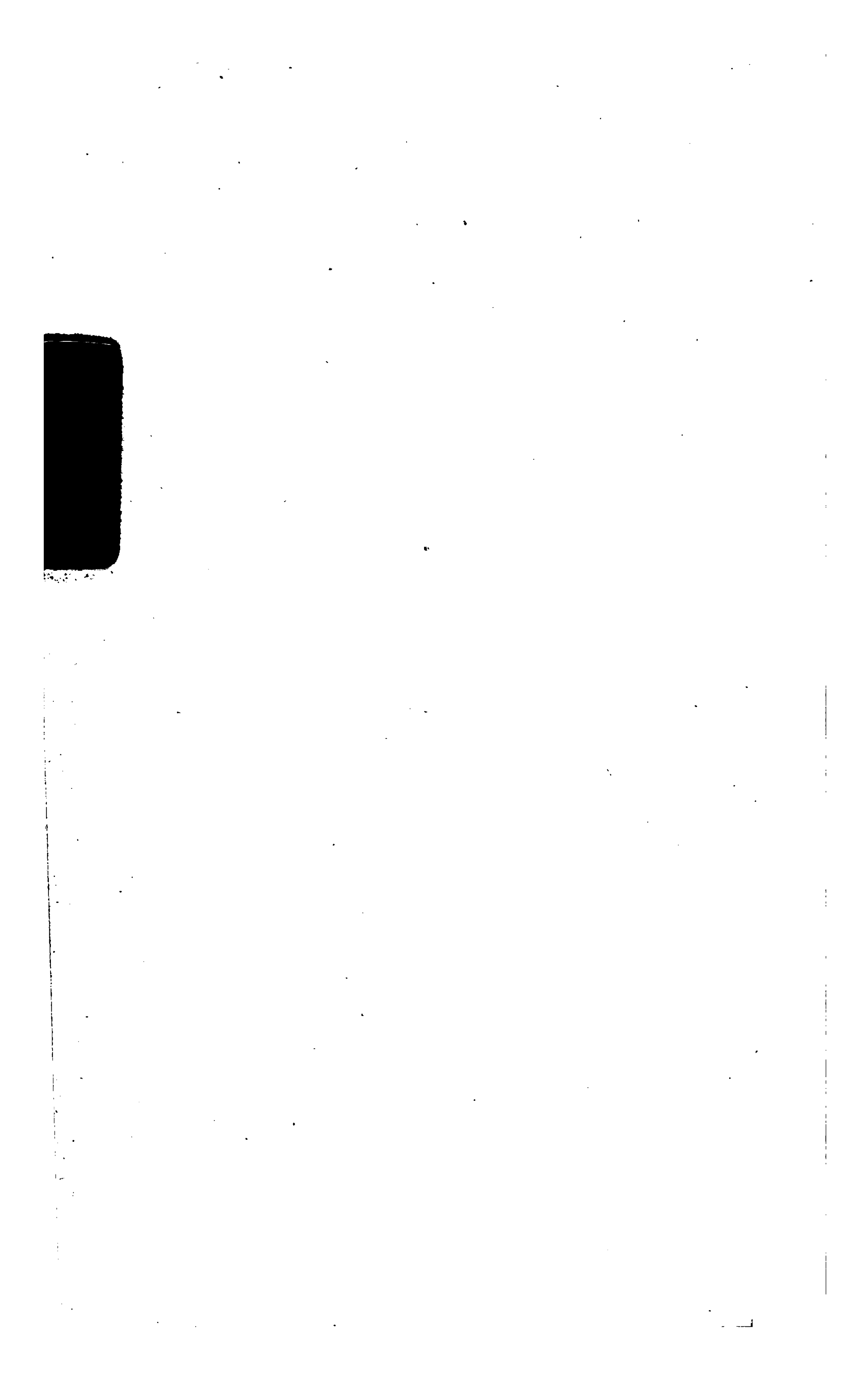
—

1908

ERRATA

PAGE	LIGNE	AU LIEU DE :	RESTITUER :
Titre	Dans le cartouche	GUILLAUME-MONOD	GUILLAUME MONOD
50	7	Arnauld	Arnaud
65	Note 1	Père Jean-Baptiste	Père de Jean-Baptiste
69	7	avouer lui	avouer avec lui
83	Note 4	publiée	publié
89	25	*BOU-ISAA*	*ABOU-ISA*
91	16	revient	revint
94	15	visions; il	visions; à son tour, il
109	22	angoises	angoisse
119	5	1790	1791
119	32	payans	paysans
123	15	modonisme	monodisme
164	Note, dernière l.	SOMMET	SOUMET
167	Note 1	*Geschichtes*	*Geschlechts*
177	13	Jésus, entouré	Jésus, et entouré
201	Note, dernière l.	[Supprimer :] même édit.	
234	32	resplandissant	resplendissant
253	11	étudirons	étudierons
258	11	chanté mourant	chanté en mourant
264	29	hallicinations	hallucinations
266	6	réunissaient	réussissaient
279	N° 38	Instructions sur les prophéties	*Ms. Paul D. :* Instructions sur les prophéties

25 nov. 02 E. d. C.



PSYCHOLOGIE D'UNE RELIGION

INTRODUCTION

L'interprétation objective des phénomènes religieux a traversé deux périodes aujourd'hui dépassées : miracle ou supercherie, telle a été l'alternative posée par le XVIIIe siècle ; miracle ou pathologie fut trop souvent la formule du XIXe. Aujourd'hui, la fraude et la folie commencent à nous apparaître comme aussi accidentelles en religion que partout. Après la polémique, après la médecine mentale, nous arrivons à la psychologie. Là où Voltaire ne voyait que politique, là où beaucoup de nos aliénistes ne voient que pathologie, nous finissons par apercevoir des faits soit de croyance, soit de crédulité, qui souvent constituent l'effort maximum de critique et de justice possible aux époques et aux milieux où ils surgissent. Voilà dans quel esprit de sympathie et d'équité je me propose d'analyser la mentalité d'un fondateur religieux contemporain et celle de ses fidèles et de ses prophètes.

C'est surtout à l'étude du mysticisme ascétique et extatique que se sont jusqu'ici appliqués les psychologues, c'est-à-dire à l'étude des formes contemplatives ou passives du sentiment religieux ; ce sont, au contraire, des formes actives, sociales, du sentiment religieux qui s'offrent ici à notre recherche, le prophétisme, le messianisme.

Sous la diversité des individualités, des données sacerdotales, populaires, politiques, l'observation de quelques prophètes vivants et d'un messie mort il y a dix ans nous permettra de démêler quelques lois du mysticisme actif, quelques constantes psychologiques communes aux inspirés de tous les temps. Une gamme assez complète de phénomènes religieux normaux et pathologiques se déroulera, et toujours, dans l'évolution individuelle d'une inspiration originale, dans son expansion sociale, dans le développement progressif d'une jeune religion, c'est la poétique croyance, c'est la personnification souvent féconde de l'abstrait, c'est l'idéalisation du prosaïque, c'est le besoin de vie, la volonté, l'amour qui jailliront devant nous en formules sacrées. Les accidents de névrose ou de psychose, inévitables contre-coups des révélations, n'envahiront pas notre perspective; les aspects morbides du prophétisme et du messianisme ne nous masqueront pas ses autres aspects. Il est une proportion de délire inhérente à toutes les poussées de l'activité humaine; l'hallucination et la convulsion cessent presque d'être de la folie quand elles créent des formules séculaires d'idéal. Et d'ailleurs, les troubles mentaux sont relativement rares et passagers chez la plupart de nos sujets. Bien d'autres sources que l'hallucination répandent en un homme les impulsions divines. Les modalités personnelles de nos inspirés laisseront apercevoir le mécanisme psychologique des diverses formes de la révélation, et les interactions au sein de leur communauté nous rendront spectateurs de la naissance de croyances et d'attentes d'origine collective, venant parachever et orienter les créations religieuses individuelles.

Quelques-uns des documents où nous aurons à puiser ont été considérés comme secrets. Nous voudrions que notre recherche scientifique ne justifiât aucune

appréhension de la part de familles honorables et amies. Le précepte de Voltaire : « On doit des égards aux vivants; on ne doit aux morts que la vérité [1] », paraît trop dur encore. On doit des égards aux vivants jusque dans la manière de dire la vérité sur leurs morts.

1. VOLTAIRE, *1re Lettre sur Œdipe.*

PREMIÈRE PARTIE

PSYCHOLOGIE D'UN CHRIST MODERNE

CHAPITRE PREMIER

GUILLAUME MONOD

Jeunesse, études. — Conversion. — Délire religieux. — Transformation du délire en doctrine. — Vingt-six ans de « silence. » — Le pasteur-christ. — Apothéose. — Vieillesse.

Guillaume Monod pose un problème théologique d'une importance capitale, et qui subsiste indépendamment de ce que l'on peut penser de sa personnalité, de sa doctrine et de son état mental. C'est la question de savoir quelle peut être, de notre temps, l'attitude de la théologie, en présence d'un fidèle dont la vie est pure, le cœur droit, et qui entend une voix lui donner d'admirables préceptes et lui déclarer qu'elle est la voix qui parla aux prophètes et à Jésus.

La théologie ne peut pas se refuser à l'ex nen du monodisme[1]. La crise mentale dont Guillaume Monod a souffert à une époque de sa vie ne l'a pas empêché, par la suite, d'être un prédicateur éloquent, un pasteur charitable et un théologien original. Cet accident initial a certainement contribué à sa séparation d'avec la théologie officielle, il a décidé de son attitude révolutionnaire, il a fourni

1. Le plus ancien emploi que j'aie rencontré du mot « monodistes » appliqué aux fidèles de la religion fondée par Guillaume Monod, c'est dans une lettre d'un pasteur protestant, adversaire de la secte, datée du 30 avril, 1886 ; le passage est reproduit ci-dessous, p. 204.

l'idée messianique. Mais il l'a fournie d'une manière à laquelle, au premier abord tout au moins, les textes bibliques ne paraissent pas répugner. Surtout, le développement régulier de l'hérésie monodiste s'est, par la suite, effectué suivant une logique remarquable, sans intervention d'autres crises mentales chez le Christ nouveau, et a abouti à la formation de dogmes religieux hétérodoxes, mais acceptables pour des croyants normaux. En effet, cette religion a débordé hors de son auteur, des disciples se sont groupés, des prophètes se sont levés, des apôtres ont combattu ; la logique interne qui avait soutenu l'évolution solitaire du système a dès lors été consolidée par des forces extérieures, divers matériaux étrangers ont été assimilés, et aujourd'hui même, plus de dix ans après la mort de son Dieu, la secte monodiste continue à végéter et voit poindre de prochaines espérances.

Guillaume Monod naquit le 10 mars 1800, à Copenhague, le cinquième des douze enfants du pasteur Jean Monod, originaire de Genève ; sa mère était fille d'un négociant de famille hollandaise, nommé de Coninck. Leur sixième enfant, Adolphe, plus jeune que Guillaume de deux ans, devint une des lumières du protestantisme, tandis que Guillaume se fit le fondateur d'une secte indépendante.

Deux traits semblent avoir marqué le caractère de Guillaume enfant : la timidité et l'estime, d'ailleurs légitime, de soi-même.

Je me rappelle, dit-il, qu'étant enfant j'étais extrêmement timide. Je fuyais quelquefois en voyant venir des étrangers. Je suis encore timide. C'est par la foi seulement que je triomphe de cette disposition [1].

Telle fut toujours son humilité devant une volonté

1. Mémoires écrits en 1844, dans *Mém. de l'aut. des Vues nouv.*, p. 4.

étrangère, qu'il lui arriva de paraître rougir de sa mission divine en présence d'incrédules, de trembler devant sa femme et devant un jeune neveu. Mais il avait pour lui sa conscience, et dans son for intérieur il était contraint de s'avouer sa supériorité sur ceux qui paraissaient ses égaux. Un de ses frères aînés, Gustave, crut un jour devoir raconter, alors que tous deux étaient des vieillards octogénaires, un mensonge de Guillaume enfant, pour prouver que celui-ci valait autant et non mieux que ses frères. Guillaume répondit :

Je suis forcé par ma conscience et par les souvenirs très distincts de mon enfance de dire que bien que j'eusse une humble idée de moi-même, j'avais l'impression que mes frères me croyaient plus consciencieux qu'eux-mêmes. Un mensonge de mon frère Adolphe à l'âge de trois ou quatre ans me frappa d'un pénible étonnement. Je ne me permettais jamais ce qu'on appelle des mensonges innocents. J'étais scandalisé quand je voyais mon frère Frédéric manquer de respect à notre précepteur. Mon frère Gustave m'accuse d'avoir fait à un précepteur un grossier mensonge, quand il devait avoir lui-même cinq ou six ans, et lorsqu'il ne passait pas pour un enfant religieux. Il écrit à M. M. que pour *me tirer d'affaire* j'ai dit que son récit est un mensonge. Je n'ai pas dit cela, et je m'étonne que Gustave puisse me croire capable d'altérer la vérité pour *me tirer d'affaire*[1].

Guillaume avait huit ans quand son père fut nommé pasteur à Paris, où la famille s'établit. Il fit toutes ses études avec Adolphe, jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans. Pendant plus de quinze ans, ils eurent, dans la maison paternelle, un instituteur allemand nommé Küster. Ils reçurent des répétitions de Stapfer, suivirent au collège Bourbon les cours de physique de Petit ; à la bibliothèque royale,

1. *Hectogr.*, n° 9, 5 janv. 1880, p. 12.



les cours d'histoire de Millin; plus tard ceux de Hase sur la langue grecque et la critique des textes; l'instruction religieuse leur était donnée par leur père. Les sciences biologiques ne figuraient point encore dans le programme des études libérales, et la tournure d'esprit des deux frères, de l'orthodoxe comme de l'hétérodoxe, dépend pour une part importante de cette lacune. Malgré leur érudition historico-philologique, leurs méthodes théologiques restent un peu verbales; et, pour ne parler que de Guillaume, nous verrons chez lui la construction logique manquer souvent de ce frein qu'est l'expérience, le sens du réel, de la vie.

Les deux frères allèrent faire leurs études de théologie à Genève et furent consacrés ministres le même jour; Guillaume avait vingt-quatre ans. C'est alors qu'eut lieu leur séparation. Guillaume n'était pas tout à fait mûr pour exercer immédiatement le sacerdoce. Il s'attacha à la personne de E. Gautier, homme infirme, avec qui il resta environ trois ans, tantôt à la campagne dans les environs de Paris, tantôt en Suisse, et avec qui il fit un voyage en Italie.

Cependant, en 1827, le jeune pasteur songeait à se faire donner une chaire; mais ses opinions étaient particulières et suspectes. Il ne croyait pas à la divinité du Christ, ni à son expiation rédemptrice pour ceux qui ont foi en lui; on lui reprochait de renouveler ainsi l'hérésie des ariens et des sociniens. Sur cette indépendance théologique initiale, voici un document publié en 1882 par un pasteur, et confirmé par Guillaume Monod lui-même.

Il a dû, a écrit le pasteur Ed. P., changer sa doctrine sur les points capitaux, après son entrée dans le ministère évangélique, à l'âge de vingt-six ans. En voici la preuve.

En 1826, comme suffragant à Morges, je reçus la demande de la chaire pour M. Guillaume Monod, faite par un de ses proches. Grand fut mon embarras. D'un côté, je craignais de désobliger la famille Monod et son parent, de l'autre, je savais que la doctrine du prédicateur n'était pas évangélique. Après un long combat et beaucoup de prières, je refusai la chaire. Mais la famille Monod, tenant beaucoup à entendre la prédication d'un cousin venu de Paris, fit des démarches auprès du pasteur chargé du service du dimanche après midi. Celui-ci céda. L'ayant appris, nous allâmes, S. Pilet-Joly, le professeur de l'Oratoire, Benj. Vautier, F. Crinsoz, ministres de l'Evangile, et moi, écouter les enseignements de M. G. M. A la sortie du temple, nous nous dîmes : Nous devons à Dieu et au prédicateur de faire connaître à celui-ci les erreurs et lacunes de son sermon ; l'Evangile du salut n'y a pas été annoncé et la gloire n'a pas été rendue au nom de Jésus-Christ. M. Pilet se chargea de la rédaction d'une lettre de sérieux avertissement. Elle fut approuvée et signée par chacun de nous. Ces lignes adressées à M. G. M. n'obtinrent de lui qu'une réponse fort tardive et embarrassée. Mais, l'année suivante, quelle surprise ! On frappe à ma porte entre 6 et 7 heures du matin. Je vais ouvrir, et voici G. M. qui se jette dans mes bras en s'écriant : « Ah ! cette fois-ci, vous me donnerez votre chaire ; mes yeux « se sont ouverts à la vraie lumière[1] ! »

Guillaume Monod reconnaît l'exactitude de ce récit :

Je ne nie point ce fait... En 1827, il se fit dans ma foi un changement important ; je compris la divinité du Christ et la doctrine du salut par la foi en Christ crucifié. Ce fut une lumière nouvelle, mais ce ne fut pas le renversement de doctrines contraires. Avant ce moment, je n'avais pas voulu exercer le ministère pastoral, parce que je ne me sentais pas suffisamment instruit ; mais je n'avais pas combattu la vérité. Les manuscrits que j'ai conservés du temps antérieur à ce que l'on a pu appeler

1. Ed. P., *Histoire religieuse à propos de M. G. Monod*, dans *Evangile et liberté* (journal suisse), 17 nov. 1882 ; reproduit dans *Hectogr.*, 142.

ma conversion, mais que je n'ai jamais appelé ainsi, et ma thèse théologique, imprimée en 1824, font foi de ce que je dis. Je vous adresse un exemplaire de cette publication, que j'ai réimprimée en 1837 [1].

Pendant ce temps, Adolphe traversait une crise de neurasthénie mélancolique et achevait de se rétablir.

L'autre bénédiction importante que Dieu m'accorda la même année fut la délivrance spirituelle de mon frère Adolphe. Je ne raconterai pas en détail cette délivrance qui a été une chose publique dans l'Eglise, et a réjoui l'Eglise. Je dirai qu'il fut comme tiré subitement, par la puissante main de Dieu, d'un état qui avait l'apparence du désespoir. Ce fut à Genève que je reçus la nouvelle que mon frère avait trouvé le repos de son âme, et par une lettre de lui-même. Il était alors à Naples, où je l'avais laissé comme pasteur. J'eus la joie de le revoir pendant que j'étais en Suisse [2].

En 1828, Guillaume fut envoyé à Saint-Quentin où une chaire nouvelle était ouverte ; c'est avec humilité et orgueil à la fois qu'il l'accepta :

Je me croyais honoré d'occuper l'humble poste qui m'était offert, quoique m'étonnant un peu de la différence immense que l'on faisait entre mon frère [3] et moi [4].

En réalité, il était encore trop tôt pour que Guillaume exerçât le ministère, et ces fonctions modestes furent trop lourdes pour cette tête insuffisamment adaptée à la vie active. Le jeune pasteur fut installé à Saint-Quentin le 10 août 1828 par son père, venu de Paris. Immédiatement, il agita de vaste desseins.

Il entreprit de régénérer par l'Evangile la paisible

1. *Hectogr.*, 142, pp. 6-7.
2. *Mém. de l'aut. des Vues nouv.*, 1873, pp. 21-22.
3. Adolphe.
4. Prédicat. du 27 avril, 1878, dans *Hectogr.*, 39, p. 2.

localité. Dès le début de mars 1829, les gens tranquilles appelaient le jeune réformateur un « possédé [1]. »

En mai, les notables protestants qui l'avaient agréé doivent lui retirer l'administration des aumônes. En juin, le sous-préfet le mande pour l'admonester, parce que les prêtres catholiques et l'évêque de Soissons se plaignent au préfet de son prosélytisme violent. En juillet, le consistoire le réprimande parce qu'il prêche contre la prédestination et parce qu'il jette le trouble dans les âmes. Vainement Adolphe vient essayer une conciliation. Le 28 août, les Anciens demandent à Guillaume sa démission ; il la refuse. En septembre, il a des démêlés avec le maire et le commissaire de police, parce qu'il évangélise dans la rue les mendiants rassemblés par des distributions de pain. En décembre, le consistoire retire son traitement au pasteur récalcitrant. Son frère, Frédéric, réussit enfin à le ramener à Paris, où sa famille le recueille, le soigne, le marie.

C'est alors qu'éclatèrent des troubles mentaux aigus qui nécessitèrent l'internement de Guillaume Monod à la maison de santé du Dr Falret, à Vanves, le 5 mai 1832. Après un séjour de six mois, le malade fut placé en Angleterre, à Fishponds, où il resta enfermé quatre ans, aux soins du Dr Bompas.

Pour ne pas interrompre l'exposé de la biographie de notre personnage, nous étudierons plus bas, en un chapitre spécial, la nature et l'évolution de cette maladie, sur laquelle nous possédons de quoi poser un diagnostic indiscutable. Nous dirons seulement ici en résumé que Guillaume eut des crises d'excitation, avec actes délirants, refus d'aliments, auto-mutilation, hallucinations, extases, idées mystiques, idées de persécution, idées de grandeur, et qu'il entendit une voix le proclamer le Christ.

1. *Mém. de l'aut. des Vues nouv.*, p. 26.

Dès Vanves et Fishponds, il commença à systématiser ingénieusement tous ces phénomènes et à jeter les bases d'un délire religieux rare par sa cohérence, sa complexité, sa souplesse.

Comme beaucoup de malades de cette catégorie, il eut des rémissions ou simula la guérison et finit par obtenir la liberté. Voici une lettre de rétractation qu'il écrivit à Adolphe, et autour de laquelle s'engagèrent plus tard des polémiques :

Fishponds, octobre 1835. Que Dieu, le Père de Notre Seigneur Jésus-Chrit, soit béni !

Je veux t'expliquer comment a été renversé l'édifice que j'avais bâti depuis plus de trois ans.

J'ai pris pour des prophéties mes propres conjectures, comme celle que le choléra viendrait à Saint-Quentin.

J'ai cru que les prophéties qui ne s'accomplissaient pas s'accompliraient pourtant d'une manière figurée, ce qui était une bêtise. J'ai cru, je ne sais comment, que Dieu me disait que je n'avais pas péché. Il est clair que j'ai péché toute ma vie. En particulier, j'ai souvent péché contre toi. Que Dieu me pardonne et me donne de trouver, comme un pécheur, le salut de la Croix ! Qu'il permette que mon exemple, comme tu l'as désiré, serve d'avertissement aux autres.

M. Bompas m'a prêté un excellent livre dont l'auteur semble reconnaître qu'avec de la piété et du zèle pour Dieu, on pourrait tomber dans l'égarement de se croire inspiré.

Une autre prophétie non accomplie m'oblige aussi à croire que j'ai tort. Il m'avait été annoncé que tu viendrais. J'avais cherché un autre sens à la prophétie, quand je ne te vis pas venir.

Je te remercie pour ta lettre.

BILLY [1].

Voici un autre texte où G. Monod re[illegible]naît que ce fut de sa part une folie de se dire le [illegible]. Les

1. Nom donné à Guillaume dans l'intimité.

lignes qu'on va lire sont extraites d'un ouvrage incohérent, publié en 1843, et dont les exemplaires ont presque tous été détruits en 1846 ; mais il en subsiste quelques-uns, et j'ai pu en avoir plusieurs entre les mains :

Dans la folie, j'ai dit que Dieu m'avait donné le nom du Christ, moi qui me trouvais indigne même du nom de serviteur de Christ. J'imitais ce prince des insensés qui prend le nom de Christ et de chef de l'Eglise[1]. J'imitais tous les prêtres et les ministres qui se croient infaillibles[2].

En mai 1836, le convalescent fut extrait de Fishponds par sa femme. Le frein de l'internement cessant de se faire sentir, les idées délirantes ont une recrudescence. A peine de retour à Paris, il s'ouvre de sa mission divine à sa femme, puis à son frère aîné, puis au pasteur Granpdierre, ainsi qu'à sa mère.

Tous, excepté ma femme, repoussèrent mes ouvertures. Je partis pour Lyon afin d'essayer de gagner mon frère Adolphe qui fut aussi sourd que le reste de la famille. Je passai en Suisse, et après avoir été, à mon arrivée, l'objet d'une sorte d'ovation, je fus, lorsqu'on sut que j'affirmais encore que Dieu m'avait parlé, un objet de répulsion et de frayeur pour plusieurs[3].

Le ménage s'installa à Genève, chez M. Gaussen, au mois d'août 1836. Le dévouement assidu de la jeune femme, nature aimante et docile, la surveillance attentive dont le convalescent se sentait entouré, aidèrent à contenir les idées délirantes et à rétablir la santé. Guillaume redevint capable d'activité normale. Après avoir été quelque temps le secrétaire du

1. Le pape ?
2. *Hist. vérit. de G. M.*, p. 23.
3. *A mes plus anciens disciples*, 5 mai 1880 ; dans *Hectogr.*, 25, p. 7.

colonel Tronchin et le dispensateur de ses munificences, Guillaume fut prote d'imprimerie, collabora à une revue littéraire[1] et concourut, sans succès, pour une chaire de littérature à Genève.

Cette période de dix années passées à Genève est une étape psychologique intéressante. Elle fut employée à tenter une première fois le passage de la folie à l'invention religieuse, la transformation du délire en une doctrine. Par la réflexion, par l'élaboration théologique, par le contact avec les hommes, par un effort d'ajustement aux conditions sociales, ce qui n'était au début qu'exaltation morbide et hallucination essaya de devenir alors peu à peu une religion défendable.

Il ne faut pas juger Guillaume Monod plus sévèrement que les autres initiateurs religieux, et si des croyants le repoussent, ce doit être au nom des mêmes principes qui leur font accepter une foi différente. Pourquoi le christianisme est-il une religion et non une folie ? C'est parce que l'irruption de l'impossible dans le réel, du contradictoire dans la pensée, de la félicité au sein même de la misère, de l'anti-social dans la conduite publique, n'est qu'un aspect accidentel de l'âme chrétienne, en Jésus et en son Eglise, aux différentes époques; c'est parce que le christianisme n'a pas créé le mysticisme morbide, mais l'a trouvé existant, et, tout en l'utilisant quand il put, l'a, somme toute, endigué, rationalisé ; c'est parce que, contre les assauts de la bêtise et de la folie, le christianisme fut, dans son ensemble, et malgré des périodes contraires, une force de poésie et de raison : toute religion a droit au respect et à la sympathie, dans la mesure où les éléments pathologiques, les efforts contre la nature et contre la pensée aboutis-

1. *Bibliothèque littéraire française et étrangère*, Genève. Robert et Cie.

sent, tout compte fait, à un accroissement de vie, de savoir, d'énergie. C'est dans le même esprit qu'il faut juger la tentative religieuse du jeune pasteur sorti de Fishponds. Sa crise mentale récente n'avait pas créé en lui, mais avait trouvé existantes les croyances au Dieu biblique, au miracle, à la voix céleste entendue des prophètes, aux incarnations de Dieu en des hommes, à la mission rédemptrice du Christ, à sa réapparition sur terre aux derniers temps. En présence du prétendu miracle de sa révélation, son effort constant a été, au long de sa vie laborieuse, d'endiguer, de rationaliser le mystère. Cette élaboration critique ne dura pas moins de trente-six ans (1836-1872). Il en sortit finalement un corps de doctrines assez cohérent, assez nouveau, assez adapté à des besoins intellectuels et sentimentaux non satisfaits par les religions régnantes, pour que, parmi quelques centaines de disciples qui y ont adhéré, plusieurs, et des plus intelligents, aient été convertis par la doctrine même, sans éprouver de sympathie pour les monodistes ni pour leur maître[1].

Dès qu'il eut quelques disciples et quelques auditeurs, le nouveau Christ les réunit périodiquement, à Genève, soit chez lui, soit dans une modeste chambre, qu'il avait louée dans la rue de la Tour-de-Boël ; et, en 1844, il écrivit à ses frères Frédéric et Adolphe pour retirer sa rétractation et proclamer de nouveau sa mission. J'ai lu la copie de cette lettre, et en voici la substance. Il vient, par l'ordre de Dieu, leur faire un aveu provisoirement humiliant et qui semblera démentir des paroles qu'il leur a adressées. Ils l'ont accusé de s'être dit le Christ, il l'a nié. C'est que ce n'était pas lui-même qui s'était dit Christ, c'est Dieu qui le lui disait. Maintenant, Dieu veut qu'il leur dise

1. Voir plus bas, p. 239.

qu'il est le Christ, le Christ sans puissance, sans toute-science, Dieu fait homme[1].

En 1845, Guillaume commença la publication d'un journal, *L'Ami des Affligés*, destiné à propager sa doctrine. Mais on lui offrit des fonctions de pasteur, à la condition qu'il ne parlerait plus de sa divinité.

La tentation était forte. Après quatorze ans de non-exercice et dans les conditions que l'on sait, cette proposition était inespérée. Tout en se consolant comme il pouvait par la supériorité spirituelle de son enseignement, Guillaume souffrait de n'avoir pour église qu'une chambre louée ou sa salle à manger. Le voilà partagé par l'attrait de deux missions également divines, l'une, messianique, ne trouvant presque aucun crédit, l'autre, pastorale, qui sera bien accueillie. Sans doute il espéra dès lors que l'acceptation de cette dernière lui permettrait un jour d'accréditer la première, et que, pour l'instant, Dieu lui saurait gré d'un si sublime sacrifice. C'est effectivement dans ce sens que l'inspiration divine, sollicitée, dénoua le conflit :

Exclu de toutes les chaires, Dieu m'en avait donné une à lui et à moi, la plus humble de toutes les chaires chrétiennes, mais la seule où il pût faire entendre sa voix librement. A cette époque, à la suite d'une révolution politique qui amena la démission du plus grand nombre des pasteurs évangéliques du canton de Vaud, Dieu mit au cœur de M. Druey, le président du Conseil d'Etat, de m'appeler dans ce canton pour y exercer les fonctions de pasteur. Dieu me fit accepter cet appel et dès lors m'imposa le silence dont j'ignorais quelle serait la durée[2].

Dans une lettre de 1875, il explique comment Dieu lui donna la recommandation de se comporter comme un pasteur ordinaire, et il reconstruit même, sous

1. Lettre à Frédéric et à Adolphe Monod, 15 mai 1844, dans *Ms E.B.* : *La seconde venue de Christ...*, pp. 36-42.

2. *A mes plus anciens disciples*, 5 mai 1880 ; dans *Hectogr.*, 25.

forme de prosopopée, les paroles que Dieu a dû lui adresser en 1846[1].

Un peu différente est la version qu'il donne en 1880. Après un raisonnement tendant à établir que son silence était ou devait être commandé par Dieu, il déclare à cette époque qu'en se taisant en 1846, il n'avait pas encore l'explication des raisons divines de ce silence.

Mais pourquoi Dieu l'a-t-il commandé? Je n'ai pas attendu de le savoir pour lui obéir. Mais, après que j'avais obéi, il me l'a expliqué[2].

C'est plus tard seulement, d'après cette seconde version, qu'il comprit que ce silence avait un double but : démontrer que Guillaume n'est pas fou, démontrer qu'il n'est pas un novateur, que son attachement aux Ecritures est inébranlable.

La vérité est peut-être intermédiaire entre ces deux versions successives. Il semble qu'en réalité Guillaume a dû interpréter l'insuccès de sa première tentative messianique, vainement poursuivie de 1836 à 1846, comme un ordre formel, venu de Dieu, d'attendre des temps meilleurs.

Outre l'engagement de taire sa mission, Guillaume dut, pour être réintégré comme pasteur, brûler les écrits où il la proclamait, et, en particulier, ses *Mémoires d'un homme enfermé dans une maison d'aliénés* (Genève, 1838) et son *Histoire véritable de Guillaume Monod* (Genève, 1843). Cette exécution, surveillée par un de ses neveux, lui fut fort pénible. Ceux qui l'exigeaient la considéraient comme une capitulation, comme une nouvelle et définitive rétractation; Guillaume l'interpréta comme une nécessaire

1. Lett. à Léopold Monod, 1er nov. 1875; publ. dans *Le Christ rejeté*, p. 39.
2. *Lett. à mes anciens paroissiens*, 19 avril 1880; dans *Hectogr.*, 23, pp. 7-8.

et « immense concession à l'incrédulité[1] », il sollicita et obtint de Dieu la permission et l'ordre de sacrifier ses livres, et d'ailleurs il réserva secrètement quelques exemplaires, qu'il confia à la garde de ses disciples ou qu'il conserva lui-même[2].

En cette conjoncture va nous apparaître toute la psychologie de notre inspiré, la divinisation incessante de ses décisions et de ses habiletés personnelles.

J'apprends aujourd'hui que si Dieu m'a fait imprimer et conserver pendant six ans plus de 2.000 « Mémoires », c'était pour me faire immoler ce nouvel Isaac sur son autel ; non pas pourtant tout entier, mais en en retenant un reste et comme un débris d'où mon Isaac ressortira un jour vivant. Dieu a mis un tel prix à ce sacrifice, il l'a estimé si important, que pour le préparer il m'a fait dépenser plusieurs mille francs de la petite fortune de ma femme. Le voilà consommé. Aidé de mon neveu, j'ai livré, pour être vendu au poids, les œuvres de celui que mon âme adore comme le Saint des Saints et qu'elle appelle son Dieu et son Sauveur. Oh ! douloureux mystère... Oh ! humilité de notre Dieu... De temps en temps, seul dans ma chambre haute d'où l'on emportait par petites charretées le fruit de mes sueurs et de mes larmes et la parole de Dieu, je m'agenouillais sur ce qui restait encore, je priais pour ne rien livrer et ne rien retirer contre la volonté de Dieu[3].

Le neveu crut avoir tout emporté, mais Dieu avait sauvé quelques exemplaires ; à l'égard des incrédules, c'était une destruction des ouvrages incriminés ; mais à l'égard des disciples, c'était seulement une diminution de leur nombre :

Je ne détruis pas les ouvrages du Saint-Esprit, mais je diminue le nombre des exemplaires. Je fais quelque

1. *Lett. à Prugnières*, Lausanne, 26 juill. 1849.
2. *Mémoire justificatif*, p. 18.
3. *Lett. à Prugnières*, Lausanne, 26 juil. 1849.

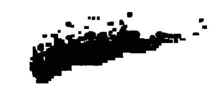
chose de semblable à ce que fit Gédéon quand, par l'ordre du Seigneur, il réduisit son armée de 32.000 à 300. Il est vrai qu'aux yeux des libraires mondains et dans le langage reçu de la librairie, je détruis ces ouvrages; et je crois que le Saint-Esprit m'a fait employer cette expression pour marquer que, comme marchandise de librairie, ils cessent d'exister[1].

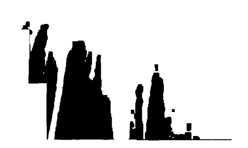
Les raisons de cette capitulation apparente de Guillaume Monod en 1846 sont nombreuses et il est aisé de les discerner : son état mental relativement normal, l'influence de ses frères Adolphe et Frédéric, un certain découragement, sinon un commencement de doute, le besoin d'exercer sa vocation de pasteur, la fatigue de lutter sans résultat bien appréciable, la possibilité lointaine de reprendre la lutte, voilà ce qui l'amena à accepter le silence et la destruction, qu'il sut rendre partielle, de ses écrits.

Adolphe et ton père sont morts croyant que je reconnaissais avoir été fou. Je souffrais de cette apparence, non pour moi, mais pour la gloire de Dieu, qui semblait m'avoir trompé pendant quatorze ans d'obéissance et de prières, et qui voilait, pour un temps, la gloire de son amour et de sa sainteté; il en avait le droit, la croix de Jésus-Christ en est la preuve. D'un autre côté, c'était un soulagement pour moi de pouvoir de nouveau porter l'Evangile dans les chaires chrétiennes sans avoir à lutter contre l'incrédulité de mes frères. Mais je savais que ce soulagement n'était qu'une préparation à une lutte ouverte qui pouvait, qui devait être douloureuse[2]...

Cette dernière phrase donne à penser que Guillaume n'était pas pressé de rompre le silence, et qu'il n'envisageait une nouvelle propagande que comme une éventualité éloignée, subordonnée à des circonstances nettement favorables. C'est en ce sens qu'il

1. *Ibid.*
2. Lett. à Jean, 26-28 mars 1883; dans *Hectogr.*, 160, p. 11.





faut comprendre ce passage d'une circulaire secrète aux disciples :

Quand Dieu aura suffisamment prouvé aux mondains et aux chrétiens que je suis un homme sensé, il me fera sortir du silence que je garde à présent et m'expliquer de nouveau ouvertement, quoique d'une manière différente de celle dont j'ai parlé dans l'*Histoire véritable*. J'ignore de quelle manière précisément ce sera, mais ce sera publiquement et avant ma mort. Je vais m'occuper de ce travail, mais non pas pour le rendre public maintenant[1].

Le « silence » ne dura pas moins de vingt-six ans, de 1846 à 1872. Tout en bénéficiant de la paix qu'il lui procurait, G. Monod le consacra à préparer le triomphe de sa mission, à laquelle il ne cessa pas de croire. En 1875, il écrivait à Léopold Monod :

Et pourtant je t'affirme que depuis l'an 1833, c'est-à-dire depuis quarante-deux ans, je n'ai jamais cessé, même pendant une seconde, d'avoir l'assurance que je suis le Christ[2].

Lorsqu'en pasteur ordinaire il s'associait à la confession des péchés de l'Eglise, il le faisait *in petto* en Christ chargé des péchés du monde [3]. Et ses sermons étaient quelquefois remplis d'allusions voilées. Par exemple, il développait ce thème, que les mêmes faits que relate la Bible peuvent se produire encore aujourd'hui :

Mais, comme nous avons plus de peine à admettre les merveilles de Dieu de près que de loin, dans les temps actuels que dans les temps anciens, et comme il y a même chez de sincères chrétiens une disposition à croire que l'Eglise primitive a possédé un privilège de bénédic-

1. *Lett. à Prugnières.*
2. Dans *Le Christ rejeté* (1876), p. 38, lettre du 1er nov. 1875.
3. *Quatre lettres à un frère* (1879), lettre du 21 déc. 1878, pp. 11-13.

tion, et que le Saint-Esprit n'est pas prêt à faire en tout temps ce qu'il a fait au temps des apôtres, je veux montrer sa présence manifestée par des signes visibles, dans des temps plus récents et dans les temps actuels[1].

Pendant ces vingt-six ans, G. Monod fut successivement pasteur à Morges, à Vevey, à Lausanne, où il fut destitué, à Alger, à Rouen, enfin à Paris, où il exerça son ministère dix-huit ans. Nous nous arrêterons seulement sur sa nomination à ce dernier poste, car elle donna lieu, à des démarches, et plus tard à des discussions instructives pour la connaissance psychologique de notre héros.

Voici comment, en 1882, Guillaume raconte, à sa manière, qu'en 1855 il fut nommé à Paris.

Elle (la prophétie de son retour comme ministre dans sa famille) fut accomplie en 1855, quand ton oncle Adolphe, malade, m'appela de Rouen pour être son suffragant, et, détail remarquable! Dieu me commanda de refuser son premier appel; mais après avoir vainement cherché ailleurs le suffragant dont il avait besoin, Adolphe revint à moi, et cette fois je cédai[2].

Guillaume Monod a publié une partie de sa correspondance de 1854-1855 avec son frère sur ce sujet[3]. Avant de lui faire la proposition ferme de l'appeler à Paris, Adolphe le sonde sur sa conception de Jésus, des peines éternelles, de la parole de Dieu. Guillaume ne laisse rien échapper dans ses réponses qui puisse donner à penser qu'il continue à se croire Jésus ressuscité, venu pour abolir les peines éternelles, guidé par la Parole de Dieu. A cette époque, il se garde des allusions même les plus voilées à sa mis-

1. *Le Saint-Esprit,* sermon prêché à Alger en 1850; dans *Hectogr.*, 26.
2. Lett. à J. (Jean, fils de Frédéric?), 14. déc. 1882; dans *Hectogr,*. 146, p. 6.
3. *Quelques lettres échangées entre Guillaume et Adolphe Monod* (1885), pp. 21-36.

sion et s'abstient de tout ce qui pourrait lui ôter l'apparence d'y avoir complètement renoncé.

Un jour, pendant mon ministère de Paris, une réplique que j'adressai, dans une conférence pastorale, à un pasteur rationaliste, fut par erreur interprétée comme un aveu d'avoir été fou; et l'on se félicita, on fut même prêt à me féliciter de ce prétendu aveu, dont je subis l'humiliation, sans que Dieu me permît de dissiper l'erreur [1].

Jusqu'à l'âge de soixante-douze ans, G. Monod garda cette attitude prudente; et même après qu'il eut recommencé à prêcher sa doctrine, il eut soin de la taire en présence des incrédules. Se proclamer le Christ à la face de tous répugna toujours à sa modestie; avouer, comme à son corps défendant et sollicité par ses disciples, qu'il était le Christ, était le plus qu'il pouvait faire; mais sans cesse il induisait ses disciples à l'y solliciter.

Le silence qu'on m'a reproché si à tort comme une dissimulation, (écrit-il en 1880, c'est-à-dire en pleine propagande), je puis dire que j'y ai persévéré après ma retraite de mon poste pastoral et que j'y persévère encore... Et quand mes frères dans l'Evangile daignent m'accueillir encore au milieu d'eux..., si je garde alors le silence au sujet de ma personne et des lumières nouvelles que Dieu m'a données, ce n'est point par dissimulation, comme ils m'en accusent, ni par peur de manifester ce que je crois, moi qui l'ai proclamé sur les toits, mais par amour pour eux et par respect pour leur foi, qui est aussi pour moi la vérité, et pour les Ecritures qu'ils croiraient que je veux renverser, si je parlais plus ouvertement. J'attends, pour faire autrement, que l'Eglise ait reconnu que Dieu m'a parlé [2]...

Quelles sont les raisons qui poussèrent le pasteur Guillaume Monod à rompre tout à coup, en 1872,

1. *A mes neveux et nièces*, 17-20 avril 1883; dans *Hectogr.*, 163, p. 4.
2. *Hectogr.*, 23; 19 avril 1880, p. 13.

le silence qu'il venait de garder durant vingt-six ans, et à se proclamer un beau jour le Christ, en plein Paris ?

L'explication qu'il donne lui-même de ce fait est simple : c'est Dieu qui lui a dit que l'heure était venue de parler, après l'avoir longtemps contraint à se taire. Cette explication ne dispenserait pas même un monodiste d'en rechercher une autre. Les voies d'un Dieu ont beau être cachées, il est rare qu'on n'en puisse découvrir quelque trace; et déjà nous avons aperçu que la psychologie de ce Dieu de Guillaume Monod a des analogies avec celle de son inspiré. Il est permis de conjecturer les causes qui, en 1872, déterminèrent Dieu et son collaborateur à provoquer dans l'Eglise un scandale. Ils se sentaient plus forts qu'en 1846 : une génération nouvelle avait mûri, le Christ méconnu était du moins entouré de vénération comme pasteur, l'ancienne suspicion de folie était abolie, les témoins des premiers échecs étaient morts, la guerre et la Commune venaient de bouleverser toutes choses. Le Dr Gustave Monod a même cru que la guerre de 1870 a réveillé la folie de son frère[1] :

Il est convaincu, dit-il, que les souffrances du siège de Paris et de la Commune m'ont troublé l'esprit : ma femme et tous mes paroissiens qui ont eu des rapports avec moi à cette époque sont témoins que, tout en compatissant à ces souffrances, personne n'a été plus calme que je ne le fus pendant le siège et pendant la Commune. Mes discours publics prononcés en ce temps et en partie publiés attestent que mon esprit était parfaitement sain[2].

1. *La famille Monod, portraits et souvenirs rédigés par Gustave Monod* (1890), p. 207.
2. Réponse à une lettre du Dr Gustave Monod au pasteur M., dans *Hectogr.*, n° 9, p. 18.

Ce qui est sûr, c'est que les frères aimés et redoutés dont l'influence avait tant contribué à contenir Guillaume étaient morts : Frédéric, Adolphe ; celui-ci depuis dix-huit ans [1].

Cependant, G. Monod s'attendait à être plus que jamais taxé de folie ; mais cette fois, en possession d'une doctrine mûre pour la polémique et pour la propagande, fort de son ascendant, de ses vingt-six ans de silence et de raison incontestée, il osa enfin engager la partie.

En entendant un chrétien et un pasteur respecté de tous, et dans tout l'éclat de la plus claire intelligence, déclarer solennellement devant Dieu et de sa part que le temps était venu où Dieu voulait accomplir ce qu'il avait annoncé par Jésus-Christ et par les apôtres, et offrir de le démontrer par les Ecritures, fallait-il se hâter de crier à la folie [2] ?

Fidèle à sa tactique habituelle, prudent dans l'exécution d'un acte dont pourtant la conception était des plus téméraires, tout en publiant qu'il était Dieu, G. Monod n'oublia pas qu'il était pasteur protestant. Ce n'est pas du haut de la chaire, ce n'est pas à la face des fidèles épouvantés qu'il s'ouvrit de son essence surhumaine ; la vue d'un pasteur en robe dispose mal à croire qu'il est Jésus. C'est par une brochure anonyme, intitulée : *Vues nouvelles sur le Christianisme*, qu'au printemps de 1872 il insinua sa messianité. Dans ce manifeste, il fait appel à la fois aux Ecritures et à la raison humaine, à la foi et à la logique ; il se garde bien d'ébranler, mais au contraire confirme les doctrines fondamentales de la divinité du Christ et du salut par la croix. Sa famille, et sur-

1. « Et depuis leur mort et ma déclaration de mon nom, que Dieu m'avait commandé de taire pendant un temps..., » *Hectogr.*, 14, p. 7. 6 févr. 1880.

2. Lettre à... (fils d'Adolphe), 18 juillet 1883 ; dans *Hectogr.*, 175.

tout son frère Gustave s'alarmèrent fort; mais il continua régulièrement l'exercice de son ministère, comme s'il eût été étranger à cette publication. Il attendit un an avant d'en avancer une nouvelle, et cette fois il prévint sa famille de son intention de donner suite aux *Vues Nouvelles*, confessant de nouveau ce qu'il avait confessé quarante ans auparavant, et s'engageant à ne rien publier de plus, si l'on pouvait le convaincre d'erreur par un fait. Il ne reçut point de réponse, et au printemps de 1873 il commença la publication de ses nouveaux *Mémoires*. Mais Dieu ne le considérait pas, pour cela, comme autorisé à porter en chaire et dans son enseignement pastoral ce qu'il avait appelé ses Vues Nouvelles. Il se garda de le faire, parce que l'Eglise qu'il servait n'avait pas encore reconnu qu'elles fussent venues de Dieu. Et lorsque dans l'automne de 1873 il vit qu'on ne lui déconseillait pas de reprendre ses instructions de catéchumènes, il interpréta cette tolérance sinon comme une approbation officielle, du moins comme une reconnaissance de sa scrupuleuse fidélité. Quoiqu'il eût confessé par la presse sa foi révolutionnaire, il continua, comme pasteur, à garder le silence. Dans les derniers jours de 1873, après en avoir donné avis préalable à des membres du Conseil presbytérial, il publia une lettre dans laquelle il confessait le nom de Christ que Dieu lui avait donné. Mais, en chaire, il ne changea point d'attitude ni de langage, et il n'exprima pas l'intention d'en changer.

Je tenais encore soumise au jugement de l'Eglise la question de la divinité de ma mission [1].

Le consistoire demanda et obtint la démission du pasteur-christ. Une dernière fois, un mois après sa

1. *A mes anciens paroissiens*, 19 avril 1880; dans *Hectogr.*, 23, pp. 9 et suiv.

« confession publique », il monta dans la chaire du temple du Saint-Esprit, et fit ses adieux à son Eglise, très ému, mais sans laisser échapper un mot contraire à ses engagements.

La famille du novateur et les autorités protestantes invoquèrent contre lui sa folie de 1832-1836, sa rétractation de 1835, et l'accusèrent d'avoir usé, pour sa réintégration en 1846 et depuis, de dissimulation mensongère. Nous exposerons plus bas[1] le système de défense du Christ accusé et nous verrons qu'au point de vue théologique cette justification est loin d'être sans valeur. Mais au point de vue pratique, la campagne menée contre lui nuisit fort à son succès. Concernant la crise mentale, son frère le docteur donnait communication des documents médicaux de Vanves, de Fishponds, et de ses anciennes constatations personnelles. La lettre de 1835, copiée, circulait presque publiquement.

Guillaume répliquait qu'une maladie depuis longtemps guérie ne prouve point la fausseté d'une doctrine; et que tous les envoyés de Dieu avaient dû taire et dissimuler leur mission pendant des périodes plus ou moins longues, et attendre l'heure de Dieu. Quant à l'interprétation de la lettre de rétractation, elle était plus délicate. Un système assez naturel aurait été de dire que cette lettre, écrite avant complète guérison, était une simulation d'irresponsable et faisait partie des folies dont Dieu avait affligé comme d'une croix son expiateur. Mais cette justification était interdite à Guillaume, car toujours il a prétendu n'avoir été dans son « rôle de folie » qu'à Vanves, pendant quelques mois, et avoir été détenu guéri à Fishponds, où la lettre fut écrite. Aussi se contente-t-il de la déclarer « ironique »:

1. Pp. 68-75.

J'affirme, devant Dieu, qu'en écrivant cette lettre, je la considérais comme ne pouvant avoir qu'un sens ironique, sans quoi elle eût été à la fois stupide et impie. J'excepte le préambule, qui exprimait que j'étais en présence de Dieu en écrivant cette lettre[1].

Cette lettre était appropriée à l'aveuglement de la famille du Christ interné : Dieu y disait que Guillaume n'était pas fou,

sous une forme sous laquelle il avait le droit de le dire... C'était la seule lumière que Dieu la jugeait alors capable de recevoir à mon sujet, et cela lui fut et me fut une bénédiction ; car mon père mourut consolé, quoique avant que je pusse le rejoindre; ma femme, si longtemps affligée, put me rejoindre, et le crime de ma réclusion, qui avait duré quatre ans, eut un terme[2].

J'y disais que j'avais été fou, que la piété peut conduire à la folie, que ce n'était pas Adolphe qui avait été coupable envers moi, mais que c'était moi qui avais été un grand pécheur envers lui. En un mot, j'appelais la sagesse folie et la sainteté une duperie. Jamais, je le répète, je n'aurais écrit une semblable lettre de moi-même. Mais que Dieu eût le droit, dans sa colère, de la dicter à son prophète pour une famille à laquelle il m'était impossible de confesser la vérité sans qu'elle me traitât de fou et de menteur, comme elle l'avait fait depuis trois ans et demi, je le déclare devant Dieu, je mentirais et je ferais mentir l'Ecriture, si je ne reconnaissais pas que Dieu avait ce droit, car l'Ecriture entière le démontre[3].

De 1872 à 1876, après les *Vues Nouvelles* et les seconds *Mémoires*, se succèdent les brochures subversives : *Tout est accompli* (1873); *La Folie de Dieu et les pasteurs*, *Lettre à un pasteur sur la prophétie*, *L'Apocalypse expliquée*, *Première Lettre du Christ à*

1. *Quelques lettres échangées...*, p. 20.
2. Lett. du 24 avril 1880 ; *Hectogr.*, 24, p. 4.
3. Lett. à son neveu X., du 20 mars 1880; dans *Hectogr.*, 20 p. 10.

son Eglise (1874); *Suite des Mémoires* (1875). Pour porter la bonne nouvelle, G. Monod fonde le périodique *Une Parole de Paix;* la première livraison est du 10 mai 1875. A partir du 25 mai 1876, ce périodique devint une revue mensuelle, *L'Eglise Réformée Nouvelle.* Déjà le nombre des disciples était suffisant pour justifier cette dénomination, et un enthousiasme dont nous étudierons plus loin les manifestations entraînait la jeune secte vers un avenir mystérieux.

C'en était trop; l'Alliance Evangélique sentit le besoin de se séparer officiellement du nouveau Dieu, qui était membre de son Comité à Paris. On lui demanda sa démission, qu'il refusa. La publicité de ses doctrines ne permettait pas d'accepter ce refus.

C'est en leur nom, écrivait G. Fisch, secrétaire du Comité, c'est autour d'elles que vous reconnaissez un groupe d'adhérents. On fait de la propagande pour les répandre. Vous les propagez par la voie de la presse, vous les lancez à tous les vents, au sein de ce public sceptique et railleur auquel vos brochures apprennent que cet éminent pasteur si honoré dans nos églises se pose maintenant comme Dieu, et qu'il signe : Votre Sauveur. Il ne nous est plus possible d'abriter de pareilles assertions sous le couvert de l'Alliance Evangélique [1].

Dans sa séance du 13 novembre 1876, le Comité de l'Alliance évangélique, composé de MM. de Pressensé, Recolin, Hocart, Close, Lepoids, Appia, Robineau, Bersier, Casalis, G. et Aug. Fisch, Gaubert, Decoppet, Keller, Matter, Gustave Monod junior, Hollard, Robin, Abric, Ducros, Dhombres, Jalaguier, Meyrueis, Soulié, fit comparaître G. Monod, et, après son départ, à l'unanimité moins deux oppositions et deux abstentions, vota le texte suivant :

1. G. Fisch, *A. M. le pasteur G. Monod.* (Lettre écrite au nom du comité), Paris, 16 juin 1876; publiée dans : *Mémoire justificatif*, p. 5.

...Attendu que les déclarations publiques de M. Guillaume Monod sont en contradiction flagrante avec les principes de foi de l'Alliance Evangélique; attendu, cependant, que dans l'opinion unanime de ses membres, ces idées proviennent d'un état maladif de l'esprit de ce frère vénéré, et qu'il ne serait pas équitable de procéder à l'égard d'erreurs de cette nature comme à l'égard d'erreurs que M. Monod professerait dans la pleine possession de ses facultés; tout en rendant le témoignage le plus sincère aux services éminents que M. Monod, dans sa longue carrière pastorale, a rendus à l'Eglise de Jésus-Christ, et sans prononcer son exclusion, décide que tant que cet état maladif durera, M. Monod ne sera pas convoqué aux séances du Comité[1].

G. Monod répondit au secrétaire qui lui notifia cette décision :

Je vous remercie et je remercie le Comité de la profonde affection et de la vénération que vous avez tous pour moi. Vous ne pouviez m'en donner de marques plus sensibles que de m'appeler fou et de me chasser du milieu de vous, ayant la politesse d'ajouter que ce n'est pas une exclusion. Toutefois, voici ce que le fou a à vous dire de la part de son Dieu et de votre Dieu : Ministres de Jésus-Christ indignes du nom que vous portez, vous faites bien d'exclure de vos comités le saint et le juste, car vous n'êtes pas dignes d'être assis à ses côtés. C'est sa gloire d'être appelé fou par des menteurs qui osent parler de respect quand ils crachent au visage d'un frère plus sensé qu'eux, et croient triompher de lui, parce qu'ils le foulent aux pieds. Allez dire à vos vingt troupeaux que vous avez traité de fou un chrétien meilleur que vous; mais n'ajoutez pas que Jésus-Christ a déclaré que celui qui appelle son frère fou est digne de la géhenne. Amen[2].

Si Jésus revenait tout à coup au milieu des

1. Suite du *Mémoire justificatif*, p. 14.
2. *Ibid.*, p. 15.



Eglises chrétiennes, avec sa personnalité première, il serait peut-être un gêneur. Dans un organisme religieux constitué, comment pourrait-il y avoir place pour ce désorganisateur ? G. Monod a certes moins de puissance, et surtout moins de puissance dissociatrice que son illustre devancier; ce n'est pas par la dislocation de tout ce qu'il y a d'institutions humaines qu'il tente l'avènement du ciel; il croit être de Jésus une personnalité d'allures nouvelles; ce qu'il veut, c'est maintenir et parfaire le monde, la société, l'Eglise, c'est paradiser la terre. Pourtant il ne fut point exempt de l'accueil réservé aux Dieux par les prêtres. Affublé du bonnet de folie, il fut désinvité de toute séance; un Christ ne saurait être membre d'un Comité; par une dérisoire exclusion du sanctuaire, ce Jésus fut renvoyé à son ciel.

Les considérants de l'acte d'excommunication furent critiqués. Prêtres d'un christianisme réformé autrefois par un effort de raison, ces juges, disait-on, ne sont pourtant pas des adeptes de la raison toute nue. Ils invoquent des « principes de foi », un code religieux. Et que prêchent-ils, sinon que la froide raison n'est pas le tout de l'homme ? A la prose de la vie, ne viennent-ils pas apporter un peu de divine poésie, d'évangélique folie, suivant l'expression même de leur Bible[1] ? Leur vénérable confrère en apporte seulement un peu plus. Sur des papiers de famille communiqués par Gustave junior[2], qu'avaient ces théologiens, ajoutait-on, à voter un diagnostic médical ? Dieu ne souffle-t-il pas à ses inspirés un égarement sublime ? L'asile ne peut-il pas humilier un Dieu comme la croix, et la vérité religieuse n'a-t-elle pas accoutumé de se présenter paradoxale ?

1. Cet argument de G. M. et des monodistes est développé tout au long ci-dessous, pp. 57-68; cf. Bibliogr., n°ˢ 20, 29, 55, 56.

2. Lett. à E. [neveu de Guillaume], le 11 jui. 1883, dans *Hectogr.*, 177, pp. 5, 6.

L'état mental de Guillaume Monod en 1876 est celui d'un inspiré, d'un messie que l'on peut considérer comme de moyenne envergure, mais non point d'un simple fou. Il se heurte, disaient ses apôtres, aux dogmes immuables d'une théologie cristallisée. L'Alliance Evangélique lui oppose la question préalable, elle refuse d'examiner la candidature de christs nouveaux. Sur le nombre des incarnations messianiques, son opinion est faite; elle a strictement arrêté ce qu'elle entend accepter de prophètes et de descentes divines. Mais, objectaient-ils, il est des esprits religieux sans programme *ne varietur*, et qui ne repoussent pas *a priori* la possibilité présente de manifestations dont ils admettent la réalité passée; la raison, à nos yeux, c'est, si l'on croit à quelques inspirés, de consentir à examiner, fût-ce avec sévérité, la valeur théologique de tout soi-disant inspiré nouveau.

Des lettres de protestation individuelles et collectives furent adressées au comité de l'Alliance Evangélique par les disciples du « Christ de retour. »

Ils sont bien des fois plus nombreux que vous ne l'êtes dans votre comité, ceux qui pensent comme lui et qui ont admis ses paroles, ses enseignements comme une lumière immense... nous n'avons jamais aperçu en lui le moindre dérangement d'esprit. Au contraire, plus nous l'entendons, plus notre foi se fortifie, plus nous sentons l'amour de Dieu pour les hommes... Le Comité en éloignant du sein de l'Alliance évangélique M. Monod, et l'Eglise en le rejetant, ont tous les deux accompli les paroles de saint Luc, ch. XVIII, v. 8 : « Quand le Fils de l'Homme viendra, pensez-vous qu'il trouve la foi sur la terre? » Si c'est là un faux Christ, à quels caractères reconnaîtrons-nous le véritable[1] ?

En vain les disciples sollicitaient, si l'on refusait de controverser avec leur Maître, que l'on consentît du

1. *Suite du Mém. justif.*, pp. 25, 21, 20, 36.

moins à discuter avec eux, pour les éclairer, pour arracher une centaine de chrétiens à l'erreur, pour les « sauver d'une épouvantable hérésie », pour arrêter la propagation de cette hérésie. Ils n'eurent point de réponse.

Pourquoi, s'écriait un pasteur devenu monodiste, agir avec nous comme si nous étions des êtres privés de raison et, par-dessus le marché, incurables[1] ?

Il n'y avait point de réponse à leur faire : leur foi était en conflit avec une foi.

Cette épreuve provoqua de la part de G. Monod une curieuse réaction. Avant même le décret d'exclusion, aussitôt qu'il sentit ce qui se tramait contre sa personne au sein de l'Eglise protestante et du Comité évangélique, il interrompit momentanément toute propagande active par écrits publics. Brusquement, dans sa revue *L'Eglise Réformée Nouvelle*, qui avait été fondée pour exposer sa doctrine et la défendre, il cessa toute allusion à cette doctrine. Ce changement de tactique est très net. Dans le numéro de septembre 1876 avait paru la première partie d'une étude sur la Résurrection, où, comme à l'ordinaire, s'étalait à chaque page la mission du Christ revenu. Elle n'est plus mentionnée dans la fin de la même étude, au numéro d'octobre, non plus que dans les numéros suivants. En mars 1877, un article sur les prophéties concernant la venue du Christ ne contient pas un mot sur le retour accompli, mais seulement cette unique et vague allusion :

Il réservait à Jésus-Christ la gloire de dissiper cette obscurité[2].

Un article intitulé : « Le retour de Jésus-Christ, » dans le numéro d'avril, tient la même gageure : c'est

1. *Ibid.*, p. 31.
2. *L'Egl. Ref. Nouv.*, mars 1877, pp. 47-48.

un tableau de la conception traditionnelle du jugement dernier, en face de laquelle il y en a une autre, « mon interprétation », se borne à dire G. Monod, sans l'exposer. Il insère, en juillet, quelques dithyrambes obscurs, extraits du *Règne du Consolateur*, écrit prophétique d'une femme, et où son propre personnage n'est point désigné comme le Consolateur. C'est seulement dans le numéro de décembre 1877, après quatorze mois de réticence, que le divin rédacteur reprend librement l'exposé de sa mission, à la suite d'un « grand miracle » survenu dans une réunion de ses fidèles le dimanche 24 décembre. Je n'ai pas pu trouver le compte rendu de cette mémorable séance. Mais je possède la relation de quantité d'autres réunions encore plus notoires, et qui nous permettront d'étudier plus bas[1] les manifestations de la foi monodiste. Il est permis de supposer, d'après de nombreuses analogies, que le « miracle » du 24 décembre 1877 consista en un fait particulièrement éclatant de conversion, de prophétisme ou d'enthousiasme collectif. Pendant plus d'un an, à l'occasion de ses démêlés avec l'Alliance Evangélique, G. Monod s'est donc abstenu de rien publier sur sa mission, en dehors du *Mémoire justificatif* et de sa *Suite*, imprimés comme pièces secrètes avec la mention « ne se vend pas ».

Que penser de ce nouveau et partiel « silence » ? Dire que le Fils de Dieu, ayant eu sur les doigts, s'est tu, puis que, dans les réunions de ses adorateurs, il a repris courage, cela est vrai, mais il y a quelque chose de plus. Un plus belliqueux ou un moins sincère eût profité de l'hostilité des autorités ecclésiastiques pour faire un tapage de propagande. Nous pensons que le silence de G. Monod en 1876-

1. PP. 229-232.

1877 est une réaction s'adressant non aux hommes mais à Dieu. La défection des protestants de France frappa au cœur le second Christ. Il crut devoir attendre, de son Père qui l'accablait, quelque nouvelle instruction directe, plus nette et plus particulière que son inspiration mentale ou pseudo-auditive familière. Le prophète se mit pour ainsi dire en grève et voulut décider son Dieu à lui adresser de nouveau la pleine voix sonore des révélations premières, ou quelque autre signe non moins décisif. Pour les hommes, même pour ceux qui le chassaient et l'injuriaient, il n'avait point de rancune. C'est la paix, qu'il apportait aux âmes; aux ennemis mêmes de Jésus et à ses réprouvés, il venait offrir le rachat. Après l'anathème de douleur que lui avait arraché la sentence d'opprobre, il allait vers ses bourreaux le cœur plein d'une pitié et d'un amour qu'il voulait plus vaste que celui du premier Jésus. Il ne pouvait mener trois luttes à la fois, l'une défensive contre les pasteurs, l'autre conquérante parmi les fidèles, la troisième propitiatrice contre son Dieu. La Revue fondée par Dieu continue donc à paraître, les fidèles sont admis à leurs réunions coutumières, mais la docilité de l'instrument de Dieu reste quatorze mois inerte, dans l'expectative d'une quelconque impulsion. C'est comme une sollicitation de Dieu par son Fils, que nous comprenons le parti-pris de réticence de G. Monod dans ses livraisons publiques, au moment même où il adressait à l'Alliance évangélique les protestations secrètes que nous avons exposées, et à sa famille une importante circulaire dont il nous reste à dire quelque chose.

Cette lettre[1] débute par ces mots: « Mes bien-aimés, » et se termine par ceux-ci:

1. *A tous les Membres de ma Famille,* 14 juin 1877, 4 p. 26 cm. × 22 multicopiées.

Je supplie de nouveau tous les membres de ma famille d'examiner la question qui me concerne, en priant Dieu de les éclairer. Amen.

Une fois de plus Guillaume y proteste contre l'affirmation toujours maintenue par les siens, et qui a fourni contre lui une arme si puissante : celle qu'il a été fou, et que c'est parce qu'il a été fou qu'il s'est déclaré prophète et le Christ. C'est l'inverse qui est arrivé : il s'est déclaré prophète avant d'avoir eu aucune apparence de folie, et c'est parce que Dieu l'a commandé à son prophète qu'il a pris l'apparence d'un fou.

Tout le monde sait, ou peut savoir, quel a été l'effet de la dispensation mystérieuse de Dieu à mon égard que vous avez appelée maladie mentale, et que j'appelle une inspiration divine : c'est que j'ai accepté comme divine, et enseigné à d'autres comme divine, une doctrine qui, tout en maintenant ce que j'avais moi-même enseigné comme pasteur et ce que croient tous les chrétiens évangéliques sur le péché et le salut, modifie cet enseignement, ou le complète, par des lumières toutes nouvelles sur le retour de Christ et son œuvre finale.

Et voici que, depuis quelque temps, Dieu lui fournit une preuve nouvelle. Il n'est plus seul à déclarer que Dieu lui a parlé. Des personnes dont le bon sens n'a jamais été contesté disent que Dieu leur a parlé et tiennent en son nom un langage d'une pureté évangélique irréprochable, en même temps que très supérieur à leur degré d'intelligence et d'instruction. Ces prophètes rendent témoignage à la doctrine et à la mission que l'Eternel à donnée à son nouvel envoyé.

Passons rapidement ici sur cette période capitale de la biographie de G. Monod qui comprend une dizaine d'années à partir de 1876. Elle sera étudiée[1]

1. IIe partie.

plus bas. C'est l'époque de la conquête religieuse, de l'organisation, de l'apothéose. Le nombre des disciples arrive à dépasser deux cents. Des apôtres, des prophètes parlent et écrivent, des Eglises monodistes se fondent dans diverses localités de la France et de la Suisse, des scènes d'enthousiasme religieux se déroulent, un culte est rendu à Jésus-Monod.

Vers 1886, la floraison religieuse se ralentit, une période dernière commence, celle du déclin, non du monodisme, mais de son auteur. Si l'Eternel est toujours jeune, quand il se fait homme il subit la loi de l'homme; la vieillesse n'épargne point les Christs. Le second Jésus éprouva ses fidèles par le spectacle d'un Christ décrépit, se survivant à lui-même. Heures douloureuses, où la flamme divine vacillait. Le grand âge accentue de légers travers. Il y a, on ne peut le nier, de la poésie et quelque grandeur dans le rêve extravagant vécu par cet homme; mais ce vivant symbole ne sut en aucun temps se garder de toute puérilité. Sous la simplicité des événements familiers, toujours il chercha des significations lointaines. Sa montre tombe; elle n'est pas dérangée : c'est Dieu qui l'a préservée [1]. Il cherche un paquet de lettres sans parvenir à mettre la main dessus; il prie, et retrouve les lettres : il se récrie sur l'efficacité de la prière [2]. Il voyage sans pluie sur l'impériale d'un omnibus, malgré un ciel menaçant.

Je pensais bien, dit-il, qu'il ne pleuvrait pas, puisque le Seigneur m'avait fait prendre l'impériale [3].

Ce sont interprétations coutumières aux âmes pieuses.

Si les choses vulgaires suscitent de telles ré-

1. Journal d'Alger; dans ms., E. B., *Simples notes...*, cah. II, p. 91.
2. Ms. E. B., 8 sept. 1881.
3. *Ibid.*, dimanche 11 sept. 1881.

flexions, à plus forte raison les événements prétendus miraculeux. La première révélation de G. Monod eut lieu en octobre 1831. Etant en Suisse pour se marier, il entendit une voix s'écrier : « Jérémie ! » et ce mot éclata plusieurs fois : Jérémie est le prophète des douleurs, et

ce cri, répété trente à quarante fois, a été suivi de plus de trente années de douleur [1].

Toujours G. Monod interpréta comme de profonds symboles les actes puérils auxquels il se livra dans son délire de 1832 [2].

C'était sous la forme de « parole de Dieu » que se présentait à lui le *raisonnement passionné* chaque fois qu'il en était besoin : pour déclarer apparente la folie de l'interné, divine sa mission, sainte sa personne. Conformément à l'une des doctrines du Maître, les prophètes annoncèrent un jour que la première madame Monod allait revenir sur la terre, réincarnée. Le Christ était remarié, il reçut peu agréablement la nouvelle. Une fois encore, Dieu vint en aide à son Fils et le rassura en démentant par sa bouche cette prophétie.

Il dit combien il avait été soulagé quand Dieu lui avait appris que les paroles concernant le retour de sa première femme sur la terre n'avaient pas un sens littéral. Il dit qu'il était heureux de penser qu'elle était dans le sein de Dieu, tandis que sur la terre elle aurait peut-être eu à souffrir dans une famille incrédule [3].

La vieillesse extrême exagéra cette pieuse disposition à sous-entendre partout du mystérieux et du divin. Les moindres paroles du Maître étaient pour lui chargées de sens secrets, et les disciples aidaient

1. Prédicat. du 27 avril 1878 ; *Hectogr.*, 39.
2. *Mém.* de 1873, p. 115.
3. *Ms. E. B. : Simples notes primitives...*, 3e cahier, 23 avril 1883.

à cette disposition en recueillant ses menus propos comme autant d'oracles à scruter. Dînant un soir chez une de ses prophétesses, lampiste de son état, il se cogne la tête à la suspension. La disciple lui dit : « Maître, vous vous êtes fait mal ? — La lumière ne fait jamais mal », répond-il.

Cette intimité parfaite lui faisait consigner sur son Journal mille détails, d'apparence banale, mais de signification cachée.

La plus douloureuse épreuve pour les disciples du Maître vieilli fut sa continuelle préoccupation de l'argent. Libérales furent toujours ses aumônes; de riches disciples y pourvoyaient. Ils possédaient une magnifique maison, qui existe encore, boulevard Montparnasse, 140[1], et qu'on appelait Mont-Repos. G. Monod tenait des réunions dans le salon. Il accepta six ans un appartement à l'étage supérieur, où il installa aussi sa secrétaire. En 1886, il dut déménager, sous l'influence, dit-on, de sa famille et de la bonne Eugénie, d'accord pour éloigner la secrétaire. Il alla habiter alors 65, avenue de Breteuil, en septembre 1886, et ses bienfaiteurs continuèrent à lui offrir son loyer. Quotidiennement il gémissait sur sa situation matérielle. Ces préoccupations d'argent sont enregistrées dans les notes de la secrétaire. Tous les soirs il faisait ses comptes et les recommençait plusieurs fois, n'étant satisfait que lorsqu'il trouvait toujours le même total ; et il lui arrivait de se lever la nuit pour vérifier encore[2]. Il avait la crainte perpétuelle d'être ruiné. Or, on apprit à sa mort qu'il laissait une somme considérable, et les disciples osèrent se

1. Elle est actuellement occupée par l'Ecole d'application du génie maritime. Les deux fenêtres de gauche à l'étage supérieur sont celles de G. Monod.

2. *Ms. E. B.*, 3 fév. 1882.

demander pourquoi elle n'avait pas été employée aux aumônes et à la propagation de la doctrine.

G. Monod alla finalement habiter au boulevard des Batignolles, où il mourut le 22 janvier 1896. Il proféra, au moment de mourir, des paroles qui furent exploitées par ses adversaires et qui troublèrent ses croyants. Voici la relation d'un témoin, la bonne Eugénie :

Quand le Maître était sur son lit de mort, près de l'agonie, je l'entendis dire : « Comment ai-je pu laisser subsister cette erreur si longtemps ? » Je ne sais de quoi il parlait; je venais d'entrer; je crois qu'il s'agissait de la lettre à Adolphe. M. et Mme Vernes étaient là. Le Maître répéta cette phrase plusieurs fois. Je n'osai pas en demander le sens, et me mêler à la conversation à un pareil moment.

Que Guillaume Monod mourant ait ou non douté de sa mission, qu'importe ? Ses moments de scepticisme, s'il en a jamais eu, ont été très rares. Sa rétractation de 1835 fut aussitôt reprise et n'était peut-être pas sincère; et voici un passage de lettre où le doute paraît être surtout une figure de rhétorique :

Et dussé-je n'être pas l'instrument de cette universelle délivrance, dût le nom que Dieu m'a donné et que je porte avec tant d'opprobre et de douleur n'être pas le mien, je chercherais ailleurs, ou j'attendrais encore cet agneau..., mais je ne douterais pas qu'il dût venir et paraître[1].

Ce texte est unique en son genre. Le ton constant de G. Monod est celui de la foi inflexible et enthousiaste :

Je n'ai jamais douté que je sois le Christ. Je n'ai jamais prié, durant cinquante ans, je n'ai jamais prêché, pendant presque trente ans de ministère, je n'ai jamais parlé à qui

1. Lett. à Léopold Monod, 1875, dans *Le Christ rejeté par son Eglise*, p. 34.

que ce fût de Dieu, de l'Evangile, de la croix de Jésus-Christ, sans avoir devant Dieu la pleine assurance que je suis identiquement le même qui a souffert en Gethsémané et sur Golgotha, quoique habitant une autre chair, comme Jésus était le même qu'avait vu Abraham, quoique dans une autre chair (Genèse, 18)[1].

Les écrits signés « Dieu » soit par G. Monod, soit par ses disciples, sont des prophéties en quelque sorte impersonnelles. Suivant l'occasion, Jésus-Monod signait de son nom humain ou divin; il ne signait « Jésus-Christ »[2], « le Christ »[3], « Votre Sauveur »[4], « Ton Sauveur[5] » que les messages particulièrement messianiques. Les disciples durent goûter l'érudition de cette signature : « L'Agneau comme immolé (Apoc., v) », apposée au bas d'un Bulletin[6].

Un jour, un homme qui connaissait le monodisme, et qui le repoussait, entendit, lui aussi, la « voix de Dieu », et cette voix déclarait que G. Monod n'était qu'un faux Christ. Conflit de prophètes! Mais cet homme n'était pas proclamé Christ par sa voix, et Monod l'était par la sienne. Du haut de sa dignité supérieure, celui-ci foudroie l'adversaire. Sa véhémente réplique est signée « Jésus-Christ, » et le post-scriptum « G. Monod[7] ».

1. Lett. à Jean Monod, 23 août 1882, dans *Qui faut-il croire, la Bible ou les professeurs de théologie ?* p. 8.

2. Par exemple, la 2e circulaire de 1874 (Paris, 10 janv. 1874), dans Ms. E. B. : *La seconde venue de Christ...*, p. 378.

3. Par exemple, Bullet. du 22 mai 1886, p, 13, dans *Hectogr.*, 315, série XVII, n° 4; Bullet. du 2 sept. 1886, p. 12, dans *Hectogr.*, 329; etc.

4. Bullet. du 27 mars 1886, p. 12, dans *Hectogr.*, 307, série XVI, n° 16; Lett. à Prugnières, 11 sept. 1875, dans *Le Christ rejeté par son Eglise*, p. 23; Lett. de Paris, 17 oct. 1875, dans Ms. E. B. : *La seconde venue de Christ...*, p. 529; etc.

5. Lettre à J. (son neveu), 14 déc. 1882, dans *Hectogr.*, 146, p. 13 : « O J., ô mon fils, je t'en supplie, prosterne-toi et adore avec moi, et ne sois plus incrédule, mais crois. Amen. Ton Sauveur. »

6. *Hectogr.*, 331, *Bullet.*, p. 10.

7. Lettre à une amie, 26 janv. 1874; dans *Ms. E. B.* : *La seconde venue de Christ...* , p. 388.

Même aux époques de « silence », simple pasteur protestant pour tous, il resta le Christ pour lui-même et pour ses intimes. Parfois la situation était délicate ; il semble pourtant qu'il ait complètement réussi à persuader de sa divinité sa première femme, quoiqu'elle eût assisté à ses troubles mentaux ; elle fut une martyre du monodisme : « Ah ! il en coûte d'être la femme du Christ ! » s'écriait à Rougemont le divin époux. Sa seconde femme, une énergique Marseillaise, savait traiter son maître de très haut ; mais, à l'occasion, elle faisait acte de disciple.

Devant ses adorateurs, ses détracteurs, sa propre conscience et son Dieu, toujours Guillaume Monod eut cette manière d'être qui est tout son caractère, une attitude d'humilité dans la concience de la sainteté et du génie. Il est de ceux dont la psychologie est assez cohérente pour tenir en une formule, et la voici : il veut être un Christ malgré lui. A l'apogée de son triomphe, il écrivait à un parent :

... Tu pourras commencer à comprendre comment celui qui de tous les hommes peut-être était le plus éloigné de se croire le Christ, si je puis parler ainsi, qui fermait la bouche à ses paroissiens quand ils le comparaient au Sauveur, ait pu se croire contraint de Dieu à admettre le nom que Dieu lui a donné [1].

Et dans les notes journalières de sa secrétaire, j'ai lu ceci :

Mme H. lui demanda s'il n'avait pas été un tout petit peu content quand Dieu lui avait appris qu'il était le Christ. — Eh bien, si, dit le Maître, parce que ce fut une lumière [2]...

Timidité, orgueil, ces tendances de la première enfance apparaissent chez le divin vieillard comme

1. Lett. à Jean, 26-28 mars 1883 ; publ. dans *Hectogr.*, 161, p. 4.
2. *Ms. E. B. : Simples notes...*, cahier II, p. 116 ; 12 décembre 1882.

des constantes sentimentales, et, au cours d'une vie qui dura près d'un siècle, elles lui ont fourni une abondante production d'idées, d'images, d'actes, et une incessante systématisation du moi, de la théologie, de la vie, du monde réel et du rêve. Quand il sentait la source de son inspiration jaillir au plus profond de lui-même, G. Monod ne se trompait pas. Et comment ne pas l'excuser de la considérer comme divine, lui que l'on a nourri dans la croyance en un Dieu présent au cœur de tout homme, agissant par de secrètes impulsions, parlant par cette voix de la conscience, plus sonore pour les élus? S'il a été le premier de ses adorateurs et son propre prophète, c'est en toute candeur, mû par une passion de toute la vie et qui s'ignorait; mais dans sa conscience formulée et dans sa personnalité voulue, il fut humble et modeste.

Son visage et son allure ne respiraient pas l'orgueil, mais la foi, le don de soi à une idée, la bonté. Un prophète ne s'impose pas à son Dieu et ne lui résiste guère; tout ce qu'il peut faire, aux époques d'abandon ou d'épreuve, c'est de se faire petit, de se cacher et de se taire, jusqu'à ce que la force dominatrice le reprenne et le jette de nouveau à la lutte redoutée. Les photographies, le buste de G. Monod portent l'expression d'une souffrance auguste. Il a le front et la bouche d'un inspiré qui plia quelquefois sous le poids de sa mission : mais elle était plus forte que sa fatigue; il ne dépendait pas de lui de n'être pas le Christ.

Dans son rôle de Rédempteur, G. Monod fut obligé toute sa vie à la mansuétude, à l'amour de ses persécuteurs, à la répression de tout mouvement de colère. Il est beau de s'assigner un personnage qui vous astreigne à quatre-vingt-seize ans de vertu. Rarement, sous son sourire de pardon, l'effort, comme dans cette phrase, est perceptible :

On vous a communiqué tout ce qu'on a pu recueillir d'objections et d'arguments pour prouver que je suis fou, en particulier ceux de ma bien-aimée famille[1].

Presque toujours, même dans la réprimande, perce un amour voulu mais vrai :

Que de fois tu as menti contre moi, qui t'aime comme Dieu seul peut aimer[2] !

1. Préface aux *Lettres* de Louis Cuvier, p. XVI.
2. Lett. à X..., 24 avril 1880; dans *Hectogr.*, 24, p. 5.

CHAPITRE II

GUILLAUME MONOD ET SA FOLIE DEVANT LA MÉDECINE ET DEVANT LA THÉOLOGIE

Le soir du 2 mai 1832, Guillaume Monod se présenta aux Tuileries, demandant à parler au roi Louis-Philippe pour lui annoncer de la part de Dieu qu'un complot se tramait contre lui, et pour lui remettre écrite cette prophétie. Le lendemain, il fut arrêté et ramené chez son père. Celui-ci déclara à la police que le jeune pasteur « avait eu un accès de folie en chaire[1]. » Le samedi soir, 5 mai, le malade fut interné à Vanves.

Depuis qu'il avait quitté Saint-Quentin, il montrait une agitation désordonnée, et, incapable de la réprimer, il s'efforçait du moins de l'excuser par d'ingénieux raisonnements. La nuit, il avait des crises convulsives, et, aussitôt après, il expliquait à son frère Gustave, médecin, qui couchait dans sa chambre, que le Seigneur venait de lui faire imiter les mouvements d'un homme qui a une attaque de nerfs, mais qu'au dedans de lui, il n'avait pas cessé, en dépit de l'apparence, de rester parfaitement calme[2].

A Vanves, on dut le mettre au pavillon de l'isolement, comme excité-maniaque. Voici le récit qu'il a

1. Lettre à Jean, 14 déc. 1882; dans *Hectogr.*, 146, p. 6.
2. *Hist. vérit. de G. M.* [1843], p. 16.

fait lui-même de ses folies, dans un livre qu'il détruisit plus tard avec soin :

Tantôt je tournais sur moi-même sans avancer, jusqu'à ce que je tombasse à terre défaillant. Tantôt je courais en arrière et tombais à la renverse. Je fis ainsi une chute grave, et dont je me ressentis longtemps. Tantôt je me dépouillais de mes vêtements et je paraissais ainsi aux yeux de mes gardiens. Un jour je me blessai d'une manière qui fit croire que j'étais devenu un homme abominable. On me trouva baigné de sang. Dieu venait de renouveler en moi par une opération qui eût pu me coûter la vie si lui-même n'eût conduit ma main, le signe sanglant qu'il donna à Abraham, pour accuser toute la race humaine de péché. J'ai bu mon urine. J'ai mangé mes excréments. Ce fut là l'épreuve qui me coûta le plus [1].

En présence du tintamarre de ses idées et actes délirants, de ses sensations perverties, des hallucinations auditives et visuelles qui l'assaillaient, sa raison aux abois faisait une belle défense. Le dernier refuge de la logique submergée par le flot montant de l'absurde, c'est le parti pris héroïque de symbolisme. Ce procédé est familier aux aliénés qui essaient de se défendre contre l'incohérence. A l'invasion de la folie, toute intelligence réagit par deux ordres de constructions : les unes réfléchies, qui sont les raisonnements interprétatifs, justificatifs, les inventions délirantes ; les autres spontanées, consistant en des hallucinations à contenu concordant et significatif. Pour introduire du logique et du divin dans sa maladie, le pasteur interné inventa un système théologique ; et en même temps, d'elles-mêmes les données de ses sens dérangés s'organisèrent en voix et en visions mystiques.

Ce fut six mois avant son grand accès qu'il entendit ses premières voix. Il était en Suisse, il allait se

1. *Hist. vérit. de G. M.*, pp. 22-23.

marier. Un jour d'octobre 1831, on le pria à l'improviste d'expliquer l'Ecriture dans une réunion chez M. Rivier. Comme il hésitait sur le choix du sujet, n'ayant qu'un temps fort court pour se préparer, il pria Dieu, selon son habitude, de le diriger. Il entendit alors le mot « Jérémie » répété un grand nombre de fois. L'un des sujets auxquels il venait de penser était dans le livre du prophète Jérémie. Il prit ce sujet. Au mois d'avril 1832, les hallucinations auditives éclatèrent plus intenses : il entendait dès lors des phrases entières, et c'est poussé par un commandement intimé et répété par ses voix, qu'il accomplit aux Tuileries, le 2 mai, sa démarche délirante. Aux hallucinations auditives se mêlait de la parole automatique, proférée par sa bouche aussi inconsciemment que véhémentement. Cette parole automatique lui paraissait miraculeuse[1].

C'est un phénomène très fréquent. Depuis Baillarger, les aliénistes l'appellent l' « hallucination psychique », et plus récemment M. le Dr Séglas l'a dénommé « hallucination psycho-motrice. »

A Vanves, G. Monod se livra à un travail de personnification de ses voix. A Dieu parlant du haut des cieux il attribua la voix entendue, quand elle était éclatante et comme lointaine; au Saint-Esprit qu'il crut descendu dans son cœur, la voix entendue, quand elle était douce, proche, intime; à Jésus enfin, la parole miraculeuse de sa propre bouche[2].

Cette distribution de rôles est un fait capital dans l'évolution intellectuelle de G. Monod : elle résume tout son passé et prépare tout son avenir.

L'imitation de Jésus, idéal du chrétien, tend à devenir, chez Guillaume Monod, l'identification avec Jésus. En 1827, près du jour de Pâques, il avait reçu

1. *Mém. de l'aut. des Vues nouv.*, p. 113.
2. *Ibid.*, p. 11?.

le coup de la grâce; sa conversion avait été si soudaine et si passionnée, qu'il sauta et pleura de joie dans sa chambre[1]. Il eut ce jour-là le sentiment de la présence de Dieu et de l'élection. C'est dans un état d'exaltation mystique qu'à toute heure, sa vie durant, il lisait la Bible, en s'efforçant de l'animer et de la vivre. Il lui semblait alors que le Seigneur lui parlait à lui-même, et cette parole était comme une épée qui pénétrait dans sa conscience[2]. Certains passages l'émouvaient particulièrement. Un matin, à Saint-Quentin, il s'agenouilla dans la rue, le cœur inondé d'une émotion inoubliable, à la pensée d'un texte de l'apôtre Jean sur l'appellation d'enfants de Dieu accordée par le Père à tous les chrétiens. C'était comme si Dieu lui eût dit :

J'ai mis mon affection en toi, tu régneras avec moi comme Christ[3]...

Il se sentait envahi d'une soif de charité et de martyre, d'un pressentiment de la mort et de la résurrection. Et son hallucination auditive disait au pasteur qu'il ferait le salut de ses frères, qu'il souffrirait, mourrait, serait ressuscité[4].

En 1832-1836, Guillaume Monod n'est pas encore un fondateur religieux, il est seulement un malade, et c'est comme tel que nous voudrions d'abord l'étudier.

Il serait intéressant d'avoir les certificats médicaux rédigés pour l'internement, le transfert, la sortie, et, périodiquement, au cours du traitement. Le Dr Gustave Monod avait toutes ces pièces et tenait même un journal de ses observations personnelles sur la maladie de son frère. On peut espérer que

1. *Mém. de l'aut. des Vues nouv.*, p. 13.
2. *Hectogr.*, 149, p. 5.
3. *Hectogr.*, 167.
4. *Hectogr.*, 4.

leur famille a conservé ces documents, dont je n'ai pas eu la communication. Aux maisons de santé de Vanves et de Fishponds j'ai fait des démarches : mais il est difficile de retrouver un dossier si ancien, et jusqu'ici les recherches qu'on a bien voulu entreprendre dans les deux établissements n'ont point abouti. M. le Dr Arnauld, directeur de la maison de Vanves, se rappelle seulement avoir vu le nom de Guillaume Monod ; il ne croit pas impossible de mettre la main, un jour ou l'autre, sur les papiers concernant ce malade.

Cette lacune ne saurait heureusement donner matière au moindre doute. Nous avons amplement de quoi suppléer aux constatations officielles. Assurément il est souvent malaisé, en pathologie mentale particulièrement, de poser un diagnostic rétrospectif. Mais, par sa nature et par la surabondance des données qui sont entre nos mains, le cas qui nous intéresse se trouve être de ceux sur lesquels on peut se prononcer en toute sécurité. Guillaume Monod a eu des poussées de *manie aiguë* précédées, entrecoupées et suivies d'un état d'*excitation maniaque*.

La manie aiguë ou manie typique est une des maladies mentales les plus nettement caractérisées, les plus fréquentes, et sur lesquelles l'erreur ou même l'hésitation est presque impossible. Et si l'on n'a sur les accès que les descriptions fournies par le sujet lui-même après son retour à la santé, on peut très bien en faire état. Les malades de cette espèce conservent de leur délire un souvenir exact ; volontiers ils en font après coup l'auto-observation fidèle, et, sans les trop déformer au moment du récit, ils rendent compte de leurs impressions, de leurs idées, ils donnent la clef de leurs extravagances énigmatiques, ils nous font voir enfin par le dedans ce qui nous était resté d'abord lettre close.

Les maniaques guéris qui, chose curieuse, se rappellent jour par jour et minute par minute ce qu'ils ont dit et fait dans le cours de leur accès, expliquent très bien comment le moindre mot, le moindre objet devenaient chez eux le point de départ des idées les plus extraordinaires[1].

Journellement nous voyons à Sainte-Anne des maniaques pendant la crise et après. La crise consiste en une exaltation d'affaibli; chaque fonction est en état de suractivité, mais a subi une déchéance. Le visage est animé, mobile, les yeux sont brillants et trop ouverts, la chevelure et le vêtement sont en désordre, souillés, déchirés. Avec un torrent de cris, de rires, de chants, de citations, d'injures, de sentences, de saillies, le maniaque se livre à mille actes bizarres et parfois dangereux. La dépense musculaire est immodérée, quoique la force ne soit pas d'ordinaire accrue véritablement. Le pouls et la respiration sont accélérés, l'insomnie et la constipation sont opiniâtres, et l'extrême voracité n'empêche pas un amaigrissement rapide.

Coup sur coup, comme des fusées, partent des séries d'idées associées par calembour ou par tout autre rapport superficiel, des bouffées de colère, de sympathie, de verve ironique, d'orgueil hyperbolique, de méfiance, et des impulsions soudaines, décousues. Le maniaque a rarement des hallucinations, mais il est la proie d'illusions visuelles, auditives, tactiles, musculaires, qui déforment ses perceptions; le monde est pour lui un chaos où objets et personnes, sans en excepter lui-même, se métamorphosent et se bousculent comme dans un cauchemar. La raison vaincue a des soubresauts de logique; des interprétations ingénieusement absurdes illuminent tout à coup un coin de l'universel imbroglio.

1. Régis (E.), *Manuel pratique de Médecine mentale*, 2e éd., Paris, Oct. Doin, 1892, p. 159.

Tous ces traits du maniaque typique se retrouvent dans les crises que subit Guillaume Monod, soit chez ses parents, soit à l'asile. Ces accès de manie s'atténuèrent par oscillations successives; les derniers, de plus en plus légers, eurent lieu à Fishponds; ils se perdirent, après la libération, en de simples états d'exaltation passagère.

On guérit d'une manie aiguë comme d'une fièvre typhoïde, et voici ce que dit Régis à ce sujet :

Le pronostic de la manie aiguë est le plus souvent favorable, puisque, d'après la plupart des auteurs, elle guérit environ deux fois sur trois lorsqu'elle est *simple*[1].

Comme une typhoïde guérie peut laisser quelques tares passagères ou durables, la manie aiguë laisse souvent à sa suite, et laissa au moins quelque temps chez Guillaume Monod un état de manie subaiguë ou d'excitation maniaque. Le trouble mental ainsi dénommé est bien distinct de la manie aiguë. Chez notre malade, il précéda les crises de manie, remplit leurs intervalles, se prolongea après leur cessation, et fut comme le fond sur lequel elles se détachèrent en relief. Voici la description que donne Régis de cet état pathologique :

La manie subaiguë ou excitation maniaque n'est pas seulement le premier degré de la manie. Elle forme dans le cadre nosologique une variété à part, ayant ses symptômes et son existence propres...

Au degré le plus inférieur, elle n'est qu'une simple exagération de l'activité psychique, et, à ce titre, peut faire partie intégrante de la constitution de certains individus qui sont, toute leur vie, des *excités maniaques*.

A un degré plus élevé, l'excitation maniaque est franchement pathologique et s'accompagne de symptômes très nets.

[1] Régis, *Op. cit.*, p. 164

Dans la sphère intellectuelle toutes les facultés sont dans un état d'exaltation extrême. L'*imagination surexcitée* fait concevoir aux malades mille projets, aussitôt abandonnés que conçus; ce sont des combinaisons d'affaires, des projets politiques et sociaux, des inventions, des idées scientifiques, artistiques, littéraires, qui surgissent en foule, mais qui diffèrent très nettement des idées délirantes de la manie aiguë en ce que, quoique pour la plupart irréalisables, ils n'ont rien en eux-mêmes d'absurde et se meuvent constamment dans la sphère des choses possibles. Souvent même, en raison de l'état d'exaltation des facultés, ils offrent un cachet d'originalité, de nouveauté, de distinction et de supériorité qui les rend véritablement remarquables. On a vu des malades, dans cet état, réaliser des inventions utiles, trouver des solutions importantes, mettre au jour des productions d'une haute valeur, en un mot, se montrer plus intelligents et plus féconds qu'ils ne l'avaient jamais été.

La *mémoire* est non moins surexcitée (hypermnésie); elle l'est quelquefois à tel point que tous les souvenirs, même ceux qui paraissent les plus oubliés, se reproduisent en foule, et qu'on voit les malades réciter de longues tirades d'auteurs classiques, faire, dans toutes les langues et dans toutes les sciences, les citations les plus exactes et les plus justes, indiquer des noms, des dates et des chiffres avec la précision la plus surprenante; en un mot, étaler en détail, et sans en perdre aucune, toutes les notions, petites et grandes, qu'ils ont acquises depuis leur naissance.

Le *langage* est à l'avenant, c'est-à-dire que la *verve* des excités maniaques est intarissable. Loquaces au plus haut degré, ils s'expriment avec une facilité extraordinaire, souvent même avec élégance et recherche; leurs discours sont émaillés de traits d'esprit, de fines railleries, de plaisanteries caustiques, d'anecdotes pleines d'intérêt. Il en est de même de leurs *écrits* et de leurs autres productions intellectuelles, qui, toutes, portent la marque de cette exaltation brillante des facultés.

Quant à la nature des idées elles-mêmes, elle est extrê-

mement mobile et variable. Les conceptions qui prédominent sont les idées d'orgueil, d'ambition, de fortune, de persécution vague, etc.; mais elles se maintiennent en général dans les limites de la cohérence et il n'y a pas, à proprement parler, de délire.

Dans certains cas, toutefois, l'excitation des facultés devient plus grande encore, et il s'y joint un *véritable délire,* toujours à demi cohérent, qui revêt le plus souvent la *forme ambitieuse,* et se traduit par des idées d'invention, de haute politique, d'érotisme, etc., etc. C'est ce qui avait fait distinguer, autrefois, plusieurs variétés de manie intellectuelle, qu'on appelait, suivant la forme des idées prédominantes, *manie ambitieuse, manie des inventeurs, manie érotique,* etc. Lorsque l'excitation maniaque s'accompagne ainsi de délire, il s'y joint assez souvent, comme dans la manie aiguë, des illusions sensorielles et mentales, mais bien moins déraisonnables. Jamais il n'y a d'hallucinations, à moins qu'il n'existe, en même temps, un autre état morbide surajouté[1].

Cette page de Régis constitue une description exacte de l'état mental de Guillaume Monod en dehors de ses crises passagères. Vers la fin de son séjour à Fishponds et pendant les années qui s'écoulèrent depuis sa libération jusqu'à sa réintégration dans le clergé, il développe un délire cohérent, original et savant de manie subaiguë mystique, prophétique, messianique. Le frein des obligations professionnelles réprime cette excitation théomaniaque et réduit à son minimum l'activité délirante. Peu à peu le système est tout à fait exclu de la vie publique, il passe à l'état d'opinion personnelle secrète, de conviction ancienne à demi oubliée. Jusqu'à l'âge de 72 ans, durant vingt-six années de maturité, se prolonge ce sommeil de la production morbide. Mais enfin elle se réveille, plus ingénieuse, plus documentée que jamais, elle trouve des appuis extérieurs, elle s'épa-

1. Régis, *Op cit.,* pp. 166-170.

nouit en manifestes subversifs, en tentatives de révolution religieuse, en une doctrine et en une secte régulièrement organisées.

Pour ce qui est de la valeur intrinsèque de cette doctrine et du droit de cette secte à prendre rang parmi ses aînées, c'est là une question indépendante. Tous les aliénistes reconnaissent, et on vient de voir que Régis proclame la possibilité et la fréquence, dans la manie subaiguë, de productions valables en elles-mêmes. L'étiquette médicale d'excitation maniaque attachée à l'état permanent d'inspiration ne saurait préjuger du contenu même de cette inspiration.

Le Dr Gustave Monod, à la fin de l'année 1879, mit en avant le passage suivant d'un article sur la *Théomanie* contenu dans un dictionnaire des sciences médicales que je n'ai pu identifier :

La théomanie se traduit par une exaltation extrême de l'enthousiasme religieux à laquelle s'ajoutent souvent un sentiment démesuré d'orgueil, des hallucinations et des troubles divers du système nerveux. Les monomaniaques de cette catégorie se croient supérieurs au reste des hommes, ils se regardent comme les fils ou les envoyés de Dieu sur la terre, comme des prophètes ou des Messies appelés à régénérer le monde. Ils lancent des malédictions et des anathèmes contre ceux qui doutent de leur mission providentielle. Ils se croient en communication avec les esprits célestes, ils ont des révélations surnaturelles, ils voient des signes dans le ciel, ils entendent la voix du Tout-Puissant, ou celle des saints qui leur transmettent des ordres, ou leur révèlent l'avenir; leurs regards sont éblouis par des apparitions divines... Quelques-uns se plaisent à déclamer, à pérorer, à prêcher, à citer des textes sacrés, à interpréter les saintes Ecritures, à prédire les événements futurs. D'autres, se croyant investis d'un pouvoir surhumain, font étalage de leur prétendue grandeur et se flattent de faire des miracles[1].

1. Cité par le Dr Gustave Monod, dans une *Lettre à M. le pasteur M.*

Le Dr Gustave Monod ajoute :

Il semble que l'auteur de ce paragraphe a eu sous les yeux l'observation du fait de Guillaume Monod, tant ce qu'il dit s'applique exactement à ce fait.

Par son disciple le pasteur Gustave C., Guillaume eut communication de cette lettre de son frère et put méditer cette page sur la théomanie. Sa réponse[1] mérite d'être prise en considération. Il reconnaît qu'il existe des malades théomanes auxquels s'applique la description; mais elle s'appliquerait également aux fondateurs religieux les plus vénérés, si l'on omettait leur réussite sociale : il s'agit de savoir si c'est parmi les premiers ou parmi les seconds que lui-même doit être classé.

Quel rapport y a-t-il en effet entre la folie passagère de Guillaume Monod au début de sa carrière et la mission divine qu'il s'attribua ensuite pendant soixante ans de vie extérieurement normale?

Au point de vue médical, toute hésitation est impossible. Guillaume Monod a fait un délire théomaniaque d'une rare élégance, avec ses dons de dialecticien, de théologien, d'orateur, et son talent d'invention philosophique. La base de ce délire fut le souvenir tenace d'impressionnantes hallucinations auditives. Un reste d'automatisme verbal de nature hallucinatoire ou pseudo-hallucinatoire subsistait, mais, semble-t-il, assez léger, et tel qu'il se rencontre fréquemment chez des personnes réputées à bon droit normales. Par elle-même, cette petite hallucination ou pseudo-hallucination familière n'aurait point engendré un délire. Mais en présence d'hallucinations délirantes anciennes, et d'un système déjà échafaudé à l'asile, elle rafraîchit et entretint les souvenirs morbides, elle permit au délire de se

1. *Hectogr.*, 5 janv. 1880.

maintenir, malgré des éclipses partielles dont l'une dura vingt-six ans, et d'évoluer jusqu'à devenir un ingénieux système théologique, entièrement comparable à tout autre, raisonnablement acceptable pour des croyants normaux; et en effet cette construction religieuse se fit accepter par un groupe important de disciples, parmi lesquels figurent, à côté d'éléments assez troubles, quelques personnes parfaitement saines. Telle est, semble-t-il, la genèse médico-psychologique du Monodisme.

Mais le point de vue religieux est et doit rester indépendant du point de vue médical. Les envoyés de Dieu, dans la Bible, n'ont pas été, de leur vivant et avant d'être crus, examinés par des aliénistes. Guillaume Monod a le droit que les théologiens ne se fassent pas médecins tout exprès pour le réfuter. Quelle que soit l'origine psycho-pathologique de l'évangile ou de l'hérésie monodiste, cette doctrine n'en a pas moins, telle quelle, une certaine valeur théologique, car elle est à ses adeptes lumière, encouragement, consolation, et elle a en tous cas un haut intérêt comparatif. Cette comparaison de ses propres folies avec celles des hommes de Dieu dans la Bible, avec sa claire méthode, le pasteur Guillaume Monod l'a faite, sans cesser pour cela de croire à la Bible, non plus qu'à lui-même. Autant est faible l'argumentation de cet ancien malade contre les médecins, autant est forte contre les théologiens récalcitrants l'argumentation de ce prophète et de ce christ.

Folie, dit-on. — Oui, folie; mais est-elle plus grande que la folie de l'Evangile[1] ?

Saint-Paul n'a-t-il pas dit que les choses de Dieu sont folie pour l'homme naturel[2]?

1. *L'Eglise Réformée Nouvelle*, 1875, p. 10. Cf. *Hectogr.* 24, p. 1.

2. I Cor. II, 14 : « Or l'homme animal ne comprend point les choses qui sont de l'Esprit de Dieu ; car elles lui paraissent une folie... »

Pour justifier sa folie devant la théologie, Guillaume Monod a soutenu trois thèses :

1° L'accusation de folie n'est pas scripturaire ;

2° Les prophètes bibliques et Jésus-Christ ont pu être accusés de folie et l'ont été aussi vraisemblablement au point de vue humain et aussi vainement au point de vue divin que Guillaume Monod lui-même ;

3° La folie de Guillaume Monod, envisagée théologiquement, n'a été qu'une folie apparente, symbolique, tout comme celle des messagers de Dieu dans la Bible. Elle a symbolisé les plus hauts mystères : tandis que l'humiliation de Jésus par la croix a assuré le salut des fidèles, celle de Guillaume Monod par la camisole de force et par le cabanon assure le salut de tous les pécheurs, y compris les réprouvés, et sa folie divine a tourné en dérision la sagesse et la science humaines.

Sur le premier point, Guillaume Monod attira l'attention des pasteurs qui l'exclurent comme fou du Comité de l'Alliance évangélique :

> Il y a un autre fait que votre secrétaire a rappelé dans sa lettre comme ayant été la source de ce qu'il considère comme mon aberration : c'est que j'ai été fou il y a quarante-quatre ans, en 1832. Je dis encore : ce n'est pas là un argument scripturaire. Je ne veux pas dire que Dieu ait choisi des fous pour prophètes ; mais il nous a avertis que l'incrédulité peut facilement accuser ses envoyés de folie, et il a lui-même appelé l'Evangile une folie, pour exprimer l'impression qu'il fait sur la sagesse humaine[1].

Les folies de Guillaume Monod dans sa crise se retrouvent chez tous les prophètes bibliques. Il a prononcé des paroles de folie et fait des actes de folie,

> mais dont il n'y en avait pas un que Dieu n'eût commandé à quelqu'un de ses prophètes[2].

1. *Mémoire justificatif* (1876), p. 33.
2. *Hectogr.* 25 nov. 1879, p. 5.

Newton a démontré que, selon la Bible, un fou peut prophétiser[1].

Si l'on disait, commente Guillaume Monod, que Dieu ne peut pas faire prophétiser un fou, ni parler à un fou, on contredirait l'Écriture qui raconte que Dieu fit prophétiser Saül possédé d'un malin esprit[2] et parla à Nebucadnetzar, au moment de le frapper de folie [3]. Ceux qui étaient possédés de démons déclaraient que Jésus était le Christ et qu'il jugerait le monde [4]. L'historien Josèphe parle d'un fou, nommé Jésus, qui parcourait les rues de Jérusalem quatre ans avant la guerre où cette ville fut prise, en criant: Malheur à Jérusalem ! Malheur au temple! Si ce récit est vrai, ce fou prophétisait[5].

Animé de l'esprit prophétique, Esaïe délie le sac de dessus ses reins et déchausse les souliers de ses pieds, il marche nu et déchaussé, pour obéir à une voix, qui est celle de l'Eternel, et il explique que ces actes sont

un signe et un prodige contre l'Egypte et contre Cus pour trois années [6].

Pour excuser ces bizarreries, Guillaume Monod est prêt à accepter, si l'on veut, encore une autre explication symbolique:

Quand Esaïe marche nu, il figure ceux qui marchent nus et dépouillés [7].

Jérémie décrit l'ivresse prophétique:

Je suis comme un homme ivre, et comme un homme

1. NEWTON, *Dissert. on the Prophecies*, XVII, part. 1.
2. I Sam. XIX, 23-24; Rois, I, XVI, 14-23.
3. Dan. IV, 31-33.
4. Marc. III, 11, 12; Matt., VIII, 29; Act., XVI, 17.
5. *Hist. vérit. de Guillaume Monod* (1843), p. 7.
6. Esaïe, XX, 2-3.
7. Lettre à son neveu J., 12 juill. 1880; publ. dans *Hectogr.*, 19, p. 24.

que le vin a surmonté, pour[1] la présence de l'Eternel, et à cause des paroles de sa sainteté[2].

Plongé dans cette ivresse divine, il achète une ceinture de lin, la met sur ses reins, évite de la mouiller[3]. Puis il se met en voyage, il va au bord de l'Euphrate, il la cache dans le trou d'un rocher[4]. Plusieurs jours après, il retourne au bord de l'Euphrate, creuse, et reprend la ceinture.

Et voici, la ceinture était pourrie, tellement qu'elle n'était plus bonne à rien[5].

Pendant cette série d'actes, une voix, la parole de l'Eternel, l'encourageait, sans lui en expliquer le but. Et à la fin, elle lui dit :

C'est ainsi *que* je ferai pourrir l'orgueil de Juda, et le grand orgueil de Jérusalem[6].

Ezéchiel prend un rasoir, se rase les cheveux et la barbe, et avec une balance partage ce poil en trois paquets[7]. Il brûle le premier au milieu de la ville. Autour du second il frappe avec une épée. Il disperse au vent le dernier paquet[8]. Mais il a mis de côté une petite mèche, dont il brûle quelques poils, pour qu'il en sorte « un feu contre la maison d'Israël »[9]. Une autre fois, il prend une brique et y trace la ville de Jérusalem[10]. Puis il met le siège contre elle, simulant des bastions et des machines[11]. Il met

1. C'est-à-dire : par suite de.
2. Jér., xxiii, 9.
3. Jér., xiii, 1.
4. Jér., xiii, 4-5.
5. Jér., xiii, 6-7.
6. Jér., xiii, 9. Les mots en italiques sont ajoutés par le traducteur (ici Osterwald) au texte hébreux.
7. Ezéch., v, 1.
8. Ezéch., v, 2.
9. Ezéch., v, 4.
10. Ezéch.iv, 1.
11. Ezéch., iv, 2.

une plaque de fer comme une muraille entre lui et la ville [1]. Après cela, il dort sur son côté gauche, pendant trois cent et quatre-vingt-dix jours, pour porter l'iniquité d'Israël [2]. Et ensuite il dort sur son côté droit pendant quarante jours, pour porter l'iniquité de Juda [3]. Il prophétise contre la brique [4], et se livre à quantité d'autres pratiques du même genre [5].

Osée déclare :

Les prophètes *sont* fous, les hommes inspirés *sont* insensés, à cause de la grandeur de ton iniquité et de ta grande rébellion [6].

Il lui a été commandé de prendre une femme de mauvaise vie [7]. Il l'a engagée pour plusieurs jours moyennant quinze pièces d'argent et un homer et demi d'orge [8].

Les textes que nous venons de rappeler sur les folies de Jérémie, d'Ezéchiel et d'Osée n'ont pas été, à notre connaissance, mis en avant par Guillaume Monod, mais ils nous ont paru compléter la collection des folies bibliques entreprise par ce pasteur. Les insanités commises par Zacharie sont de celles qui attirèrent spécialement l'attention de G. Monod. Il appliquait à son propre cas cette parole que l'Ecriture

met dans la bouche de celui qui devait être vendu pour trente pièces d'argent [9], c'est à dire du Christ [10] :

1. Ezéch., IV, 3.
2. Ezéch., IV, 4-5.
3. Ezéch., IV, 6.
4. Ezéch., IV, 7.
5. Ezéch., IV, 8-17; XII, 4.
6. Osée, IX, 7.
7. Osée, III, 1.
8. Osée, III, 2.
9. Zach., IX, 12.
10. Math., XXVII, 9.

Et l'Eternel me dit : Prends l'équipage d'un pasteur insensé[1].

Cette formule résumait d'ailleurs également les faits et gestes de Zacharie lui-même, car il s'était conduit, sous l'impulsion divine, comme un mauvais pasteur qui mange ses brebis, et il avait rompu ses deux houlettes, celle de l'alliance des peuples avec Dieu, celle de l'alliance de Juda avec Israël[2]. C'était, selon l'explication admise par la théologie, une folie symbolique, destinée à signifier aux Juifs comment ils auraient mérité d'être traités[3].

La prédication de Jean-Baptiste dans le désert[4] paraît à Guillaume Monod un acte de folie, et il remarque que Jésus aussi prêcha au désert : j'ai pu, dit-il,

recevoir de Dieu des directions mystérieuses et qui pouvaient paraître insensées. Il en était de même de l'ordre que reçut Jean-Baptiste de quitter le temple et de prêcher dans le désert vêtu comme un pauvre habitant des campagnes, comme aussi d'un ordre semblable donné à Jésus-Christ[5].

Sur ce point particulier, il semble que le savant pasteur se laisse entraîner un peu trop loin. C'est le père de Jean, nommé Zacharie, qui, plein d'admiration pour le don prophétique de son jeune fils, l'éleva dans les déserts[6]. C'était en Judée une coutume traditionnelle de traiter de la sorte, d'entraîner par des abstinences ascétiques[7], certains enfants qu'on appelait *nazir*, et surtout ceux qui manifestaient une vocation

1. Zach., IX, 15.
2. Zach., XI, 7-17.
3. « Un pasteur » : Lettre du 30 avril 1886 à Mlle... ; publ. dans *Hectogr.* 317, p. 1-7.
4. Luc, I, 80 ; Math., III, 4 ; Marc, I, 6 ; fragm. de l'Evang. des *ebionim*, dans Epiph., Adv. haer., XXX, 13.
5. *Hectogr.* 177 (11 juillet 1883), p. 5.
6. Luc, I, 67, 68, 80.
7. Luc, I, 15.

prophétique[1]. Tout ce que l'on peut dire, c'est que le don naturel de Jean, cultivé par une telle éducation, porta ses fruits, et que la dureté de la doctrine du baptiste, l'austérité de sa vie, la violence de son langage contre le judaïsme officiel expliquent que l'aristocratie juive, prêtres, pharisiens, docteurs, ait pu présenter cet agitateur populaire comme possédé du démon. C'est pour les mêmes raisons que Jésus fut à son tour, comme le rapporte saint Jean l'apôtre, accusé de folie par les Juifs :

Les Juifs lui répondirent : N'avons-nous pas raison de dire que tu es un Samaritain, et que tu es possédé du démon ? Jésus répondit : Je ne suis point possédé du démon ; mais j'honore mon Père, et vous me déshonorez[2].

Mais si sur ce point Guillaume Monod force la note, il n'en reste pas moins qu'il a trouvé sans peine d'illustres et nombreux antécédents bibliques à sa crise de délire prophétique, et qu'il a bien le droit de dire :

L'Ecriture... nous apprend que tous les vrais prophètes étaient accusés de faire les fous[3].

Reste à expliquer pourquoi Dieu a permis cela, pourquoi tous les prophètes de l'Ancien Testament, pourquoi dans une certaine mesure Jean-Baptiste et Jésus, pourquoi Guillaume Monod, pourquoi tous les révélateurs ont présenté des signes ou une apparence de folie. C'est, répond G. Monod, que toute la Bible, et en particulier l'Evangile, est proclamée par Dieu une folie, la folie de Dieu[4].

1. Daniel, I, 12-21 ; Hénoch, LXXXIII, 2 ; LXXXV, 3 ; IVe livre d'Esdras, IX, 24, 26 ; XII, 51.
2. Jean, VIII, 48-49.
3. Lettre à son neveu E., 11 juill. 1883, publiée dans *Hectogr.*, 177.
4. Paul, I Cor., II, 14.

...Dieu a choisi les choses folles du monde, pour confondre les sages[1],... car la folie de Dieu est plus sage que les hommes[2].

Un Christ pourrait-il être fou ? Appuyé sur les textes que nous venons de rappeler, le pasteur Guillaume Monod n'hésite pas à répondre : Oui.

La folie est une maladie, mais non pas un péché. Vous ne pourriez pas démontrer par l'Ecriture que Dieu n'aurait pas pu envoyer à son Fils ce genre de maladie... Pouvez-vous démontrer que Dieu ne puisse pas permettre que son Fils paraisse fou ? Et qu'était-il donc aux yeux de tous ceux qui, sans croire qu'il fût un imposteur, ne croyaient pas en Lui quand il était sur la croix, sinon un fou[3] ?

Ainsi donc, malgré la folie ou l'apparence de folie qui en résulte, les prophètes bibliques, et Guillaume Monod tout aussi bien qu'eux, ont eu raison, au point de vue théologique, de ne pas s'arrêter aux objections de la science humaine, de ne pas se demander : Suis-je halluciné ? de ne pas examiner ou faire examiner médicalement leurs inspirations. C'est immédiatement, sans examen critique, que les prophètes ont cru à la divinité des voix qu'ils entendaient. Abraham admit tout de suite la divinité de la voix qui lui disait : « Sors de ton pays, » et qui lui promettait :

Toutes les familles de la terre seront bénies en ta postérité[4].

Moïse sur le mont Sinaï entendant une voix qui sortait d'un buisson[5] en feu et l'appelait par son

1. Paul, I Cor., I, 27.
2. Ibid., 25.
3. Lett. à J., 9 déc. 1882; publ. dans *Hectogr.*, 146.
4. Deuxième lettre à un pasteur, 16 juin 1880; publ. dans *Hectogr.*, 20.
5. D'après une conjecture récente, postérieure à G. M., le mot *snéh*

nom, aurait pu se demander s'il n'avait pas une hallucination de la vue et de l'ouïe, et refuser d'abord d'obéir à l'ordre qu'il recevait de Dieu et qui semblait une folie; et le vieux sacrificateur Zacharie[1] voyant tout à coup un ange dans le lieu saint du temple et l'entendant lui annoncer que sa femme stérile et âgée aura un fils, aurait été prudent de demander une preuve de la réalité du miracle dont il était témoin[2].

Une telle précaution scientifique serait impie, d'après la Bible. Elle rapporte, en effet, que Dieu reprit Moïse pour avoir hésité à obéir, et qu'il punit le vieux Zacharie d'avoir un moment douté, par neuf mois de mutisme.

Si avant de croire Moïse ou Zacharie eût pu et voulu consulter un de nos médecins contemporains de Paris même chrétiens, (ajoute le pasteur prophète), Moïse n'aurait pas quitté l'Arabie, et Zacharie, s'il n'eût pas été muet, serait sorti du temple pour dire au peuple qui l'attendait: J'ai eu une hallucination[3].

L'interprétation que Guillaume Monod donne de sa crise d'excitation prophétique comme d'un rôle de folie imposé par Dieu peut, à bon droit pensons-nous, paraître au point de vue médical une interprétation hautement fantaisiste. Mais il en est tout autrement au point de vue théologique; quiconque croit aux prophètes de la Bible doit, sous peine d'inconséquence, admettre cette interprétation comme conforme aux Ecritures et théologiquement irréprochable. Après avoir raconté sans en rien dissimuler les folies qu'il fit pendant ses journées et ses nuits d'égarement,

« buisson », Deut., XXXIII, 2 et Exod., I, 2, serait une erreur de scribe et devrait être remplacé par le mot *Sinaï;* il s'agirait ici du Sinaï en feu.

1. Père Jean-Baptiste; Luc, I, 11.

2. Lettre à un médecin (neveu de Guillaume Monod), 25 juill. 1883; publ. dans *Hectogr.*, 178.

3. Ibid.

Qui me prouvera, s'écrie ce croyant, que Dieu n'a pas pu donner de tels ordres ! N'est-il pas le Dieu souverain ? Celui dont les pensées ne sont pas nos pensées ? Celui qui a circoncis Abraham ; dévoilé au grand jour les turpitudes du péché, même en ses saints ; ordonné le massacre des Cananéens ; fait parler un âne ; écrit le Cantique des Cantiques ; ordonné à Esaïe de se montrer nu ; à Osée, d'épouser une femme de mauvaise vie ; à Jonas, de faire une prophétie qui devait être comme renversée ; à Ezéchiel, de se tenir captif un an dans son lit et de manger du fumier ? N'est-il pas le Dieu qui a jeté son propre fils, le Saint des saints, le roi de gloire, à Golgotha, c'est-à-dire à la voirie[1] ?

Dans un récent article, un auteur catholique, qui ne paraît pas au courant du cas de G. Monod, pose la question : Pourquoi Dieu ne se manifesterait-il pas par des phénomènes pathologiques ?

Il me dégoûterait, dit-il, d'attribuer la philosophie mélancolique d'un grand homme à ses mauvaises digestions, à un catarrhe ou à un engorgement du foie. Mais il me semble que les aspects physiologiques ont leur importance et doivent être soigneusement marqués... Pourquoi donc, dans l'état présent de ce pauvre monde, une puissante action de la grâce sur une âme ne pourrait-elle avoir pour contre-coups certains phénomènes anormaux[2] ?

Un fils de pasteur, frère de pasteurs et de médecins, un parisien du XIXe siècle, un esprit cultivé, un malade interné quatre ans dans les asiles, un aliéné guéri, redevenu un théologien armé de sens critique, un homme marié, un veuf qui se remarie, qui craint sa femme et son neveu, un auteur qui brûle ses écrits compromettants, un vieillard riche qui se croit ruiné, un presque centenaire qui a peur de mourir,

1. *Hist. vérit. de G. Monod* (1843), p. 23.
2. Raoul Gout : Newman était-il un mélancolique ? *Rev. du Clergé français*, 1er juill. 1906.

un tel homme pourrait-il être Jésus-Christ? En pleine possession de sa pensée et de la Bible, il l'a cru. Et plusieurs centaines de chrétiens, parmi lesquels des pasteurs protestants et des prêtres catholiques, l'ont cru et le croient, en s'appuyant sur la Bible.

Autour de chaque prophète et de Jésus, des objections piquantes d'ordre personnel pouvaient être élevées par les incrédules. La première condition de la foi, c'est le contact direct des âmes, c'est de ne pas s'arrêter aux vétilles, au rabot de Jésus, au parapluie de Guillaume Monod. Ces petites impressions sensibles sont de grands obstacles à croire en la mission de quelqu'un. Jésus vivant obtint rarement de ses plus dévoués disciples la ferveur qu'il leur inspira après sa mort. Notre impartialité serait surprise si nous nous laissions aller à ne regarder les héros religieux qu'avec les yeux des sceptiques qui les coudoyèrent dans la rue. Même à quelqu'un qui admet les incarnations divines, il est bien difficile de croire qu'un passant, un collègue, ou que son frère, que son oncle est le Christ. Pour comprendre le phénomène de l'inspiration religieuse, c'est plutôt à la mentalité des disciples crédules qu'il faudrait un moment s'adapter. En tout cas, la divinité d'un soi-disant messie ne peut être réfutée que par les mêmes règles théologiques qui autorisent à reconnaître un autre messie comme authentique.

Oublions donc que G. Monod est notre contemporain, pour envisager seulement dans sa biographie les difficultés théologiques qu'elle soulève, les rapports abstraits entre l'homme et le système, sans nous buter aux anecdotes. Le plaisir de la plaisanterie nous empêcherait d'apercevoir un fait bien curieux, c'est qu'au point de vue de la discussion théologique, c'est Guillaume Monod et ce sont les monodistes qui ont

raison, ils ont pour eux la Bible, et, indépendamment de toute autorité, la beauté de la doctrine.

Les objections d'ordre doctrinal qui ont été élevées contre la personne même de Guillaume Monod peuvent, pour la commodité de l'exposé, être réduites à trois chefs :

L'accusation de sophisme et d'erreur;

Celle de folie;

Celle de blasphème.

Quelle est la valeur de chacun de ces groupes d'objections au point de vue théologique ?

I. — En laissant de côté la vie privée de Guillaume Monod, qui, d'un commun accord, est d'ailleurs irréprochable, on relève, au cours de sa vie religieuse, des habiletés répréhensibles, des contradictions, des erreurs. A propos d'une interprétation forcée imaginée par Guillaume Monod pour sauver une de ses prophéties, un pasteur écrivait :

> Des explications de ce genre me rappellent la parole quelquefois citée : « Ce n'est pas tout d'être un chrétien, il faut encore être un honnête homme[1]. »

Contre les accusations de sophisme et d'erreur, Guillaume Monod a employé une double défense. La première consiste à démontrer sa sincérité, sa bonne foi, et d'autre part le bien-fondé, dans la Bible et dans la raison, des opinions reprochées comme fausses : c'est tout l'exposé et la justification directe de son système[2]. Nous pouvons nous contenter ici d'assister à sa défense indirecte, car elle est à elle seule suffisante. Elle consiste à établir qu'alors même qu'il se serait effectivement contredit quelquefois, trompé, laissé égarer par un raisonne-

1. Lettre d' « un pasteur » à Mlle..., 30 avril 1886. Publiée dans *Hectogr.*, 317.

2. Voir plus bas, p. 131.

ment trop subtil, cela ne constituerait pas un argument contre sa qualité de prophète, de Messie et de Christ.

Avec tout le respect qu'un pasteur, qu'un écrivain inspiré, que Dieu lui-même peut avoir pour la Bible, Guillaume Monod est obligé de reconnaître, et oblige ses adversaires théologiens à avouer lui que la Bible contient et attribue aux hommes de Dieu, à Jésus, à Dieu même des habiletés subtiles, des contradictions, des erreurs, des prophéties incomplètement accomplies, d'autres littéralement fausses, des interprétations désespérées, voire des immoralités et des injustices à tout le moins apparentes.

Quoique Esaïe ait écrit :

Il ne s'est point trouvé de fraude dans sa bouche[1],

la Bible est pourtant pleine des ruses d'un Dieu parfois trompeur :

Moi *qui suis* l'Eternel, j'aurai séduit ce prophète-là[2].

Voilà à la fois une contradiction et la menace, faite par Dieu lui-même, d'égarer un homme. Cette menace s'est souvent accomplie. Jérémie reproche à Dieu de l'avoir trompé :

O Eternel ! tu m'as attiré, et j'ai été attiré; tu as été plus fort que moi, et tu as prévalu; je suis *un objet de* moquerie tout le jour, *et* chacun se moque de moi[3].

Dans sa prédication du 25 novembre 1879, Guillaume Monod prit pour titre : « Dieu aveuglant les pécheurs » et pour texte :

Celui qui est assis[4] dans les cieux *s'en* rira; le Seigneur se moquera d'eux[5].

1. Esaïe, LIII, 9.
2. Ezéch., XIV, 9.
3. Jér., XX, 7.
4. OSTERWALD : « qui habite. »
5. Ps. II, 4, Cf. I Sam., XVI, 14, etc.

Jésus s'est dissimulé. Après sa résurrection, il fait route avec Cléopas et son ami, sans se faire reconnaître d'eux[1]; il interroge ses disciples sur des choses qu'il sait, comme s'il les ignorait; il *fait semblant* :

Mais *Jésus* faisait semblant d'aller plus loin[2].

Quant aux contradictions, elles sont innombrables dans la Bible, et nécessitent souvent, pour être levées, l'intervention des interprétations symboliques. Jésus interdit le divorce qu'avait permis Moïse;

Quand le Saint-Esprit dit à Pierre de manger des viandes défendues (Actes, x), il semble contredire ce qu'il avait dit autrefois[3].

Moïse menace de la damnation les Israëlites qui ne seraient pas circoncis[4] et saint Paul les Gentils qui le seraient.

Que la Bible contienne nombre d'inexactitudes et d'erreurs, c'est un fait qui n'est contesté aujourd'hui par aucun théologien protestant ni catholique[5]. La théologie s'applique seulement à en diminuer le nombre par des interprétations ingénieuses, et à excuser celles qui ne sont pas défendables. Nous lisons dans le livre du P. Poulain intitulé : *Des grâces d'oraison*, pp. 303-304 :

1. Luc, xxiv, 13-1.
2. Luc, xxiv, 28.
3. Guill. Monod, *Mém., de l'aut., des Vues nouv. sur le christianisme*, (écrits en 1844, publiés en 1873), p. 87.
4. Gen., xvii, 14.
5. Leclère, Esquisse d'une apologétique. *Ann. de Phil. chrét.*, sept. 1906, p. 585-6 :

« Tout ce qui, dans les textes révérés, porte la trace d'une ignorance évidente, chez l'écrivain sacré, de la nature des choses et de leurs lois (ignorance souvent reconnue par les plus sévères théologiens), la trace de quelque préjugé superstitieux, d'erreurs propres aux différents temps ; tout ce qui peut ressembler à ce qui fait dire, des mythologies, que ce sont des mythologies, le moment approche où il n'y aura plus aucun catholique pour le défendre quand même. »

Dieu ne nous trompe pas quand il modifie certains détails. S'il s'astreignait à une exactitude absolue, il s'abaisserait au rang de professeur d'histoire et d'archéologie. On chercherait, dans les visions, la satisfaction d'une vaine curiosité d'érudit.

Dans une revue catholique qui est l'une des plus ouvertes à la science moderne, cette excuse est citée et approuvée[1]. Quelle que soit la valeur d'une telle explication, elle ne nie pas que la Bible ne contienne ce que tout le monde appelle des erreurs. M. l'abbé Francis Clarke, membre de la Commission biblique, écrit dans le *Tablet* :

Dire qu'il y a des erreurs dans la Bible attribuables à Dieu est un blasphème; mais relativement aux auteurs humains l'on peut dire qu'il y a des erreurs. L'auteur divin a bien voulu s'adapter aux hommes et emprunter leurs faiblesses[2].

Pour éviter seulement le mot *erreur*, les théologiens proposent divers euphémismes : « inexactitudes »; « imperfections du langage biblique en science et en histoire »; « fausses croyances de l'écrivain sacré » (Girerd); « imperfections humaines » (Mgr di Bartolo); « vérités relatives » (Loisy). Mais, de quelque vocable théologique qu'on les appelle, ce sont bien ce qu'on a toujours appelé des erreurs. Ces erreurs de la Bible, le pasteur Guillaume Monod en a de son côté signalé quelques-unes, en particulier commises par Jésus-Christ. Une erreur de mémoire de Jésus-Christ se rencontre dans l'évangile de saint Matthieu. Jésus veut disculper ses disciples d'avoir arraché des épis un jour de sabbat.

N'avez-vous pas lu, dit-il aux pharisiens, ce que fit

1. F. Girerd, m. s. c., L'autorité de la Bible, *Annales de Philos. chrétienne*, 1903, t. ii, p. 399 sqq.; cf. 1905, t. v, p. 594-617; t. vi, p. 259-279.
2. *Ann. de Philos. Chrét.*, vi, 274.

David, ayant faim... comment il entra dans la maison de Dieu et mangea les pains de proposition[1].

Or, si l'on se reporte au passage auquel Jésus-Christ fait allusion, on y voit que ce n'est pas dans la maison de Dieu, c'est-à-dire dans le tabernacle, qu'entra David, mais dans la maison du souverain sacrificateur[2] : c'est un *lapsus memoriæ.*

Ailleurs[3], Jésus confond Zacharie le fils de Jéhojadah avec Zacharie le fils de Barachie.

Quant aux prophéties de la Bible qui ne furent qu'incomplètement accomplies, nous en avons, guidés par Guillaume Monod, déjà énuméré quelques-unes qui ne sont susceptibles d'accomplissement ou réputées accomplies qu'à la condition d'être entendues symboliquement.

En 1832, G. Monod prophétisa que l'épidémie de choléra qui sévissait alors allait dévaster Saint-Quentin. Il n'en fut rien. Il expliqua alors que ce devait être d'un choléra moral qu'il s'agissait, de ses souffrances de Christ méconnu, de la calamité publique constituée par l'incrédulité à l'égard de sa mission. En 1848, il prophétisa que sa femme allait devenir mère, et le lui persuada. Les signes de la grossesse apparurent et la layette fut préparée. Mais c'était une « grossesse nerveuse ». Quatorze ans le ménage espéra que Dieu prolongeait la gestation au delà des limites naturelles. Cependant, il admettait aussi que la prophétie pouvait avoir un sens figuré, et que le fils annoncé, c'était peut-être l' « Eglise Réformée Nouvelle ». Quand mourut Mme Monod, Guillaume fit faire l'autopsie, et vit de ses yeux que le sens en effet ne pouvait être que figuré[4]. Une

1. Matt., xii, 3, 4.
2. I, Sam., xxi, 1-6.
3. Matt., xxiii, 35.
4. Voir plus bas une lettre de Menviel.

multitude de prophéties de G. Monod, sur Bugeaud et sur tous les sujets, exigèrent des interprétations analogues, jusqu'à ce qu'enfin il se découragea d'émettre des prophéties particulières et se réfugia dans les générales.

Pourtant, il se sentait sur un terrain où les théologiens ne pouvaient guère l'atteindre, car il n'avait pas de peine à leur indiquer dans la Bible des interprétations tout à fait analogues. En voici une entre autres. Abrabam s'étant établi au pays de Canaan, l'Eternel lui dit:

Car je te donnerai, et à ta postérité pour jamais, tout le pays que tu vois [1].

Or, d'après la Bible, Abraham ne posséda pas le pays de Canaan, seule sa postérité le posséda. Les Hétiens, habitants de ce pays, lui cédèrent seulement un champ où était une caverne, pour y faire le sépulcre de Sara[2]. Le Nouveau Testament omet ce lopin de terre, et Etienne dit:

[Ce pays de Canaan] où il [Dieu] ne lui [à Abraham] donna aucun fonds, non pas même un pied de terre [3].

Saint Paul sauve cette prophétie en lui attribuant un sens mystérieux: la Canaan promise à Abraham n'était pas la Canaan terrestre, c'était la cité céleste [4].

Outre les prophéties incomplètement accomplies, la Bible en contient de tout à fait fausses:

Tu veux, pour me convaincre d'erreur, écrit Guillaume Monod à un de ses neveux, prouver que j'ai fait une fausse prophétie [5]. Si tu as raison, il y a au moins vingt moyens

1. Gen., XIII, 15.
2. Gen., XXIII.
3. Actes, VII, 5.
4. Héb. XI, 10. — Guill. Monod. a comparé ces divers textes, *Mém. de l'Aut. des Vues Nouv...*, p. 100, et *Hectogr.*, 177, p. 7.
5. Il s'agit de celle de la naissance d'un fils.

de me convaincre d'erreur : pourquoi choisir précisément celui-là ? Que dirais-tu d'un Juif qui, pour te prouver que Jésus n'est pas le Sauveur, dirait, te citant une prophétie du Nouveau Testament : Dieu avait prophétisé, selon vous, que Jésus « serait assis sur le trône de David » (Luc, I) et Jésus avait prophétisé lui-même qu'on verrait les anges monter et descendre sur lui (Jean, I) : c'étaient là de fausses prophéties. Ce Juif raisonnerait précisément comme toi[1].

Enfin, la Bible renferme nombre de passages immoraux. Guillaume Monod signale le psaume XVIII, comme contenant des paroles de vengeance. Nous y lisons — c'est David qui parle :

J'ai poursuivi mes ennemis, et je les ai atteints, et je ne m'en suis point retourné, jusqu'à ce que je les eusse consumés. Je les ai transpercés, tellement qu'ils n'ont pu se relever; *mais* ils sont tombés sous mes pieds... Tu as fait aussi que mes ennemis ont tourné le dos devant moi ; et j'ai détruit ceux qui me haïssaient. Ils criaient, mais *il n'y avait* point de libérateur ; *ils criaient dis-je* à l'Eternel, mais il ne leur répondait point. Et je les ai brisés menu comme la poussière qui est emportée par le vent ; je les ai foulés comme la boue des rues[2].

Dans le psaume CX, également signalé comme cruel par Guillaume Monod, David ou pseudo-David dit que le Seigneur

Exercera ses jugements sur les nations ; il remplira *tout* de corps morts ; il écrasera le chef *qui domine* sur un grand pays[3].

Guillaume Monod croit à la divinité de la Bible et entreprend de la démontrer. Mais il ne se dissimule pas les difficultés :

1. Lettre à [son neveu] L., écrite de Meung sur Loire, les 27 et 28 juin 1883. Publiée dans *Hectogr.*, 174 ; p. 3.
2. Ps., XVIII, 38-39, 41-43.
3. Ps., CX, 6.

Je sais, dit-il, ce que l'on peut m'opposer. Il y a, dit-on, dans l'Ancien Testament, des récits qui révoltent et des paroles contraires à la charité[1].

Avec discrétion il glisse sur les « récits qui révoltent ». Il pense sans doute au si poétiquement voluptueux Cantique des Cantiques, à la narration des querelles de ménage entre Abraham, sa femme et une servante donnée par celle-ci à son mari pour qu'il en fît sa maîtresse[2], à l'histoire des deux filles de Lot enivrant leur père avec du vin et couchant à tour de rôle avec lui pour avoir des enfants[3].

Comment excuser de tels passages dans un livre divin ? Guillaume Monod ne voit qu'un moyen :

Mais, dit-il, ces récits qui révoltent sont précisément destinés à nous révolter et à nous inspirer l'horreur des péchés que l'auteur raconte. Si l'écrivain ne nous exprime pas son sentiment à ce sujet, s'il ne prononce pas, au nom de Dieu, la condamnation des crimes qu'il raconte, c'est pour nous apprendre à les condamner par nous-mêmes[4]...

Pour lui-même, pour quelques petites habiletés ou contradictions apparentes que l'on pourrait peut-être trouver dans sa vie ou dans ses écrits, il est loin d'avoir besoin d'une aussi plénière indulgence.

II. — La seconde objection de la théologie contre la personnalité religieuse de Guillaume Monod est sa folie. Il soutient, avec quelque vraisemblance, que cet argument n'a aucune valeur théologique.

Sa folie, il ne la nie pas. Il se contente, d'une part, de la localiser dans l'histoire de sa vie, d'autre part, de la comparer avec ce que saint Paul appelle l'appa-

1. *Eglise Réformée Nouvelle*, 1878, p. 56.
2. Gen., XVI.
3. Gen., XIX, 30-38.
4. *Egl. Réform. Nouv.*, 1878, p. 56.

rente folie des choses de Dieu, et avec les cas ou actes de folie exposés dans la Bible.

La durée de la crise mentale aiguë dont fut atteint Guillaume Monod à l'âge de trente-deux ans a été de quatre mois et quelques jours (avril-août 1832). Si l'on veut faire entrer en compte la longue détention qu'on lui imposa à titre de convalescence, elle fut de quatre ans (1832-1836). Depuis lors, pendant les soixante ans qu'il vécut encore, à travers divers états sociaux, dont celui de pasteur pendant trente ans, il déploya une activité puissante et bienfaisante et fut exempt de tout nouvel accès mental, de tout symptôme de folie, si ce n'est la voix qu'il ne cessa jamais d'entendre, et sa doctrine : or cette voix et cette doctrine sont justement l'objet de la discussion théologique présente. C'est pour prouver qu'elles sont folles qu'on invoque la crise d'excitation maniaque dont souffrit Guillaume Monod à trente-deux ans. La controverse théologique ne peut donc porter que sur le rapport de cette ancienne crise aiguë avec le prophétisme et le messianisme ultérieurs de Guillaume Monod : mais aucun théologien ne pouvait lui dire, en 1876 par exemple : Vous êtes fou parce que vous entendez une voix qui se dit divine et parce que vous proposez un nouvel évangile.

III. — Nous avons réduit à trois catégories les objections de la théologie contre la prétention prophétique et messianique de Guillaume Monod, et nous avons vu que ni la première accusation, celle de sophisme et d'erreur, ni la seconde, celle de folie, n'ont de valeur théologique et ne résistent à la confrontation de cet inspiré moderne avec les textes bibliques. Reste l'accusation de blasphème. Elle aussi est insoutenable.

Répondant coup pour coup, texte pour texte, les pasteurs, moins disposés à croire aux prophètes mo-

dernes qu'aux antiques, ont menacé Guillaume Monod de lui appliquer les passages bibliques sur les faux prophètes, les faux christs et l'Antéchrist. A propos de l'ordre donné par Dieu à Zacharie : « Prends l'équipage d'un pasteur insensé », l'un d'eux écrivait :

M. Monod assume une grande responsabilité en s'appliquant cette prophétie et le meilleur vœu qu'on puisse faire pour lui, c'est qu'il se trompe, car le verset 17 est terrible [1].

Voici en effet le verset 17 :

Malheur au pasteur de néant qui abandonne le troupeau; l'épée tombera sur son bras, et sur son œil droit ; son bras séchera certainement, et son œil droit sera entièrement obscurci [2].

Plusieurs autres pasteurs ont attiré l'attention de leur confrère sur ce passage de saint Marc :

Alors, si quelqu'un vous dit : Voici, le Christ *est* ici; ou : *Il est* là, ne le croyez point. Car de faux Christs et de faux prophètes s'élèveront et feront des signes et des prodiges pour séduire même les élus, s'il était possible [3].

La réplique de Guillaume Monod est simple. Pour savoir si c'est à lui que peuvent s'appliquer les textes sur les faux prophètes et les faux christs, il faut chercher quels sont d'après l'Ecriture les signes distinctifs de ces blasphémateurs, et voir si ces caractéristiques sont les siennes. Elles sont, selon lui, les suivantes : faire une fausse prophétie, enseigner l'idolâtrie ou des doctrines idolâtres, nier la nature humaine du Christ, être inconverti.

Je n'ai point fait de fausse prophétie. Je n'ai point con-

1. « Un pasteur » : Lettre à Mlle..., du 30 avril 1886, publ. dans *Hectogr.*, 317, p. 1-7.
2. Zach., XI, 17.
3. Marc, XIII, 21-22.

tredit une des trois doctrines fondamentales de l'Ecriture. Je suis converti. — On n'a donc pas la preuve que je ne sois pas prophète[1].

Dans la sincérité de son âme, ce saint pasteur, abîmé dans la Bible et dans la prière, devait, tous les contrôles théologiques épuisés, croire et proclamer que la voix sublime qu'il entendait était la voix de Dieu.

Si, dit-il, un croyant aussi sincère que je le suis a pu être abandonné de Dieu, dans la prière, à s'imaginer que Dieu lui parlait quand il n'en était rien, bien plus, à usurper la place de Dieu, il n'y a plus de raison pour croire à la sincérité et au bon sens d'aucun des écrivains de la Bible, et l'autorité de Jésus-Christ lui-même, que nous ne connaissons que par eux, est ébranlée[2].

Douter des révélations reçues d'une manière si biblique, c'eût été une rébellion sacrilège.

La parole miraculeuse que j'entendais était simple et sainte, comme la Bible. C'eût été une impiété de croire que, lorsque je demandais du pain, Dieu pût me donner du poison[3].

Quand Jésus fut accusé de blasphème[4], il avait exactement les mêmes raisons à invoquer pour sa défense. Ce n'est pas comme d'eux-mêmes que les prophètes se sont déclarés prophètes et Jésus messie, c'est la voix qu'ils entendaient ou l'inspiration qu'ils recevaient, qui leur a imposé ces titres.

Je rapporterai, dit David ou Pseudo-David, l'ordonnance de l'Eternel; il m'a dit : *C'est* toi *qui es* mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui[5].

1. Mémoires de l'auteur des Vues Nouv. sur le Chr., (écrit en 1849), p. 98.
2. Guillaume Monod tel qu'il est (1884), p. 11.
3. Mémoire justificatif... (1876), p. 37.
4. Matth., XXVI, 65; Marc, XIV, 64 ; etc.
5. Ps., II, 7.

Et Saint Paul explique que Jésus ne s'est pas décerné à lui-même sa dignité, mais qu'il y a été appelé de Dieu, comme Aaron, comme David, comme tous les révélateurs[1]. Certes, Guillaume Monod n'a pas l'envergure de Jésus, et l'atmosphère biblique où il vécut était une atmosphère d'études forcément artificielle. Jésus se mouvait en pleine imagination orientale, en plein mélange de traditions vivantes. Quand la foule curieuse, animée de sentiments opposés, suivait le jeune inspiré, à chaque pas il créait de merveilleux symboles, il concrétisait des tendances profondes, il gesticulait ce que tous encore hésitaient à penser, et l'idéal incubé par vingt siècles d'humanité, il le faisait respirer et marcher. Sa mort comme sa vie fut aux yeux des siens et bientôt aux yeux du monde la dramatisation des choses de l'esprit et du cœur, l'incarnation du divin dans l'homme. Guillaume Monod, malgré la beauté et la nouveauté de ses doctrines, que nous allons maintenant exposer, est bien loin d'être un tel créateur. Il n'a pas eu ce jaillissement spontané de mythes, il n'a pas eu l'excitation et la collaboration d'un peuple divers et mystique, il n'a pas eu, enfin, le je ne sais quoi de divin, l'audace, la poésie, l'ironie, la fantaisie libre. Pour être un dieu, il lui a surtout manqué d'être un peu plus artiste. Il ne suffit pas d'y avoir classiquement tous les droits; les titres réguliers, officiels ne sont pas tout pour emporter une promotion si haute : elle comporte un peu le tour de faveur. Guillaume Monod a les mêmes raisons que Jésus de se croire le Christ; mais qu'importe, s'il n'a pas su, si pour lui ses apôtres n'ont pas pu conquérir le cœur des foules ?

1. Héb., v, 5 : « Aussi Christ ne s'est point attribué la gloire d'être souverain Sacrificateur, mais *il l'a reçue de* celui qui lui a dit : *C'est* toi qui es mon fils, je t'ai engendré aujourd'hui. »

CHAPITRE III

APERÇU SUR QUELQUES INSPIRÉS ANCIENS ET MODERNES AUXQUELS G. MONOD EST COMPARABLE

Messianisme juif antique : **Jean Baptiste. — Jésus. — Paul de Tarse. — Dosithée. — Elkasaï. — Barkokeba. — Serenus. — Abou-Isa.**

Messianisme juif moderne : **Abraham Aboulafia. — Salomon Molcho. — Sabbataï Sevi. — Quérido et Berakhya. — Cardoso. — Hayon. — Jacob Frank.**

Messianisme musulman : **Mahomet. — Le Bâb.**

Messianisme chrétien : **Montanus. — François Bonjour. — Lazzaretti.**

L'attente messianique, base du monodisme, a de tout temps, et en bien des milieux divers, suscité des créations religieuses originales. G. Monod, ses disciples et ses adversaires ont été peu informés sur ces grands phénomènes, bien capables pourtant de jeter sur le monodisme une lumière. Hors les prophètes antiques de la Bible, hors Jésus et les vagues allusions des Evangiles à de « faux Christs », ils ne savent rien de l'histoire ni de la psychologie du messianisme et du prophétisme.

Nous allons situer le monodisme dans cette histoire et dans cette psychologie. Un aperçu des principales poussées messianiques survenues chez les juifs, les musulmans, les chrétiens, et qui sont généralement

peu connues aujourd'hui, fera apparaître dans son vrai jour la curieuse tentative monodiste.

Sur le messianisme de Jésus, nous n'avons pas à insister ; il suffit ici d'en marquer les caractéristiques.

Au temps où Jésus naquit, l'antique espérance messianique vivait plus que jamais au cœur des Juifs. Ce peuple, opprimé depuis l'exil de Babylone, ne se lassait pas de croire que sa situation politique intolérable ne pouvait être qu'un état transitoire, préparatoire ; il attendait une grande revanche, la venue de l'Oint (Maschiach, Messie). Ce sauveur d'Israël opprimé était diversement imaginé. Les zélateurs républicains se représentaient un Messie guerrier, vainqueur des Romains ; les disciples de Schammaï se le figuraient sèlon leur idéal de piété et de pureté ; les disciples de Hillel, auteur de la maxime :

« Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même »,

le considéraient comme devant être un prince pacifique, conciliateur ; les esséniens, sortes de moines exorcistes, le façonnaient à leur image, et pensaient que, par leurs pratiques, par le bain quotidien, la pauvreté, le communisme, il serait possédé de l'esprit saint et aurait autorité sur les esprits démoniaques.

JEAN BAPTISTE

Jean l'Essénien, ou le Baigneur, ou le Baptiste, annonçait que le Messie ne manquerait pas de paraître si la nation entière adoptait la règle des esséniens, c'est-à-dire la pratique du bain journalier dans l'eau vive, et la confession publique de ses fautes ; et de nombreux exaltés mystiques venaient à son désert se faire plus ou moins affilier par le bain et par la

confession. Hérode Antipas fit arrêter et décapiter l'agitateur, et on ignore si Jean vécut assez pour voir un de ses disciples acclamé comme Messie.

JESUS

Ce disciple était indépendant. Au messianisme ascétique et thaumaturgique de Jean, Jésus ajoutait la puissance de son tempérament original, poétique et séduisant, et s'élevait, par le cœur, à un messianisme de tendresse et d'amour. Il continua la prédication de Jean, à peu près sur le même thème : chacun doit faire pénitence et devenir bon, car le royaume du ciel est proche ; et il adoptait la maxime de Hillel et la paraphrasait. Aux méprisés, aux perdus, il offrait le rachat par la pratique d'une espèce d'essénisme. On racontait ses cures merveilleuses de gens vicieux ou malades, les vices et les maladies étant alors considérés comme autant de démons que chassaient les hommes de Dieu. Si Jésus s'appliqua, devant ses intimes, les expressions bibliques *Fils de l'homme* et *Fils de Dieu*, rien ne permet d'affirmer qu'il se présenta jamais comme le Messie. Après sa mort dramatique, ses disciples l'entourèrent d'une auréole, sans pourtant le diviniser. On appelait la petite secte les Nazaréens, et aussi les Pauvres (Ebionites).

PAUL DE TARSE

Paul de Tarse, homme maladif, mais tenace, âpre, intolérant, persécuteur des nazaréens tout à coup converti par l'audition d'une voix de remords, eut sur le christianisme naissant une double influence. Convaincu que cette voix était celle de Jésus, il certifia aux disciples la résurrection contestée et contribua ainsi puissamment à leur persuader que leur

maître était le véritable Messie. D'autre part, il conçut ce messianisme comme antimosaïque. Il détacha le christianisme du judaïsme, en prêchant que les chrétiens n'ont pas besoin d'observer les prescriptions juives; que par la foi en Jésus, les païens, tous les hommes peuvent participer à la bénédiction d'Abraham.

Jésus croyait et annonçait tout proche l'avènement du royaume des cieux, prophétisé depuis les temps reculés. Ses paraboles, rédigées dans les textes les plus autorisés, ne permettent pas d'en douter raisonnablement : il a cru que la génération d'hommes qui l'entourait ne passerait pas sans voir le grand événement[1]. Aussi sa mission était-elle de prêcher la préparation prompte au jugement par le renoncement, le repentir, l'amour. La proximité immédiate du royaume des cieux, voilà le sujet de prédication qu'il assigne à ses apôtres[2]. La croyance de la première génération chrétienne est que le juge est « proche et à la porte »[3]; un nombre croissant d'autorités théologiques l'admettent à l'heure qu'il est, même parmi les catholiques : par exemple Mgr Le Camus et le P. Corluy, S. J.[4].

Or, lorsque Jésus fut mort, le monde continua d'exister. Les chrétiens commencèrent forcément un travail d'adaptation sociale et théologique. Sociale : le christianisme, conçu comme la religion d'un monde finissant, se mit à s'organiser dans un monde qui persistait. Théologique : alors prit corps le dogme d'une

1. Matth., xxiv, 34 : « Je vous dis, en vérité, que cette génération ne passera point que toutes ces choses n'arrivent » (voir tout le contexte); cf. x, 23; xiii, 30; xvi, 28; xxiii, 36; Marc, viii, 38; ix, 1; Luc, ix, 26; Jean, xxi. Voir ci-dessous.

2. Matth., x, 7 : « Et quand vous serez partis, prêchez et dites : Que le royaume des cieux approche. »

3. Matth., xxiv, 33.

4. Opinion visée par la proposition XXXIII du *Décret de la Sainte et Universelle Inquisition*, publiée le 20 juillet 1907.

nouvelle venue et d'une nouvelle mission du Christ. Paul ou l'auteur paulinien de la *Lettre aux Hébreux* écrit :

Et comme il est ordonné que tous les hommes meurent une fois, après quoi *suit* le jugement; de même aussi Christ ayant été offert une fois pour ôter les péchés de plusieurs, paraîtra une seconde fois sans péché à ceux qui l'attendent pour *obtenir* le salut[1].

Remarquons-le, ce texte peut suggérer l'idée que le Christ de retour ne sera pas seulement un justicier, mais encore une fois un sauveur, venant accomplir une nouvelle rédemption.

DOSITHÉE

Un siècle après Jésus-Christ florissaient en Syrie des sectes qui croyaient à des incarnations multiples de Dieu, soit en des prophètes, soit en des messies juges, soit en des messies sauveurs. Les Esséniens admettaient que les anges ou éons sont les manifestations anthropomorphiques de Dieu, et que les messies sont des anges, des éons, parmi tous les autres[2]. S'appuyant sur un passage de la Bible[3], le samaritain Dosithée ou Dosthaï se présenta comme un christ, un fils de Dieu, annoncé comme un prophète égal à Moïse[4].

ELKASAI

Un des plus intéressants messies de cette époque est Elkasaï.

L'an 3 du règne de Trajan, Elkasaï proclama en

1. Héb., IX, 27-28.
2. Paul, Coloss., II, 18.
3. Deut., XVIII, 15.
4. S. EPIPHANIUS, *Contra Dositheos*, dans OEHLER, *Corpus hæreseologicum*, t. II, fasc. 1, pp. 79-81.

Syrie sa mission de rédempteur, comme supérieure à celle de Jésus, et il fut suivi par de nombreux disciples. Sous l'influence des doctrines esséniennes, ils admettaient une série d'éons ou de christs, c'est-à-dire de manifestations anthropomorphiques de Dieu. Adam, Jésus, Elkasaï sont des messies, des êtres à forme humaine, mais animés de l'esprit de Dieu et investis d'une mission divine. Les osséens, les nazaréens, les ébionites d'Orient adhérèrent à l'elkasaïsme qui devint une religion puissante. C'est seulement au IIIe siècle que cette formation chrétienne orientale entra en contact avec les formations chrétiennes occidentales, avec les Eglises grecques et latines. De part et d'autre, la doctrine était déjà trop fixée, et les hommes étaient trop divers pour qu'il se produisît une fusion. L'Occident était fermé à l'elkasaïsme. Il continua à prospérer en Syrie et se développa du côté de l'Arabie. Au IVe siècle, il est en pleine floraison, et ce sont deux femmes qui le dirigent, deux prétendues descendantes d'Elkasaï, nommées Marthous et Marthana. En Arabie, l'elkasaïsme se bifurque, une branche va se perdre dans l'Islam : Mahomet a de Jésus la même conception qu'Elkasaï. L'autre branche subsiste encore aujourd'hui : elle est représentée par les Sabiens, au confluent du Tigre et de l'Euphrate. Les monodistes ne se doutent pas qu'ils ont des cousins près du golfe Persique[1].

BARKOKEBA

En Judée même, 130 ans après Jésus, Hadrien étant empereur à Rome, un messie se leva parmi les Juifs

1. Sur l'elkasaïsme, v. dans Oehler, *Corpus haereseo logicum :* Augustinus, De haeresibus, cap. x, xxxii, t. i, pp. 198, 203 ; — S. Epiphanius, Contra Ossenos, t. ii, fasc. 1, p. 95, cf. 101 ; Adversus Ebionaeos, ibid., p. 245 ; — Praedestinatus, De haeresibus, cap. xxxii, haeresis Helceseorum, t. i, p. 243.

et son histoire est une tragédie admirable. Il est connu sous le nom de Barkokeba ou Barcochebas. Il conduisit contre l'empire romain une guerre si terrible que Rome entière trembla devant lui comme elle avait tremblé devant Annibal et devant Brennus. Aux yeux des Juifs, qui avaient repoussé Jésus, Barkokeba répondait beaucoup mieux aux antiques prophéties messianiques : il eut pour lui la synagogue aussi bien que le peuple et il fut un chef militaire en même temps que religieux.

La situation politique de la Judée était la suivante. Précédemment, sous Trajan, avait eu lieu la longue et meurtrière guerre de Quietus contre les Judéens révoltés. Hadrien, par des concessions, obtint dix ans de paix. Mais l'insurrection se réveilla. Secrètement les Juifs avaient amassé des dépôts d'armes, avaient creusé des souterrains, avaient fortifié en mille endroits les hauteurs. Ils voulaient conquérir leur indépendance. L'impôt romain leur était insupportable ; et peu à peu Hadrien avait repris ses concessions premières : après avoir autorisé la reconstruction de Jésusalem et du temple, il avait exigé des dimensions restreintes, puis avait voulu paganiser Jérusalem et élever un temple romain en face de celui de Jahveh.

On ignore comment Barkokeba se trouva à la tête de l'insurrection ; de sa famille et de sa jeunesse on ne sait rien ; il est un de ces personnages puissants qui dans les grands mouvements sociaux surgissent on ne sait d'où. Son véritable nom paraît avoir été Bar-Coziba ou Ben-Coziba ; il dérivait sans doute de la ville de Coziba. Mais le rabbin Akiba consacra l'appellation de Barkokeba, et créa une étymologie glorieuse en invoquant le verset : « Coziba s'est levé comme un astre (kokab) dans la maison de Jacob. » Par contre, les chrétiens imaginèrent une étymologie

infamante, Barcochebas signifiait pour eux : Fils du mensonge.

Autour du messie guerrier les Juifs de tous pays accoururent en foule, même les Samaritains. Tout ce que Rome comptait d'ennemis, même non juifs, grossit l'armée de Barkokeba. Selon une source judaïque, elle compta 400.000 hommes, et 580.000 selon l'historien païen Dion Cassius.

L'ascendant de Barkokeba fut immense. Le plus puissant rabbin, Akiba, vénéré du peuple, lui donna la consécration officielle en une imposante cérémonie. Le messie était à cheval et en armes, entouré d'un appareil à la fois sacré et guerrier. Akiba cria : « Voici le roi Messie ! » et cita ce verset du prophète Haggée (II, 21) :

Encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel et la terre, je renverserai le trône des riches et je détruirai la puissance des païens.

On rapporte qu'il y eut quelques oppositions, et qu'un docteur, Johanan ben Torta, répliqua : « Akiba, l'herbe aura poussé de tes mâchoires avant que ne vienne le Messie ! » Néanmoins, l'enthousiasme fut général, et dans un élan de patriotisme et d'orgueil, Barkokeba se serait écrié : « Seigneur, si tu ne veux pas nous aider, nous te demandons seulement de ne pas soutenir nos ennemis, et alors, nous saurons bien vaincre. »

On a parlé de pratiques thaumaturgiques par lesquelles Barkokeba aurait contribué à créer son prestige. Un auteur chrétien dit qu'il faisait le miracle du souffle de feu en cachant de l'étoupe enflammée dans sa bouche. Dans les batailles, il aurait renvoyé avec ses genoux des pierres lancées par des frondes romaines.

Tinnius Rufus, gouverneur de la Judée, dont la capi-

tale romaine, exécrée, était Césarée, dut battre en retraite. En un an (132-133), 50 forteresses et 985 villes et villages non fortifiés étaient aux mains des Juifs, qui bientôt furent les maîtres de tout le pays. L'empereur Hadrien eut fort à faire; dans cette guerre d'embuscades, trois généraux usèrent leurs légions : Marcellus, gouverneur de la Syrie; Lollius Urbicus, lieutenant de l'empereur; Sextus Cornelius Dexter, commandant de la flotte syrienne. Les révoltés fanatiques traquaient aussi et mettaient à mort les chrétiens, population cosmopolite qui, en présence du messie juif, se rangeaient du côté de Rome.

Les Juifs purent croire leur succès définitif. La guerre sainte avait triomphé. De 132 à 134, Barkokeba réorganisa l'Etat juif. Il frappa des monnaies portant ces mots : « Liberté d'Israël » ou : « Liberté de Jérusalem. » Le *Bristish Museum* en possède un exemplaire. Pour séparer les juifs d'avec les chrétiens, il semble que le Synhédrin a rétabli alors la prononciation du tétragramme Jahveh, à la place duquel il était obligatoire de lire : Adonaï (Seigneur), mot que les chrétiens appliquaient maintenant à Jésus.

Hadrien rappela de Bretagne son meilleur général, Sextus Publius Severus. Il sut appliquer la stratégie romaine de « temporisation » ; ce capitaine usa habilement du blocus, du siège, de la privation d'eau et de vivres, de l'espionnage, de la surprise. Une à une les forteresses tombèrent en ses mains. Il fut obligé de laisser faire d'irrémédiables dévastations et d'immenses massacres, et acheva par la déportation l'anéantissement de la Judée. La dernière place forte, Betar, située dans les montagnes, finit par être surprise, et Barkokeba y périt obscurément[1]. Ainsi fut fauchée cette belle poussée religieuse et nationale.

1. Sur Barkokeba. v. Bayle, *Dict. historiq. et critiq.*, t. I, p. 446,

Ce qu'il resta d'Hébreux dispersés ne continua pas de subir l'ascendant du messie vaincu.

Ainsi, ce fut une cause extérieure au judaïsme et au christianisme qui décida de leurs destinées respectives. La puissance militaire de Rome empêcha le succès définitif du barkokebaïsme parmi les Juifs, quoiqu'il fût l'épanouissement logique et l'aboutissement naturel de tout le judaïsme, et fit place nette, sans s'en douter, devant le christianisme adolescent.

SERENUS

Les Juifs de Syrie, persécutés par le khalife Omar II (717-720), et, d'autre part, gênés par leurs propres lois religieuses, eurent au VIIIe siècle un messie, nommé Serenus. Il promettait d'expulser les mahométans de Jérusalem et de la Palestine, et il abolissait les prescriptions talmudiques. Les juifs d'Espagne eurent connaissance de sa tentative et y adhérèrent en grand nombre. Le khalife Yézid, successeur d'Omar II, fit arrêter Serenus et le mit aux mains de la synagogue, qui lui infligea le supplice de la flagellation, à lui et à ses disciples.

BOU-ISAA

Un autre mouvement messianique antitalmudique eut lieu, quelques années plus tard, vers 750, en Perse. Ce pays était alors en état d'insurrection contre le khalife Mervan II, le dernier de la dynastie des Ommeyades. Un inspiré juif, Obadia Abou-Isa ben Isak, se présenta à ses coreligionnaires de Perse comme le précurseur du Messie. Il promulga des modifications au Talmud et s'avança avec une armée jusque sous les murs d'Ispahan. Mais Abdallah, khalife abbas-

suiv.; Renan, *Hist. d'Orig. du Christian.*, VI, 197 et suiv., 549; Graetz, *Gesch. d. Jud.*

side, vainquit et détrôna Mervan; puis il se tourna contre l'armée juive et la battit. Abou Isa fut tué dans la bataille. Longtemps, ses partisans, connus sous les noms d'*isawites* ou d'*ispahanais*, continuèrent à observer sa loi.



Parmi les divers aspects de la psychologie juive, il en est un peu remarqué aujourd'hui, c'est la persistance, jusqu'à notre époque, de l'esprit prophétique et messianique. A travers le moyen âge et les temps modernes, et au xxe siècle même, il y a toujours des prophètes d'Israël et des messies d'Israël. Un mysticisme de nature active et sociale a toujours accompagné le positivisme de cette race ; le rationalisme de ses savants, le réalisme de ses hommes d'affaires n'a jamais cessé d'avoir pour pendant les épopées théologico-politiques de ses inspirés.

ABRAHAM ABOULAFIA (1249-1291)

Aux xiie et xiiie siècles, ce sont les juifs qui, en Europe, représentent la pensée et la science. C'est par des traducteurs et des commentateurs juifs que les chrétiens reçoivent le contact de la science grecque et de la science arabe. De grands penseurs juifs, Maïmonide, Ibn Gabirol, sont les précurseurs de la philosophie scolastique. Or, aux yeux des juifs mystiques, nombreux surtout en Espagne, cette science et cette philosophie juives étaient odieuses, car elles menaçaient la croyance aux esprits mauvais et bons, la pratique des sacrifices, les mystères de la Cabbale. De plus, un élan héroïque poussait l'Europe vers la Terre sainte, contre l'Islam : c'est l'époque de ce que les chrétiens appellent les croisades, terme trop étroit,

car les juifs aspiraient au moins autant que les chrétiens à la conquête de leur sol national.

Abraham Aboulafia, né à Saragosse, est un don Quichotte religieux. Il voulait retrouver le fleuve fabuleux Sabbation, et les tribus disparues que la légende faisait habiter ses bords. Il s'équipa et partit pour la Palestine. Ce pays exerçait une fascination ; c'est sous la forme d'une attirance géographique, d'une ville nostalgiquement désirée, d'un lointain à reconquérir, que le XIIIe siècle conçut son idéal. En Grèce, Aboulafia se marie. Mais bientôt il abandonne sa jeune femme pour courir après sa chimère. Il arrive devant Saint-Jean-d'Acre, il voit un pays pauvre, poussiéreux, usé, dont tous les recoins sont banalement parcourus, où il n'y a point de place pour la Vallée secrète. Il revient en Espagne, n'ayant pas trouvé le Sabbation sur la terre.

Il espéra le trouver du moins dans les livres. Le voilà jour et nuit courbé sur les grimoires de la Cabbale, en particulier sur le *Livre de la création*, pour y trouver un fleuve de science et des tribus de savants, dominateurs de la nature. Mais il ne trouva qu'un chaos inextricable, sa tête se dérangeait, il déraisonnait, il avait des hallucinations. Même dans la Cabbale, il n'avait point découvert le Sabbation.

Alors il aspira à s'élever plus haut, jusqu'à la révélation directe, jusqu'à la communication prophétique avec l'Esprit de l'univers. Par emprunt, imitation et invention personnelle, il se fabriqua une méthode pour interroger la Vérité rebelle. Soumis à une vie ascétique, enfermé dans une étroite cellule, il ourdit de magiques formules et combina des symboles mystérieux. Le corps vêtu du *talit* blanc, l'âme ouverte à la parole divine, il transposait les lettres des mots sacrés, les mots des textes saints, il calculait des nombres fatidiques. Une gymnastique rituelle scan-

dait les invocations, les soulignait de postures et de gestes symboliques, les flexions et les rotations de la tête, des membres, des épaules étaient réglementées. Enfin survenait un vertige, une torpeur ; la pensée submergée croyait être une âme séparée de son corps, accomplissant l'union avec Dieu « dans un baiser ».

En face de la Cabbale traditionnelle, c'est ainsi qu'Aboulafia se créa une cabbale personnelle, qu'il appelait la Cabbale Supérieure. Encouragé par l'adhésion de quelques partisans, il reprit ses voyages, armé, cette fois, d'une doctrine. En Italie, il publia, en 1279, une prophétie où il déclarait que Dieu lui avait parlé. Il ne rêvait rien de moins que de convertir le pape Martin V au judaïsme et à sa cabbale. Mais il fut arrêté et tenu incarcéré longtemps à Rome. Pour l'arracher au bûcher, Dieu lui commanda de parler avec habileté, comme s'il eût eu deux bouches. Relaxé, il se proclama messie en Sicile, et annonça la renaissance d'Israël pour l'année 1290. Beaucoup de juifs siciliens, auxquels s'adjoignirent des chrétiens, le suivaient avec enthousiasme et se disposaient à partir avec lui pour la Palestine[1].

SALOMON MOLCHO

Au XVI[e] siècle, le judaïsme, dans tous les pays et particulièrement au Portugal, fut secoué par des espoirs messianiques, soulevés par un singulier personnage.

Un beau jour surgit en Europe un homme venu de l'Orient pour préparer un mouvement universel contre les Turcs. Il disait s'appeler David Reubeni. Noir de peau, petit, d'une maigreur squelettique, il

1. Sur Abraham Aboulafia, v. Graetz, *Gesch. d. Jud.*, t. VII, p. 208-213 [bibliogr.]

parlait un jargon hébreu inconnu. Ses allures étaient énergiques, brusques, glaciales. Il prétendait être l'émissaire et le frère du roi d'une puissante tribu juive vivant indépendante en Arabie. Elle comptait, disait-il, plus de 300.000 excellents guerriers, et les 70 anciens l'avaient envoyé en ambassadeur aux souverains européens et au pape, pour obtenir des vaisseaux, des canons, des fusils, des armées, afin de refouler les musulmans hors de la Terre sainte. En février 1524, il se présenta au pape Clément VII et lui remit des lettres de créance; après vérification auprès du roi de Portugal, le pape rendit à David les honneurs dus aux ambassadeurs. Invité par le roi João, il fut ensuite reçu pompeusement à la cour portugaise, et eut la promesse de 8 vaisseaux et de 4.000 armes à feu.

Les juifs marranes portugais étaient alors en butte à la persécution, au massacre en foule dans la rue, au bûcher des autodafés, avec réjouissances publiques et courses de taureaux[1].

Cependant il y avait des juifs honorés, occupant de hautes situations. L'un de ces derniers, élevé dans le christianisme, partagea l'enthousiasme secret de ses frères marranes pour l'entreprise de David Reubeni. C'était un jeune homme cultivé, intelligent, poète, nommé Diogo Pirès. Notaire royal

1. A la fin du XVII[e] siècle, le 30 juin 1680, eut lieu à Madrid un immense autodafé, donné par le jeune roi Charles II en l'honneur de sa femme Marie-Louise d'Orléans, nièce de Louis XIV. Le cortège solennel comprenait 118 condamnés et condamnées de tout âge, dont 70 marranes. La marquise de Villars et plusieurs dames françaises de la cour ont écrit la narration de cette fête. 18 des marranes furent brûlés. La torche à la main, des moines essayaient d'obtenir par des brûlures appliquées à propos des aveux ou des reniements. Une marrane de 17 ans adressait à la jeune reine une mimique de supplication. Mais le grand inquisiteur, Diego de Saramiente, tendit au roi la torche, et le peuple cria : Vive la foi! (V. Graetz, Hist. des Juifs, t. V de la trad. fr., pp. 216-217.)

dans un tribunal important, il était reçu et aimé à la cour de João.

Il s'était vraisemblablement initié en secret à la littérature hébraïque, au Talmud, à la Cabbale. Il rêva des épopées chevaleresques où David Reubeni jouait pour les juifs le rôle d'un Messie. Il se fit circoncire et prit le nom de Salomon Molcho. Un être céleste, Maggid, lui parlait en songe, lui conseillait d'aller porter la bonne parole aux juifs de Turquie. Par prudence, David Reubeni tint à l'écart le jeune inspiré et acheva de le décider à partir.

Beau, éloquent, illuminé, Diogo Pirès devenu Salomon Molcho fit sensation en Turquie. A Andrinople, il entraîna le talmudiste Joseph Caro, qui, à son imitation, se mit à avoir des visions; il conversait avec l'être mystérieux Maggid, qui lui révélait des interprétations nouvelles des textes bibliques. Les deux compagnons savaient à quel danger ils s'exposaient, et d'avance ils acceptaient d'être brûlés « comme un holocauste agréable au Seigneur. »

A Salonique, Salomon Molcho eut un grand succès. Il publia le résumé de ses prédications; il annonçait, dans cet écrit, que l'ère messianique commencerait en 1540. La chute de Rome en serait le signe précurseur. Or, il se trouva qu'un grand événement vint confirmer cette prophétie. Une armée de Charles-Quint prit et pilla Rome le 5 mai 1527. Dès lors il y eut, en Asie, en Turquie, en Hongrie, en Pologne, en Allemagne, un réveil des espérances messianiques juives.

Salomon Molcho alla à Rome et obtint la faveur du pape Clément VII. Accusé, arrêté, il fut une première fois rendu à la liberté sur l'ordre du pape. Arrêté une seconde fois, il fut condamné à mort par l'Inquisition. Un bûcher fut allumé, et le peuple vit une forme humaine, couverte du san-benito, préci-

pitée dans les flammes. Quand le juge alla rendre compte de l'exécution au Vatican, il vit Molcho bien vivant, qui se promenait dans les appartements pontificaux.

Cependant le roi João avait disgracié et renvoyé David Reubeni, et Molcho le rejoignit. Ils eurent la belle audace de se rendre auprès de Charles-Quint. Ce qui devait arriver arriva. Ils furent arrêtés en 1532 et conduits à Mantoue. Le tribunal ecclésiastique condamna Molcho, comme apostat et hérétique, à être brûlé. Bouche bâillonnée, il est conduit au bûcher. Un messager arrive à bride abattue, offrant la grâce au nom de l'empereur, si le condamné veut se faire chrétien. Molcho refusa et mourut. La foi de ses partisans fit, comme bien souvent en pareil cas, un miracle. Ils ne purent croire à sa mort. En Italie, en Turquie, on fut convaincu qu'il s'était cette fois encore échappé. Plusieurs jurèrent l'avoir vu huit jours après l'exécution de Mantoue.

Quant à David Reubeni, il acheva ses jours en Espagne, dans une prison de l'Inquisition. On dit qu'il fut empoisonné. On brûla de nombreux Marranes, soupçonnés de l'avoir favorisé [1].

SABBATAI SEVI (1626-1676)

A l'époque même où le philosophe Spinoza, juif portugais réfugié à Amsterdam, adressait à la Bible et au prophétisme en général, dans son *Tractatus theologico-politicus*, de triomphantes objections rationalistes, un grand mouvement prophétique et messianique agita le judaïsme oriental et bientôt même les communautés juives d'Occident. A Smyrne, un messie juif se leva. Il suscita des explosions d'en-

1. Sur Salomon Molcho, v. GRAETZ, *Gesch. d. Jud.*, t. IX, pp. 234-255, et note 5, pp. 530-548.

thousiasme, on lui rendit un véritable culte, on fit vers lui des pèlerinages, et aujourd'hui encore il a des adorateurs secrets. Il s'appelait Sabbataï Sévi ou Zévi.

Sabbataï naquit à Smyrne, dans une famille d'origine espagnole et qui avait habité la Morée. Son père, Mardochée Sévi, agent de commerce d'une maison anglaise à Smyrne, était imbu d'idées messianiques. Le jeune Sabbataï en vint à se demander s'il n'était pas lui-même ce messie attendu. Avec ardeur il s'adonna à l'étude de la Cabbale et mena la vie d'un saint et d'un prédestiné. A vingt ans, il avait déjà un cercle d'admirateurs et de disciples. Il était de haute stature, avait une voix mélodieuse et une imposante barbe noire. La pureté de ses mœurs était prodigieuse; deux fois marié, deux fois il accepta le divorce plutôt que de succomber à la chair.

L'année 1648 était prophétiquement annoncée comme celle de la délivrance d'Israël. Sabbataï la choisit pour se révéler comme Messie à un groupe de disciples, et il osa prononcer le tétragramme interdit par le Talmud [1].

Expulsé de Smyrne avec ses disciples à la suite de ce sacrilège, il voyagea de ville en ville, recrutant des sectateurs. A Constantinople, un devin lui remit un parchemin prétendu ancien où était écrite la prédiction de la mission divine de Sabbataï. A Salonique, le Messie procéda à la cérémonie de son mariage mystique avec la Tora. Excommunié et expulsé comme sacrilège, il alla en Morée, puis au Caire, où il habita chez un riche habitant devenu son disciple.

Cependant une jeune aventurière, juive polonaise, nommée Sara, parcourait l'Europe et se fixait à Livourne, déclarant que le Messie allait venir et

1. Le rétablissement par Barkokeba (voir plus haut, p. 88) n'avait été que passager.

qu'elle lui était destinée pour épouse. Sabbataï en fut informé, et il dépêcha un messager vers Sara. Elle vint au Caire ; sa beauté, sa hardiesse séduisirent Sabbataï, qui l'épousa,

Plus actifs que leur maître, quelques disciples faisaient de la propagande. Nathan de Gaza prétendait être le prophète Elie, le précurseur annoncé par la Bible ; il prophétisait le triomphe de Sabbataï sur le sultan et la gloire prochaine d'Israël. L'année 1666 devait ouvrir l'ère nouvelle. Des apôtres furent envoyés en divers pays.

C'est en triomphateur que Sabbataï fut reçu à Alep et qu'il rentra à Smyrne, dans l'automne de 1665. Il fut prophète en son pays. Une foule exaltée le porta à la synagogue et, à la face des rabbins qui l'avaient excommunié, le proclama Messie au son des trompettes. Il y eut des scènes de délire religieux, des macérations, des jeûnes, des privations de sommeil, des ablutions baptismales, rappelant celles des esséniens, malgré les rigueurs de l'hiver; et certains, renchérissant, allèrent jusqu'à s'ensevelir dans la terre jusqu'au cou. Les moindres propos du Messie étaient recueillis, commentés, chacun de ses gestes était un miracle. La séduction exercée par la belle Sara fut un élément de ce succès, et les adversaires prétendirent que les hommes et les femmes cessaient scandaleusement d'être séparés, au défi des convenances orientales, et que des danses suspectes avaient lieu.

Dans toute l'Europe se déclarèrent des adeptes nombreux ; des envoyés venaient à Smyrne pour saluer le roi des Juifs, et l'on dit que le philosophe Spinoza, en présence de ce mouvement, admettait la possibilité d'un retour triomphal des Juifs à Jérusalem.

Mais Sabbataï n'avait point l'âme d'un conquérant ; il s'endormait dans le succès, il attendait que Dieu mît le monde à ses pieds.

Pourtant il se décida à frapper un coup décisif. Il partit pour Constantinople, affrontant l'islamisme et son chef. Une grande foule attendit son débarquement. Quand il mit le pied sur le sol, un vice-pacha, qui avait reçu des ordres, le souffleta. Sabbataï eut un beau geste pour un Messie : il tendit l'autre joue. Mustapha-pacha le fit jeter en prison ; mais il n'osa le juger, car les partisans, juifs et turcs, par milliers, venaient chaque jour contempler les murs derrière lesquels était détenu le Fils de Dieu. Intimidé, le gouvernement turc transféra le prisonnier au château de Kostia, près des Dardanelles, et Sabbataï, dans une douce captivité, entouré d'une vraie cour, reçut des visiteurs venus de tous les pays.

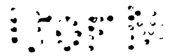
Un apostat juif nommé Didon, médecin du sultan, fut chargé de la mission paradoxale de convertir Sabbataï à l'islam. Le prisonnier fut conduit à Andrinople, et après une suffisante préparation, il fut amené devant le sultan. C'est en grec que le sultan adressa la parole à Sabbataï ; il lui fit plusieurs questions : mais Sabbataï ne savait pas le grec, et ne put répondre que par un interprète : premier échec pour un Messie.

Alors, Mahomet IV fit déshabiller Sabbataï, le fit attacher à un poteau, et ordonna à ses archers de se préparer à le cribler de flèches. Si son corps restait invulnérable, le sultan se convertirait. Mais Sabbataï pria qu'on ne tentât point cette épreuve. Il avoua la nature humaine du Messie. C'en était assez ; le sultan lui donna à choisir entre l'islam et le pal, et Sabbataï choisit l'islam. Il jeta sa coiffure juive, il prit le turban blanc et le vêtement vert. Satisfait, Mahomet IV conféra au nouveau disciple du Coran les fonctions de surveillant du palais avec le titre de Mehemet Effendi et un traitement. Sara et plusieurs sabbatiens se convertirent également. Et Sabbataï

écrivit à ses adorateurs de Smyrne : « Dieu a fait de moi un ismaélite ; il a ordonné, et j'ai obéi » ; et il data : « le neuvième jour après ma seconde naissance. »

Grande fut la consternation des juifs. Mais la foi religieuse a d'imprévisibles héroïsmes. Beaucoup ne purent croire à l'apostasie de leur messie et continuèrent à l'adorer. Son simulacre seul était, pensaient-ils, resté aux mains des Turcs, mais son âme était remontée pure au ciel. Et Nathan de Gaza accrédita cette formule de ralliement : « Renégat en apparence, mais au fond pur et saint ». On alla même jusqu'à soutenir que cette apparente apostasie était prédite dans le Zohar, et qu'ainsi elle prouvait la messianité de Sabbataï.

L'espérance, l'attente religieuse est une force que rien ne lasse ni ne rebute. Si l'on fait le dénombrement des années qui, chez les juifs seulement, furent attendues par des milliers de croyants comme l'année sublime, on en trouvera plus de vingt. Chaque génération en a eu au moins une. Il y a une jeunesse éternelle en cette obstination d'un idéal toujours déçu, toujours renaissant. Chaque génération oublie les désillusions des précédentes ; elle est comme une humanité neuve, sa puissance d'oubli du passé est sans limites, et par suite, sa puissance d'amour, de fiction, de recommencement. Bien plus, au sein d'une même génération le démenti des faits ne détruit pas la croyance. Elle a des souplesses, des habiletés qui la ressuscitent triomphalement quand la réalité semble l'avoir tuée, elle a des héroïsmes paradoxaux, l'homme sur qui les espoirs se sont posés et à qui se sont accrochés les rêves peut disparaître, être mis à mort, désespérer, renier, passer à l'ennemi ; cela ne fait rien, le cœur de ses fidèles invente, pour le continuer, un personnage de légende qui, lui, ne reniera ni ne mourra jamais.



Sabbataï se garda bien de décourager les bonnes volontés tenaces. Les autorités turques lui permettaient la fréquentation des juifs et même la prédication dans les synagogues d'Andrinople, afin qu'il amenât le plus possible de juifs à prendre le turban. Et en effet il attira à l'islam un assez grand nombre d'israëlites.

Mais en obéissant ainsi aux ordres de ses maîtres, Sabbataï n'avait pas abdiqué la foi secrète en sa mission. Il espérait finalement pouvoir revenir à ses ambitions premières, et judaïser plus de Turcs qu'il n'avait mahométisé de juifs. Il épousa une seconde femme, la fille d'un juif talmudiste de Salonique, nommé Joseph Philosophe, et il garda de secrètes intelligences parmi ses anciens coreligionnaires. Il en vint même à des réunions clandestines, où il célébrait l'office juif, chantait les psaumes, lisait la Tora. La police turque fit une descente, et Sabbataï fut exilé à Dulcigno, en Albanie, et y mourut en 1676, cinq mois avant la mort de Spinoza à Amsterdam[1].

La doctrine sabbatienne continua de fleurir à Salonique, en Afrique, à Amsterdam, en Pologne.

QUÉRIDO ET BERAKHYA

A Salonique s'établit la veuve de Sabbataï. Elle amenait un jeune garçon, que les adversaires considèrent comme son frère, nommé Jacob, et qu'elle présentait aux croyants pour le fils du Maître. Ils croyaient qu'il était une réincarnation de Sabbataï, et qu'il était deux fois messie, étant doué de deux âmes, l'une descendant de Joseph, l'autre de David, ce qui conciliait les deux versions messianiques. Ils l'appelaient Quérido, c'est-à-dire le Favori. La synagogue de Salonique

1. Sur Sabbataï Sévi, voir Graetz, *Gesch. d. Jud.*, t. X, pp. 204-258, et note 3, pp. xxiii-liv. — Missak, (Henri), Un Messie au xvii[e] siècle, *Rev. de Paris*, 1907, 1[er] juin, pp. 601-620.

chercha appui, contre ces schismatiques, auprès des autorités turques, et les dénonça. Mais les sabbatiens avaient appris de leur maître l'art de la conversion. En masse ils se firent musulmans, vers 1687, et, leur Messie en tête, au nombre de 400 à peu près, ils firent le pèlerinage de la Mecque. Au retour, Quérido mourut à Alexandrie. Berakhya, fils de Quérido, lui succéda comme chef religieux. A l'abri de la persécution par leur qualité officielle de musulmans, les sabbatiens de Salonique ne se mêlèrent ni aux autres juifs, ni aux Turcs. Le nom qu'ils se donnent est celui de Maminim, c'est-à-dire « les vrais croyants. » Actuellement, ils forment environ mille familles et se divisent en trois groupes : les Smyrlis ou Karavayo, les Jacobites, les disciples d'Osman Baba, novateur de la fin du XVIII[e] siècle.

CARDOSO

En Afrique, la foi sabbatienne recruta de nombreux adhérents grâce à un prophète-apôtre nommé Abraham Miguel Cardoso, jeune marrane visionnaire, frère d'un savant médecin et qui avait lui-même étudié la médecine à Madrid. C'est après l'apostasie de Sabbataï qu'il se fit son disciple et son éloquent défenseur.

HAYON

Un écrit sabbatien, composé peut-être par Sabbataï Sevi lui-même, fut publié par un certain Hayon (Néhémia Hiyya, né vers 1650, mort après 1726), et occasionna de violentes discordes dans les communautés juives d'Europe et dans les synagogues. Hayon avait ajouté au texte deux commentaires, où il cherchait à établir, par le Zohar et par d'autres écrits cabbalistiques, que le judaïsme ne repoussait pas, mais avait

au contraire toujours reconnu le dogme de la Trinité. Il parcourut, semant cette doctrine, l'Europe et l'Asie Mineure. A Amsterdam, l'agitation fut violente; il fut excommunié, mais les juifs portugais de cette ville se déclarèrent pour lui et le portèrent en triomphe. Il eut aussi des succès en Pologne.

JACOB FRANK

Peu après, le mouvement sabbatien polonais fut développé par un nouveau Messie, Jacob Frank (1720-1791). Son vrai nom était Yankiew Leïbowitz. Né en Galicie, il avait connu les Maminim de Salonique et adhéré à leur foi. L'étude de la Cabbale lui avait fourni matière à une doctrine personnelle. Comme les anciens esséniens, il admettait la pluralité des incarnations messianiques : David, Elie, Mahomet, Sabbataï Sevi et ses successeurs, Frank lui-même sont une seule et même personnalité divine sous des formes diverses. En Turquie, en Valachie, en Pologne, il recruta de nombreux sectateurs. On les appela frankistes, zoharistes, antitalmudistes. Ceux de Podolie furent dénoncés par les rabbins au clergé catholique et aux autorités polonaises. Mais leur croyance à la Trinité leur donnait avantage, devant leurs juges, contre leurs accusateurs. En présence d'un évêque, il y eut deux controverses (1757, 1759) solennelles, où les rabbins furent tenus de prendre part, et eurent le dessous. Frank accepta le baptême à Varsovie, et eut le roi pour parrain. Ses disciples se firent chrétiens. Mais Frank n'avait pas renoncé pour cela à se proclamer une réincarnation du Messie. L'Inquisition polonaise l'incarcéra en 1760 dans un cloître. Il y resta treize ans; délivré par les Russes en 1771, il se fit catholique grec. Il avait une fille, nommée Eve : il

la présenta comme une nouvelle incarnation divine, comme un messie féminin[1].

MAHOMET

Parmi tous les messies qui se sont présentés comme les continuateurs de Jésus, le plus puissant par sa personnalité et par le succès de la religion qu'il a fondée est Mahomet.

Pour comprendre l'attitude religieuse de Mahomet, il faut se rendre compte des composantes de sa doctrine. Par la Bible et par les Evangiles tels que la sélection ecclésiastique judéo-chrétienne nous les a transmis, nous ne connaissons du judaïsme et du christianisme qu'une face : Mahomet paraît en avoir eu une autre sous les yeux. Il raconte l'histoire des patriarches et des prophètes d'une façon sensiblement différente de la version biblique, et ses citations du Nouveau Testament ne concordent pas avec nos textes. Etonnés de ces divergences, les juifs d'Europe et les chrétiens reprochent à Mahomet d'avoir dénaturé leurs livres sacrés et d'y avoir ajouté des fictions de son cru. Accusation sans fondement : il est à peu près certain que Mahomet n'a jamais vu la Bible et l'Evangile occidentaux, mais qu'il a lu des écrits bibliques et évangéliques qui ne sont pas ceux que notre sélection a retenus. La Gemara et le Talmud contiennent les sources écrites où il puisa, et presque toutes les versions incriminées s'y retrouvent[2]. Maho-

1. Sur les Maminim, Querido, Berakhya, v. GRAETZ, *Gesch. d. Jud.*, t. X, pp. 337 et suiv., et note 4, pp. LXVI-LXVIII; sur Hayon, *ibid.*, pp. 342 et suiv., 357 et suiv., 366 et suiv., et note 6, pp. LXXV-CIV; sur Cardoso, *ibid.*, pp. 252-254, et note 4, pp. LIV-LXII; sur Jacob Frank, *ibid.*, pp. 418-438, et n. 7, pp. CIV-CXVII.

2. La tradition orale chez les juifs d'Asie est en harmonie avec les versions islamiques, d'après De Gobineau, *Relig. et Philos. de l'Asie centrale*, p. 35.

met avait en outre à sa disposition les traditions orales, populaires et savantes. Il a pour la religion judaïque et pour le christianisme un respect sincère. Mais en y puisant largement, il ne subit pas entièrement leur influence, car il puise aussi, d'autre part, à une source non moins considérable, l'antique science chaldéenne. A l'époque de Mahomet, cette science — philosophie, théologie, astrologie, médecine, littérature, — alimentait d'importantes universités sémitiques : Néhardéa, Bumbedita, Rishir, etc. Elle rayonnait sur le christianisme en lui suscitant un pullulement d'hérésies gnostiques. En retour, le christianisme, fortement organisé au VIe siècle, fit irruption dans l'âme sémitique par l'islam. Mahomet, arabe d'éducation comme de race, assimile à sa civilisation les matériaux judéo-chrétiens. Il se présente comme un Messie continuateur de Jésus et le dépassant, autant que Jésus continue et dépasse Moïse, autant que Moïse continue et dépasse Abraham.

LE BÂB

Les hâdis, recueils de paroles, décisions, jugements, prédictions attribués à Mahomet et à ses successeurs, annoncent aujourd'hui encore au monde musulman la venue d'un Messie plus grand que tous ses devanciers, le Mehdi[1]. Le Mehdi est attendu de l'islam comme le Messie est attendu des Juifs et comme le retour du Christ est attendu des chrétiens. Tandis que Mahomet est sobre de détails sur le Mehdi, ses successeurs ont prophétisé minutieusement les moindres circonstances de son avènement,

1. D'après les hâdis, le Mehdi « doit faire régner sur la terre la justice et la liberté après que le globe aura été rempli d'oppression et d'injustice. » (NICOLAS, *Seyyèd Ali Mohammed, dit le Bâb* (Histoire). 1 vol. in-18 de 455 pp.; Paris, 1905. [Portrait du Bâb.], p. 144).

précédé par l'apparition du Dedjal, anti-mehdi, âne monstrueux, aux excréments simulant des dattes fraîches, et qui seront la pâture des mécréants. Déjà il est né. Mais il se tient encore caché. Il voyage à travers le monde. Mille récits circulent d'hommes qui l'ont rencontré, à cheval, entouré de cavaliers mystérieux; de crimes qu'il a empêchés par une intervention miraculeuse; de situations délicates qu'en passant il a dénouées. Le calendrier officiel persan, estampillé du sceau du Ministre de la Presse, indique pour chaque jour de l'année, dans quelle direction se trouvent les ambassadeurs du Mehdi, afin que les fidèles se tournent dans ce sens pour prier[1].

Ce que dans l'Europe occidentale le pasteur Guillaume Monod avait tant de peine à réaliser au sein du christianisme assagi, un Persan, à la même époque, l'a accompli avec un succès immense dans son pays, si propice aux mouvements religieux. Le Bâb (1821-1850) est un messie persan, un prophète qui a fini par se présenter comme le Mehdi. Ses apôtres recrutèrent des sectateurs par la prédication et par le sabre. Après l'attentat contre le Chah en 1852, l'insurrection fut étouffée dans le sang.

Seyyèd Ali Mohammed, fils d'un mercier de Chiraz, écrivit à l'âge de dix-neuf ans un ouvrage mystique. Les auteurs musulmans, ses adversaires, et ses disciples les bâbi sont d'accord pour rapporter qu'il s'infligeait des macérations monastiques. Selon les premiers, il s'exposait tête nue au soleil brûlant pour parvenir à la connaissance des secrets de Dieu, tant qu'enfin sa raison s'altéra[2]. Toujours il se vanta de n'avoir rien appris des sciences que l'on acquiert dans les écoles, et de tenir de Dieu seul tout son savoir. En rêve, il eut des visions, il but sept gorgées du sang

1. Nicolas (A.-L.-M.), *Seyyèd Ali Mohammed, dit le Bâb*, p. 154.
2. Nicolas (A.-L.-M.), *Seyyèd...* (Histoire), p. 190.

de Mahomet, et voilà, d'après lui, la source de cette inspiration qui jaillissait de sa poitrine[1] en versets dont la beauté le remplissait lui-même de confusion[2]. C'est le 11 juin 1844 qu'il eut l'intuition de sa mission. Mais, avant de la proclamer publiquement, il pensa que Dieu voulait qu'il attendît d'avoir saintement obtenu la concordance de son propre personnage avec l'attente des fidèles. Seuls quelques intimes reçurent d'abord la confidence de sa révélation. Il s'en taisait dans les prédications populaires qu'il faisait à la mosquée des fabricants de sabres. C'est à la Mecque, pour se conformer aux prophéties, qu'il alla publier sa mission providentielle.

Il ne semble pas qu'il se soit proposé ni considéré tout de suite comme le Mehdi. Il s'intitule Bâb, c'est-à-dire Porte, par allusion à cette parole de Mahomet : « Je suis la ville de la science, et Ali en est la porte. » Ali et les imans ont été successivement des Portes; après la mort du douzième iman, la porte de l'inspiration divine a été fermée : voici que lui, Seyyèd Ali-Mohammed, la rouvre. Il est un prophète plus grand que Mahomet, qui lui-même était plus grand que Jésus, comme Jésus était supérieur à Moïse et Moïse à Abraham. Le Bâb eut à soutenir bien des luttes contre les prêtres, les autorités établies et le peuple; il échappa à bien des condamnations et tentatives d'assassinat; il fit quelques conversions et eut l'appui de puissants disciples. Il semble que ce sont les apôtres du Bâb qui, de son vivant, firent de lui le Mehdi. En évangélisant diverses régions, ils réussirent à créer un mouvement populaire. Deux

1. « C'est à la bénédiction du sang de cette Altesse que je dois que ma poitrine ait été pleine de ces versets et de ces éjaculations lumineuses. » NICOLAS, *Le Bèyan arabe*. Paris, Leroux, p. 100.

2. « Les vingt-neuf lettres [de l'alphabet] se trouvent entre les mains de tout le monde, et voilà que personne n'a la puissance de s'exprimer en des versets semblables aux miens. » NICOLAS, *Seyyèd... (Histoire)*, p. 64.

des plus importants d'entre eux sont Mollah Housseïn et une femme, Zarrine Tadj, dite Courrèt-oul-Aïne, *Consolation des yeux*, à cause de sa beauté éclatante. Le Bâb fut arrêté et incarcéré au fort de Makou. Les apôtres entraînèrent les disciples vers Makou et déclarèrent, après un concile, que, de même que Jésus avait abrogé la loi de Moïse et Mahomet celle du Christ, de même le Bâb abrogeait le Coran. Courrèt-oul-Aïne la très pure proclama : « Il n'y a plus de devoirs... Toutes les femmes vous sont communes, communs tous les biens », jusqu'à l'institution de la loi nouvelle [1]. Cela attira nombre de gens qui ne possédaient aucun bien et aucune femme. Alors eurent lieu une série d'escarmouches, de razzias, d'incendies, de sièges, de massacres, où l'héroïsme fanatique des bâbis [2] leur donna plus d'une fois l'avantage. Enfin, le Bâb et ses deux disciples, Housseïn et Moullah Mohammed Ali, furent, dans la ville de Tebriz, condamnés après un jugement dérisoire. Le lendemain, tenus en laisse, il furent promenés par les rues et les bazars, sous les huées et sous les coups. On les traîna chez plusieurs chefs du clergé. On couvrait la voix du Bâb en criant : « Il avoue ! il a peur ! il pleure ! » A bout de forces, Housseïn finit par se laisser choir, pleurant et suppliant. On le jeta devant le Bâb, et on lui dit : « Maudis-le » : Housseïn, épuisé, maudit son maître. « Crache-lui à la face » : Housseïn cracha à la face de son maître. Alors on le lâcha, et il s'enfuit. L'autre disciple restait ferme. C'était un homme jeune, riche et délicat. On fit venir sa femme et ses enfants; rien ne put l'émouvoir. Alors, du haut du grand mur d'une enceinte antique, les deux suppliciés, attachés sous les bras chacun par une corde, pendirent. En avant

1. Nicolas, *Seyyèd... (Histoire)*, p. 280, note.
2. Bâbis c'est-à-dire disciples du Bâb.

de la multitude, un peloton d'exécution se mit en ligne et fit feu sur les condamnés. Les balles tuèrent le disciple et coupèrent la corde du Bâb. Il se releva vivant. Tout le monde crut au miracle. S'il eût marché vers ses bourreaux, s'il se fût jeté dans la foule, il était Dieu. Mais il se blottit dans un abri couvert; on l'acheva[1]. Dans son histoire du bâbisme, le comte de Gobineau, ministre de France à Athènes, a utilisé un écrit musulman, qu'il avait fait traduire. M. Nicolas, premier interprète de la légation de France en Perse, met en outre à contribution, grâce à sa connaissance du persan, de nombreux ouvrages bâbi qu'il a réunis et la tradition orale. Sur le nombre des disciples du Bâb, voici un renseignement qu'il a bien voulu me donner, dans une lettre datée de Zerguendé, le 5 septembre 1906 :

Lors du concile de Bedecht, les croyants pouvaient être 4.000 personnes, puis bientôt 10.000. Aujourd'hui, les bâbis *avérés* peuvent être 200.000 ; mais leur nombre, en réalité, est bien plus grand, si vous y comptez tous ceux qui flottent indécis, détachés de l'islam, mais ne sachant où se rattacher[2].

L'attente d'une réapparition du Christ aux derniers temps, prise pour thème par le monodisme, a été le centre de la foi pour les premiers chrétiens[3], plus tard pour nombre de sectes anciennes et modernes. Les plus considérables de ces mouvements religieux sont fort connus et ont donné lieu à toute une litté-

1. De Gobineau, *Les religions et les philosophies dans l'Asie centrale*, in-8° de 544 pp. Paris, 1865, pp. 265-271.

2. Sur le Bâbisme, outre les ouvrages cités plus haut, v. : Huart (Cl.), *La religion de Bab, réformateur persan du* XIXe *siècle*, in-12, Paris, 1889 ;— Nicolas, *Seyyèd Ali Mahommed, dit le Bâb (Dogme)*, in-18, Paris, en préparation; — Probst-Biraben, Contribution du Soufisme à l'étude du mysticisme universel, *Rev. philos.*, mai 1906).

3. V. ci-dessus, p. 83.

rature, par exemple, le montanisme, le mormonisme[1], les réveils protestants[2].

Parmi les innombrables tentatives messianiques chrétiennes, nous n'en mentionnerons ici que trois, l'une au IIe siècle après Jésus-Christ, celle de Montanus; l'autre au XVIIIe siècle et au début du XIXe, celle de François Bonjour et de Claudine Dauphan; enfin, celle de Lazzaretti, contemporain de G. Monod.

MONTANUS

Peu de temps après la tentative messianique juive de Barkokeba, 170 ans après Jésus-Christ, Marc-Aurèle étant empereur à Rome, ce fut au sein même du christianisme que surgit un nouveau Messie. En présence d'une cristallisation déjà nette de cette religion en un organisme social, en une Eglise, en une hiérarchie sacerdotale, subsistait, parmi les chrétiens aussi bien que parmi les juifs, cet état d'âme enthousiaste, qui est comme l'eau-mère où prennent naissance les formations religieuses. L'esprit prophétique soufflait toujours, l'angoises du

1. V. en particulier : REMY (J.), *Voyage au pays des Mormons*, 2 v. in-8°, Paris, 1860; bibliogr. mormonienne, pp. 499-506 du t. II. — WOODWARD (C.-L.), *Bibliotheca Scallawagiana; catalogue of books relating to Mormonism*, in-8°. New-York, 1880.

2. V. en particulier : MAURY (L.), *Le réveil religieux dans l'Eglise réformée à Genève et en France (1810-1850)*, th. théol., Montauban, 1892. — LAUGA, *Notes psychologiques sur les réveils*, th. théol., Montauban, 1902. — KALTENBACH, *Etude psychologique des plus anciens réveils religieux aux Etats-Unis*, th. théol., Montauban, 1906. — MONNIER (H.), dans la revue *Foi et Vie*, IX (1906), 20. — PORRET, *Le Réveil religieux au XVIIIe siècle en Angleterre*, dans la *Rev. de théolog. et des questions religieuses*, 1er mai 1906. — BOIS (Henri), *Le Réveil au Pays des Galles*, in-8°, 615 pp., Toulouse, 1906; *Quelques réflexions sur la psychologie des réveils*, in-8°, 187 pp. Paris, 1906; *Les dernières nouvelles du Réveil gallois*, dans *Foi et Vie*, IX (1906), 20-22; X, 1. — ROGUES DE FURSAC (J.), *Un mouvement mystique contemporain, le Réveil religieux du Pays de Galles* (1904-1905), Paris, F. Alcan, 1907.

jugement prochain n'était pas calmée, l'espoir du règne de justice et d'amour restait en suspens. Jésus mort, les âmes chrétiennes pieuses voulaient que Dieu demeurât présent au monde efficacement. La philosophie alexandrine avait hellénisé la théorie essénienne des multiples manifestations de Dieu; le Paraclet, c'est ainsi que Philon dénommait la puissance divine en tant qu'elle est présente à l'humanité. De nouvelles manifestations du Logos, la venue partielle ou totale du Paraclet sous forme d'inspirations ou d'incarnations, telle était l'attente des âmes les plus palpitantes. Un puissant inspiré, Montanus, leur apporta satisfaction. Son don prophétique était remarquable, si l'on en juge par l'influence qu'il exerça en Asie Mineure et bien au delà. Par lui, la Phrygie, terre classique de mysticisme, fut le centre d'une agitation prophétique contre les progrès de l'organisation épiscopale. Dans les villes phrygiennes de Pépuze et de Tymium se tenaient des réunions d'illuminés montanistes. Les femmes avaient des extases, des visions, elles se tordaient dans les pleurs, annonçant des exterminations et des calamités, puis, rayonnantes de joie, elles dépeignaient la Sion bienheureuse, elles glorifiaient Montanus, l'excitateur de la foi appesantie par l'épiscopat, le continuateur de Jésus, le fondateur de la société des saints contre le monde païen mourant, contre la la hiérarchie ecclésiastique naissante. « Le Paraclet, disait-on, a révélé de plus grandes choses par Montanus que le Christ par l'Evangile[1]. » Deux prophétesses, Priscilla et Maximilla, furent les apôtres de Montanus. Un des plus grands écrivains de l'Eglise chrétienne, Tertullien, fut montaniste, et par lui le mysticisme phrygien trouva dans l'Eglise africaine un fertile champ d'expansion. Mais enfin, ce fut la systématisation ecclé-

1. Pseudo-Tertullien, *De praescr.* (52), d'ap. Renan, *Marc-Aurèle*, p. 214.

siastique qui triompha, et le concile d'Iconium rejeta de l'orthodoxie le montanisme [1].

Depuis le montanisme, bien des poussées messianiques ont végété sur le christianisme; rappelons qu'aux approches de l'an 1000, l'attente de la fin du monde et de la venue du Juge bouleversa la chrétienté et produisit une immense explosion de mysticisme. Des secousses analogues, provoquées par la même attente, se sont fait sentir jusque de nos jours. Actuellement, en Amérique, les sectes communistes et apocalyptiques attendent comme imminent le jugement dernier et s'appliquent aux calculs du millénarisme [2].

LE MESSIANISME FAREINISTE

Au village de Fareins, situé dans le département de l'Ain [3], entre le Rhône, l'Ain et la Saône, fleurit, pendant la Révolution et depuis, une secte dérivée

1. Sur le montanisme : ADHEIMAR D'ALÈS, *La théologie de Tertullien.* — GUIGNEBERT, *Tertullien, étude sur ses sentiments à l'égard de l'Empire.* — LEBLANC, La Théologie de Tertullien, à propos de quelques livres récents; dans *Ann. de Philos. Chrét.*, t. VI (avril-septembre 1905), pp. 495-526. — Paul MONCEAUX, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, t. I, Paris, 1901. — RENAN, *Origines du christianisme*, VII, pp. 209-303. — TURMEL, *Tertullien* (Collect. de la Pensée chrétienne).

Dans OEHLER, *Corpus haereseologicum :* Augustinus, De haeresibus, cap. XXVI, XXVII, LXXXVI, t. I, pp. 201-202, 220; — S. Epiphanius, Contra phrygastas, sive Montanistas aut Tascodrugitas, t. II, fasc. 2, pp. 13-39; Adversus Quintillianos, sive Pepuzianos et Priscillianos, *ibid.*, pp. 40-43; — Isidorus Hispalensis, De haeresibus (ch. V et VI de ses VIII livres Originum), VI, 27; — Paulus, De haeresibus libellus, cap. XX (même texte qu'Isidorus); — Philastrus, De haeresibus liber, cap. XLIX, t. I, pp. 51-53; — Praedestinatus, De haeresibus, cap. XXVI, t. I, pp. 241-242; — Pseudo-Hieronymus, Indiculus de haeresibus, cap. XIX, t. I, pp. 292-293; — Pseudo-Tertullianus, Liber adversus omnes haereses, cap. XXI, t. I, pp. 278-279; — Tertullianus, Contra Praxeam, cap. I, De Anima, cap. IX.

2. V. GRY, *Le Millénarisme dans son origine et son développement*, Paris, 1904. — MATHEWS (S.), *The Messianic Hope in the New Testament*, Chicago, University Press, XX-338 pp., in-8°, 1905.

3. Arrondissement de Trévoux.

du jansénisme, et qui eut des prophètes, des prophétesses, des miracles, un prêtre-christ et un enfant-dieu. La politique se mêla de l'affaire; il y eut à Fareins une majorité jacobine affiliée à ce nouveau messianisme; et quoique le nombre des sectateurs soit toujours allé en diminuant, ils étaient encore trois ou quatre cents en 1873[1], sur une population de 1.300 habitants. A Château-du-Loir et à Nantes subsistaient aussi des adeptes il y a peu d'années[2].

Des jansénistes exaltés, saisis de l'esprit divin sur une tombe miraculeuse, avaient donné, en plein Paris, le spectacle de leurs convulsions. Après l'interdiction de ces manifestations contagieuses et la fermeture du cimetière Saint-Médard, le convulsionnisme se réfugia au fond de quelques provinces, en particulier dans le Forez et dans les Dombes, sous le nom de *secourisme*. Les *secours* consistaient en des pratiques telles que jeûnes, flagellations, crucifixions, pour réveiller l'exaltation mystique, guérir de maladies les patients volontaires et leur conférer des dons merveilleux. On annonçait que le prophète Elie, précurseur du règne de Dieu, venait de renaître à Saint-Galmier; à Montbrison, il y eut des « miracles »; à Marcilly-sur-Loire, le curé Fialin crucifia sa servante, qui sortit de l'épreuve sans douleurs ni blessures. A Fareins, les frères Bonjour, dont l'aîné, Claude, est curé, et le cadet, François, vicaire, pratiquent le secourisme. En 1783, ils constatent un miracle : la femme Laurent est guérie d'une tumeur au sein par l'application « d'un linge qu'elle avait fait toucher à l'image du bienheureux diacre[3]. » Claude, par humilité, démissionne, pour

1. Perroud, *Documents*, etc. (voir plus bas), p. 106.
2. Jarrin, *Le Fareinisme*, p. 95.
3. Lettre du vicaire général du diocèse, Jolyclerc, imprimée à Lyon, chez A. de la Roche, aux Halles de la Grenette, 1789. Citations dans les ouvrages de Perroud et de Jarrin.

se faire goujat, valet de maçons. « Bientôt, dit Joly-clerc, une bande de démoniaques est formée dans la paroisse... Des moines fanatiques accourent... » On frappe les possédées « à coups redoublés avec la Bible ; on verse l'eau bénite à grands flots... Elle les brûle comme un charbon ardent... On les dépouille, on les bat de verges ; des moines se prêtent à cette besogne. » François Bonjour, devenu curé à la place de son frère, passe une nuit à exorciser Marguerite Bernard, dite Gouton, et Etiennette Thomasson, dite Tiennon. La jeune Jeanneton, nouvellement sortie du couvent de la Charité, à Lyon, et un groupe de prophétesses, tiennent de secrètes séances nocturnes.

Elles se rassemblaient dans une grange pendant la nuit, sans lumière, et le prêtre s'y rendait par la fenêtre. Là il distribuait la discipline à droite, à gauche, à tort et à travers ; et les pénitentes, loin de pousser des cris de douleur, exprimaient leur satisfaction par des cris de joie, appelant le fustigeur *mon petit papa*[1].

Tiennon Thomasson demande au bon curé de la crucifier, comme Fialin a crucifié sa servante. Tour à tour possédée par Dieu et par Satan, qui se livrent combat en son corps, elle a des alternatives de sainteté et de diabolisme. Sainte après un carême (1787) passé sans boire ni manger, elle voit un bois sec reverdir en ses mains, et les fidèles ont défilé devant ce rameau mystique. Mais à la Fête-Dieu, la grâce est épuisée, et, en pleine procession, Tiennon, comme une bête mauvaise, se jette sur le curé portant l'ostensoir. Par trois fois, François Bonjour la bénit avec l'hostie, mais elle se roule par terre, proférant de furieuses injures ; le vicaire Farlay la charge sur ses épaules et l'emporte hurlante. Voilà les représailles de Satan contre les progrès de la sainte. Pour la

1. OZANAM, *Bonjour*, art. dans la *Biographie Didot*, 1835, p. 549.

délivré par un ange. Il se réfugie à Paris, et loge chez Desaint, imprimeur du Châtelet, rue Saint-Jacques. Gouton va le rejoindre, accompagnée d'une autre disciple. Elle réclame de nouveaux supplices, et le *Bon Bon* — c'est ainsi qu'on appelait aussi le *petit papa* — la conduit à Saint-Médard, et lui ordonne des actes d'automutilation, qu'elle accomplit pieusement. Elle se fait au côté gauche une plaie « *longue d'un doigt, trouée jusqu'aux os* », et pendant huit jours, elle boit tous les matins un verre d'urine mêlée de vin. Au tombeau de la mère Angélique, elle a une vision : la religieuse lui prescrit de manger pendant neuf jours, pour déjeûner, du pain recouvert d'excréments humains, et, pour obtenir la conversion de son frère, de se faire, comme Tiennon, transpercer les deux pieds. François Bonjour ajoute au supplice un verre de fiel tous les matins pendant neuf jours et, toutes les quelques heures, le passage d'aiguilles à travers la langue. L'hiver venu,

dans la rigueur du froid, Bonjour, après avoir planté cinq clous dans chaque talon de la fille Bernard, la fit aller de Paris à Port-Royal, pieds nus. Elle souffrit d'horribles douleurs : on lui dit que c'était son manque d'humilité, parce que, craignant de passer pour folle en traversant une petite ville, elle avait mis des chaussons de toile à ses pieds... Marguerite Bernard est morte à Paris, cet hiver, des suites de ses épreuves[1] (1789)

Pendant la Révolution, les frères Bonjour rentrent à Fareins. Secouristes et catholiques en viennent aux mains. Claude est traîné en dérision, et peu s'en faut qu'il ne soit massacré par la foule. Avec François, il est incarcéré à Trévoux.

C'est alors qu'apparaît une femme qui va désormais conduire la secte secouriste fareiniste : Clau-

1. Jolyclerc, *Nota* à la suite du procès-verbal de la crucifixion.

dine Dauphan. Elle était née à Boen, sur les bords du romanesque Lignon, dans le même village que le vicaire Farlay et que Françoise, dite Fanfan, servante de Bonjour cadet. Veuve d'un nommé Larèche dont elle avait une fille, elle était femme de chambre chez Mlle Pontis de Boen, qui eut la visite du thaumaturge. L'imagination de la jolie Claudine resta occupée du secourisme et de son héros. Et voici comment, par une visitation et une annonciation, elle reçut une mission associée à celle de François Bonjour.

Le jeudi saint 1791, étant dans l'église d'Ainai, où elle demeura trois ou quatre heures sans s'en apercevoir, Jésus-Christ se rendit présent à son cœur à qui il parla de la manière la plus claire : il luy dit qu'il vouloit retracer en elle ses différents mystères ; qu'après avoir été uni à elle par le cœur, il vouloit encore luy être uni par la nature, et que désormais elle serait son épouse.

Depuis ce moment elle a été occupée de différentes vues si fortement imprimées dans son esprit et dans son cœur qu'il luy étoit impossible d'en détourner les yeux, et elle a marché dans une voie qui luy étoit tout à fait inconnue. D'abord elle fut forcée, dans ses prières qui étaient continuelles, et qui n'avaient plus d'interruption que la respiration, de demander avec la plus vive instance et les cris les plus forts la réunion du divin époux avec son épouse [1].

Elle comprit que Dieu la prédestinait à donner le jour à un enfant divin, qui serait le Paraclet,

cet envoyé promis depuis si longtemps, celui qui doit réunir les cœurs des pères avec les enfants, rétablir toutes choses, former des esprits et des cœurs nouveaux, renouveler la face de la terre...

1. *Lettre de François Bonjour,* 20 janvier 1792, publiée par JARRIN, p. 51. En tête : « *Copie précieuse d'une lettre du Ch.* + [Christ] *et pré.* [précurseur] *p. pp.* [petit papa] *en R.* [en réponse] *d'une q.* [question] *q. l. a. c.* [que lui a communiquée] *le P. B.* [le Papa Brachet (?)]. » Jarrin n'a déchiffré que quelques mots de cet en-tête, dont je propose l'explication qu'on vient de lire.

Elle va visiter François Bonjour dans sa prison, lui déclare qu'il est le Fils de Dieu, le Christ ressuscité, qu'elle est son épouse, et que c'est d'eux que doit naître l'enfant divin, le Paraclet, incarnation du Saint-Esprit, dont le Christ n'est que le précurseur. En quarante et une lettres dévotes et sensuelles, qu'a résumées Jarrin, elle achève de convaincre le prisonnier et le décide, quand il sera libre, à se retirer, avec elle et Fanfan, en quelque retraite où s'accomplira la miraculeuse nativité.

François Bonjour finit par s'avouer Fils de Dieu:

Tu sais, écrivait-il, ô mon tendre père, que tu as fait de moi, tout indigne que je fusse, ton fils, ton propre et bien-aimé fils. Je ne me suis pas rendu indigne de cette auguste qualité[1]...

Voici comment ce Fils de Dieu explique qu'il accepta d'être l'amant de Claudine.

Celui qui la faisoit crier se rend aux désirs que luy-même formoit dans son cœur, et luy fait sentir qu'elle est exaucée, qu'il la prend pour son épouse et que jamais elle ne sera séparée de luy, qu'elle vivra de sa vie même, mais aussi qu'il faudra qu'elle boive le même calice que luy, calice d'ignominie, d'opprobre, de souffrance et de mort... Après deux mois de prières les plus ardentes, elle reçoit de son divin époux la promesse de ce fruit, sans fixer le moment où elle le possédera. Et ce divin sauveur lui annonce que ce fruit sera saint et la sainteté même[2]...

Avec le consentement et même l'encouragement de Claudine, François Bonjour dans sa prison, est aussi l'amant de Fanfan : « *Caresse bien ta petite Fanfan*[3] », écrit-elle en une lettre qu'elle envoie par Fan-

1. Cité par JARRIN, p. 40.
2. *Copie précieuse...*, JARRIN, p. 53.
3. Lettre citée par JARRIN, p. 39.

fan. Et Bonjour répond : « *C'est toi que j'aime en elle, je t'embrasse par tout son corps*[1]... »

Leur divin sauveur étant encore en prison, les deux amoureuses eurent l'espérance d'être mères, Fanfan depuis le mois de mai 1790, Claudine depuis novembre 1791. Le *petit papa* prophétisait que les deux enfants seraient des garçons, que le fils de Claudine ne serait autre que le messager biblique Elie, et que le fils de Fanfan serait le précurseur d'Elie. La maternité prochaine de l'Epouse se confirme :

Plusieurs fois cette promesse lui est renouvelée, et enfin, depuis deux mois et demi, ou trois mois environ après le Pentecoste, son divin époux lui assure, en lui faisant vivement sentir sa présence, qu'elle reçoit dans ce moment ce fruit précieux, qu'il le lui donne, qu'il est en elle, qu'elle le possède.

En effet, depuis ce moment, elle a toujours vu son ventre enfler et son sein se remplir. Et elle et d'autres ont senti sept ou huit fois ce fruit d'amour tressaillir dans ses entrailles. Moi-même l'ai senti, étant à Lyon, et ne l'ai plus senti depuis, selon qu'elle me l'avait annoncé[2].

Toujours Claudine assura avoir conçu sans commerce d'homme : François Bonjour était, en effet, à ses yeux, un être divin.

Libéré, le nouveau Christ, avec ses deux ferventes compagnes, s'établit à Paris, en décembre 1791. Rien n'ébranle la conviction des fidèles de Fareins. Claude Bonjour la consolide par un beau miracle : de la ferme Grélonge il chasse un démon, qui, la nuit, par des bruits infernaux, terrorisait les payans. François écrit des lettres apologétiques. Aux disciples de Lyon, un peu inquiets, le prêtre bigame fait remarquer qu'il a pour lui les textes sacrés :

1. Lettre citée par JARRIN, p. 37.
2. Lettre de F. Bonjour, ibid., p. 54.

Ici, c'est un Abraham qui a deux femmes à la fois... Là, c'est un Jacob qui vit avec quatre femmes à la fois et qui a des enfants de toutes... C'est un Osée à qui le Seigneur ordonne d'avoir, d'une prostituée, des enfants de prostitution [1]...

Saint en dépit des apparences humaines, Bonjour prêche le dogme de l'impeccabilité des parfaits. Dieu peut ordonner à ses élus des actions ordinairement blâmables parce qu'elles sont ordinairement jointes à la cupidité, mais exceptionnellement saintes chez eux, parce que, chez eux, elles sont jointes à l'amour de Dieu, à la charité. Il rappelle et prend pour principe la célèbre maxime de saint Augustin : *Aimez, et faites tout ce que voudrez.*

Le 29 janvier 1792, Fanfan est en couches. Bonjour prophétisait un garçon : une fille naît. Mais il y a deux jumeaux. Le second est un garçon; et la fille ne peut vivre. A son tour Claudine met au monde un garçon, le 18 août 1792, quatorze mois après sa visitation dans l'église d'Ainai, et neuf mois après ses visites au divin prisonnier. Cette coïncidence, explique Bonjour, est destinée par Dieu à « *aveugler ceux qui méritent de l'être* (Jean, XII, 40) ».

C'est l'Esprit-Saint qui est incarné dans le petit Elie, ou *Lili*, tandis que le Fils est réincarné en François Bonjour. Trois miracles illustrent cette nativité : une main invisible a fait sonner toutes les cloches; la journée révolutionnaire du 10 août n'est autre chose que la tribulation qui, selon l'Apocalypse, doit précéder la seconde venue; enfin le nouveau-né. qui ordinairement criait fort, s'est montré calme le soir du 2 septembre, pendant le massacre des prêtres. Ses cris montaient vers Dieu comme des prières, et Dieu les exauçait par ces terribles châtiments. Toutes les

1. *Copie précieuse d'une lettre du Ch.* +, etc., dans JARRIN, pp. 56-57.

grandes scènes de la Révolution furent interprétées de même. La divinité de Lili fut acceptée par toute la secte, ainsi que l'attestent de nombreux cantiques. L'un d'eux est composé sur la musique du *Dernier chant des Girondins ;* il présente

Ses disciples, soumis,
Malgré les sens et la nature,
Comme des scélérats honnis
Supportant des maux inouïs
Et, vêtus de cette parure,
Chantant parmi leurs ennemis :
« Mourir avec Elie,
Mourir avec Elie,
Est le sort le plus beau, leplus digne d'envie [1] ! »

En attendant la majorité de l'enfant-dieu, la régence est exercée par François Bonjour, *Recteur de l'œuvre divine.* Il prépare les voies et expose les dogmes de la religion nouvelle :

Un Dieu parmi nous régnera.
Comme un ciel la terre sera.
Dans l'amour on se plongera.
Alleluia !
Et l'amour tout rétablira [2]...

La sainte famille prospéra longtemps à Paris; des quêtes régulières et productives furent instituées; des croyants et des croyantes vinrent former autour d'elle une communauté d'amoureux mystiques. En 1803 (Guillaume Monod avait alors trois ans), François Bonjour est prote dans une imprimerie; Farlay habite avec lui, Claude Bonjour est fabricant de chaussures à Corbeil, une quinzaine de disciples travaillent dans sa manufacture. Des réunions ont lieu régulièrement dans une maison du faubourg Saint-Marceau,

1. Cité par Jarrin, p. 71.
2. Cité par Jarrin, p. 77.

non loin de l'église Saint-Médard. Le nombre des assistants s'est élevé une fois à cent quatre. La police de Napoléon surveille le groupe de Paris et celui de Fareins. M. Perroud a retrouvé des rapports et documents allant jusqu'en 1816. Un couplet surtout est suspect :

Braves soldats de Jésus-Christ,
Elie au combat vous appelle...
Le sein gonflé d'un noir poison,
La Bête a monté sur son trône;
Du crime et de la trahison
Le voile sanglant l'environne;
Devenus prêtres de Baal,
De Jésus les lâches ministres,
Presque tous, du monstre infernal
Ont suivi les ordres sinistres.
Marchons, marchons ! dans nos transports,
Bravons et le fer et la flamme.
A l'ennemi livrons nos corps :
Elie aura soin de nos âmes[1].

En 1805, la police fait une descente lors d'une réunion au faubourg Saint-Marceau. Les hommes sont mis à la Force, les femmes à Saint-Lazare, et Lili, âgé de douze ans, dans un collège. La tradition orale des adeptes veut qu'à l'interrogatoire Lili ait répondu comme son précurseur Jésus : « Etes-vous le prophète Elie ? — On le dit. — Etes-vous Dieu ? — C'est vous qui l'avez dit. »

Toute la secte dut quitter la France. Elle s'établit sur les bords du lac Léman, à Ouchy, le petit port de Lausanne, et continua à entretenir des rapports avec ses affiliés secrets de Fareins.

Claude Bonjour est mort en Suisse; Claudine donna encore à François six enfants ; Elie se maria à Paris en 1812, à l'âge de vingt ans; à l'époque où

1. JARRIN, p. 86.

Guillaume Monod était à Fishponds, Claudine mourait à Paris, le 11 mai 1834. Fanfan est morte en 1841 et le fils, précurseur d'Elie, qu'elle avait donné à son maître, est mort à Ribemont, près de Saint-Quentin, en 1868. Elie eut onze enfants, qu'il éleva dans la croyance secouriste et dans la foi en sa propre divinité. Pourtant il vécut en paisible bourgeois et fit le commerce des laines au boulevard du Temple; il fonda une importante manufacture à Ribemont et une succursale en Amérique, et, sous Louis-Philippe, ce ci-devant dieu, comme l'appelle Jarrin, fut colonel de la garde nationale de Paris. Il est mort le 4 septembre 1866. Un de ses fils, Jules Bonjour, qui dès 1854 avait cessé de croire en lui, a, en 1874, au temps de la plus grande prospérité du modonisme, écrit sur la secte fareiniste une lettre qui fut exploitée et rendue publique par les dominicains de Fareins.

J'ai fait la connaissance d'un neveu de Jules Bonjour. Il n'a pu me donner que bien peu de renseignements nouveaux, car l'histoire qu'on vient de lire est tenue secrète dans sa famille. Elie, dit-il, a eu, avant son mariage, un enfant de sa cousine germaine. Il s'est fait adorer comme Dieu par ses fils et ses filles et leur a défendu de se marier : Jules est le seul qui se soit affranchi de cette foi et de cette interdiction. Elie a laissé une importante fortune et l'a répartie également entre les descendants de François.

Un point qu'il ne m'a pas été jusqu'ici possible d'éclaircir, c'est s'il subsiste à Paris ou ailleurs des disciples qui croient encore au Christ François Bonjour et au Paraclet Lili[1].

1. Sur le messianisme fareiniste, voir : Jean du Loir, *Le grand Elie divin qui vient rétablir toutes choses; avis démonstratif, fatidique, adressé à tous ceux qui croient aux Saintes Ecritures*, broch., Lausanne, 1869. (Le journal *L'Univers* a publié un article en trois colonnes pour réfuter cette brochure). — Ozanam, *Bonjour (frères)*, article dans la *Biographie universelle ancienne et moderne...*, 49 vol. in-8°, Paris, L.-G. Michaud,

LAZZARETTI

Lazzaretti est un inspiré chrétien contemporain de Guillaume Monod. Né en Toscane en 1834, alors que G. Monod était déjà pasteur et interné, il eut, à quatorze ans, une vision et entendit une voix, qu'il crut divine, lui assigner une haute mission. Ouvrier, père de famille, il vécut vingt ans sans manifester son élection divine, en un silence comparable à celui de G. Monod. Après 1868, il eut de nouvelles visions et de nouvelles révélations, accompagnées de maux de tête et de fièvre. Il se livra à des pratiques ascétiques, eut des extases, et fut stigmatisé, au front, d'un signe prétendu miraculeux.

Il a écrit des poésies et des prophéties. La mission que Dieu lui assigne, c'est de réaliser l'unité des peuples latins. Leur confédération sera la Jérusalem nouvelle et le Royaume de Dieu. Il en sera le législateur.

Le pape Pie IX eut de la sympathie pour Lazzaretti et le protégea. Les disciples de l'inspiré formèrent une communauté, à Monte Labbro. Il vint en France, visita la Grande Chartreuse et Grenoble. Les

1835, t. LVIII, (supplément), pp. 548-550; reproduit dans la nouvelle édition, 45 vol. in-4°, Paris, A. Thoisnier-Desplaces, 1843, t. V, pp. 14-15. [Ne connaît que le début de la secte, jusqu'à l'entrée en scène de Claudine Dauphan.] — PERROUD (Cl.) *Documents pour l'histoire du fareinisme*, dans les *Annales de la Société d'émulation de l'Ain*, 1873, t. VI, pp. 105-135; [à la Biblioth. Nationale, sous la cote S. 1200, Dk. 72. M. Perroud a retrouvé de nombreux documents inédits, à la sous-préfecture de Trévoux]. — JARRIN (Ch.), *Bourg et Belley pendant la Révolution; suivi du fareinisme*, in-8°, 592 + 108 pp. [ces dernières sur le fareinisme], Bourg, imprimerie Authier et Barbier, 1881. [Au bas de la couverture, l'indication : « Ce volume n'est pas mis en vente »; au verso du faux-titre, celle-ci : « Tiré à deux cents exemplaires. » Je dois à l'amitié de M. Perroud, recteur de l'Université de Toulouse, la communication de cet ouvrage, où est mis à profit le reste de ses documents]. — La petite brochure de QUENTIN-BAUCHARD (Ernest), *Les Fareinistes et leur livre*, 17 pp. in-8°, Paris, 1900 [à la Biblioth. nationale, sous la cote Ld. 197,2] est superficielle, non informée, et n'apporte rien de nouveau.

prêtres étaient hostiles au novateur, et empêchèrent sa propagande. Un jour, de sa colline, où il avait construit le sanctuaire de la Nouvelle Alliance, il descendit à la tête d'une procession. Des carabiniers barrèrent la route aux manifestants. On en vint aux coups. Lazzaretti fut tué.

Aujourd'hui encore subsistent des disciples de Lazzaretti[1].

C'est sur cette dernière et brève observation que nous terminerons la revue de quelques inspirés comparables à Guillaume Monod. En Russie existent des sectes évangéliques dont chaque membre croit être un Christ : la divinité, selon cette manière de voir, a des incarnations non seulement multiples, mais simultanées, et plus ou moins complètes. Elle réside en chaque homme, et, par des pratiques religieuses, chacun peut plus ou moins bien la dégager, et préparer le retour prochain du grand Christ Jésus. Ces pratiques sont les mutilations (skoptsy), les flagellations (khlysty), la saltation (prigouny)[2].



Guillaume Monod, à ma connaissance, n'a pas entendu parler du Bâb, son contemporain et son équivalent persan, ni des nombreux messies modernes dont nous avons esquissé l'histoire. Sur ses prédécesseurs antiques Dosthaï, Elkasaï, Barkokeba, Montanus, il ne paraît avoir eu que des notions superficielles. Il dit simplement que l'historien juif Flavius Josèphe et des écrivains chrétiens rapportent

1. RASMUSSEN, Lazzaretti, le Christ de nos jours : En Kristos fra vore Dage. Italiensk Kulturbillede. Köbenhavn, Nordiske Forfalteres Forlag, 1904, in-8° illustré, 234 pp.
2. V. BÉNAZECH, *Le Stundisme*, Th. théol., Montauban, 1897.

que peu après que Jésus-Christ fut mort, un assez grand nombre de juifs se dirent le Christ et entraînèrent des multitudes à leur suite, et que c'est à eux, et non pas à lui Monod, que s'appliquent les prophéties sur les faux Christs[1].

Mais outre les Messies qui émergent, il y en a aujourd'hui comme toujours un grand nombre d'obscurs : les périodiques protestants ne manquèrent pas d'en signaler à Guillaume Monod. Le *Journal religieux de Neuchâtel* écrivit :

Au printemps dernier [printemps de 1877], un Américain, passant par Beyrut, en Syrie, a déclaré être le Christ ; il a cependant « refusé d'opérer la guérison d'une malade, disant que son temps n'est pas encore venu. » Il a publié une circulaire de « David, le Christ, à toutes les nations du monde », dans laquelle il prétend que « pour obtenir grâce il faut avoir communion avec lui, écouter ses directions », etc.

A ce propos, Guillaume Monod publia sa brochure intitulée *Comment les théologiens se fourvoient*, où il s'écrie :

Quel rapport y a-t-il entre le premier imbécile venu ou le premier fripon venu, qui prend le nom de christ, et un pasteur connu et vénéré de toute l'Eglise évangélique française et même étrangère qui, depuis quarante six ans, supplie ses frères d'examiner une parole mystérieuse que Dieu lui a adressée, et dont aucune douleur, aucun sacrifice, aucun opprobre qu'il a fallu accepter, n'a pu ébranler la foi, j'ajoute : et qui n'a jamais cessé d'aimer ceux qui le rejettent et de prier pour eux.

Dans une de ses Lettres, le pasteur L. Cuvier, disciple de Jésus-Monod, rapporte cette déclaration de son Maître :

1. En particulier, Marc, XIII, 21-37.

Si l'on peut me citer un exemple d'un homme reconnu chrétien, assurant devant Dieu qu'il est le Christ et sachant ce qu'il dit, je me rétracterai[1].

En 1886, un pasteur suisse signala à Guillaume le cas d'un chrétien sincère qui, l'année précédente, à Lausanne, au beau milieu d'une réunion de la mission intérieure, avait lu la fameuse prophétie de Daniel sur le Fils de l'homme et l'Ancien des jours, et avait déclaré : « C'est moi qui suis l'Ancien des jours. » C'était un jeune homme de moins de vingt ans, nommé G. Comme il prophétisait, un pasteur, M. Gr., chercha à lui imposer silence et fit chanter un cantique pour étouffer sa voix. Il avait des idées de persécution et de martyre, il annonçait qu'il devait voyager et souffrir pour sa mission. A Genève, il prophétisa dans la rue du Mont-Blanc.
Guillaume Monod répond :

C'était un imbécile et un fou, car l'Ancien des jours, ce n'est pas le Christ, mais Dieu son Père (Dan, VII)[2].

Les journaux religieux continuèrent à collectionner les exemples de folie religieuse ; ils citèrent des femmes qui se sont crues le Christ.

En quoi, répondait Monod, une si atroce bêtise a-t-elle quelque rapport avec mon histoire[3] ?

Le journal *Le Christianisme au XIXe siècle* cita une femme qui déclarait qu'elle ne mourrait pas sans avoir vu le Christ. Elle avait des adeptes et se cachait avec eux dans une forêt. Or elle venait de mourir en 1886, sans avoir vu le Christ, et sans avoir vu Guillaume

1. L. CUVIER, *Lettres;* lettre du 28 juillet 1879, p. 14.
2. *Hectogr.*, 137, 318 ; *Bulletin*, pp. 11-15.
3. *Hectogr.*, 337, 26 oct. 1886.

Monod. Celui-ci répondit : S'il y a des fous-prophètes, qu'importe ?

Quel rapport y a-t-il entre la paille et le froment [1] ?

Il est difficile de ne pas souscrire à la protestation du pasteur-christ : c'est beaucoup plutôt du côté des messies de talent, fondateurs de religions ou de sectes, qu'il convient de lui chercher des analogies, que du côté des vulgaires messies d'asile.

1. *Hectogr.*, 337.

DEUXIÈME PARTIE

PSYCHOLOGIE
D'UNE SECTE PROPHÉTIQUE

CHAPITRE PREMIER

LA DOCTRINE MONODISTE

Nous avons assisté à la formation d'une idée religieuse originale dans une conscience individuelle : c'est la psychologie d'un dieu. Voici maintenant la psychologie d'une collectivité religieuse, composée d'adeptes, d'adorateurs, d'apôtres, de prophètes. Après avoir reconnu par quelle élaboration neuve d'éléments traditionnels, contemporains, personnels, la doctrine a été créée, nous observerons son évolution sociale, les modes de sa propagation ou de sa contagion, et son organisation en une secte et en un culte.

Pour étudier la situation du monodisme devant la théologie, nous devons oublier que pendant quelques mois son fondateur a été fou. Le malade de 1832-1834 relève de la médecine ; mais le théologien de 1836-1896 a tous les droits à être pris en considération. Ses paroles et ses écrits ont exercé une influence décisive sur plusieurs centaines de personnes, dont quelques-unes, il est vrai, peuvent être suspectes d'exaltation, mais dont beaucoup sont des esprits normaux et pondérés ; et même quelques théologiens compétents, des pasteurs protestants, des prêtres catholiques, sont arrivés à accepter ses doctrines par un examen sincère et méthodique. D'autres consciences s'en sont alarmées, les considérant comme erronées, ce qui est bien différent de les regarder comme folles. Et parmi les raisons respectables que le regretté pasteur Louis Vernes a bien voulu me

faire connaître de son désir de voir se continuer le silence au sujet de son oncle, il a mis en première ligne certaines comparaisons, regrettables à son avis, qui s'offriraient avec Jésus-Christ.

Guillaume Monod a soutenu éloquemment des doctrines hétérodoxes. Or, à ce qu'il nous semble, un théologien a bien le droit de souhaiter qu'une hérésie n'ait jamais existé ; mais, une fois que cette hérésie a été émise et répandue, l'histoire et la psychologie religieuses doivent l'enregistrer, et, pour la théologie même, il n'y a plus qu'à la classer et à la discuter. Toujours la réfutation des hérésies a été une des parties les plus intéressantes de la théologie ; le *Dictionnaire des hérésiarques*, dans l'Encyclopédie théologique de l'abbé Migne, ne compte pas moins de trois gros volumes, le *Corpus hæreseologicum* d'Oehler en a six. D'autre part, l'intérêt psychologique de toute hérésie est considérable. Elle peut contribuer à faire comprendre la formation d'une idée religieuse nouvelle, ou en tout cas le triomphe du dogme avec lequel elle est en concurrence. Si les écrits de Guillaume Monod n'étaient que les divagations d'un insensé, ils ne seraient point considérés comme aussi redoutables, et l'on pourrait moins regretter qu'ils aient été détruits avec tant de soin.

I. LA MÉTHODE THÉOLOGIQUE MONODISTE

La parole de Dieu, seule révélation autorisée du sens des prophéties. — Signification symbolique de nombreuses prophéties bibliques accomplies. — Impossibilité de prendre littéralement les prophéties bibliques non accomplies. — Interprétation symbolique donnée par les écrivains inspirés du Nouveau Testament aux prophéties de l'Ancien Testament. — Quelques méthodes modernes de la théologie, comparées avec la méthode monodiste.

L'attitude générale de Guillaume Monod à l'égard de la Bible, sa méthode d'interprétation des Ecri-

tures ne saurait sérieusement passer pour négligeable aux yeux de la théologie. Il convie les pasteurs et les fidèles à l'examen des prophéties bibliques. « Ne méprisez point les prophéties », dit saint Paul[1], faisant allusion à celles qui annoncent la future réapparition inopinée du Christ sur la terre[2]. Les prophéties forment une partie capitale du texte sacré.

Outre qu'il n'y a pas ou presque pas de livre de la Bible qui ne renferme des prophéties, sur 66 écrits qu'elle contient, 20 livres différents ne sont pour ainsi dire composés que de prophéties[3].

Les personnages bibliques se sont tous préparés à leur rôle par l'étude des prophéties.

Daniel comprit par l'étude des prophéties, avant que Dieu le lui eût appris par la révélation, que la délivrance de son peuple approchait. Les expressions de saint Mathieu et de saint Luc montrent que les saints hommes de Dieu se nourrissaient de l'étude des promesses de Dieu, au temps où parut Jésus Christ[4].

Ils ne méditaient pas seulement les prophéties déjà accomplies de leur temps, mais aussi et surtout celles qui ne l'étaient pas encore, et c'est sur le mode d'exécution des premières qu'ils essayaient de s'appuyer, pour orienter leur attente et leur foi. A chaque instant nous voyons dans la Bible que l'accomplissement des prophéties ne fut pas toujours littéral, il fut souvent symbolique. C'est dire que, tant qu'une prophétie n'est pas réalisée, elle doit être tenue pour obscure, en dépit de l'apparente clarté qu'elle peut offrir. Il faut donc apporter, dans l'interprétation des prophéties inexécutées, la plus

1. I Thessalon., v, 20.
2. Ibid., 1-3.
3. Guill. Monod, *Ms. Paul D.*, I, I, p. 3.
4. *Ibid.*

extrême réserve, tant que le Saint-Esprit n'a pas désigné lui-même quel est l'événement qui doit être considéré comme l'accomplissement des promesses en suspens. C'est à Dieu seul qu'il appartient de nous faire connaître, par un fait accompagné d'un commentaire révélé, ce que signifiaient vraiment les prophéties ; et fréquemment, cet événement et cette signification renversent toutes nos attentes.

Personne, du vivant même de Jésus, n'attendait un messie conforme à la conception qu'il enseigna. Les prophéties annonçaient la venue d'un roi, fils de David, qui viendrait, l'épée à la main, entouré de son armée, resplendissant de gloire, et qui rétablirait la prospérité des Juifs, donnerait à ce peuple élu mais opprimé une splendeur qu'il espéra toujours en vain, et lui rendrait Jérusalem et le temple. Cet instrument de Dieu n'était pas annoncé comme un fils de Dieu, participant lui-même à la divinité ; et sa mission n'était pas présentée comme un calvaire d'humiliations et de souffrances expiatoires, mais comme une conquête, comme un triomphe. Ce sens littéral des prophéties mosaïques était si clair, qu'après avoir écouté Jésus avec curiosité et intérêt[1] comme ils écoutaient un grand nombre d'autres novateurs, la majorité le rejeta et finit par le persécuter et par le crucifier, à cause même de l'habileté et de l'ascendant de sa doctrine, considérée comme anti-biblique. Jésus appuyait son interprétation géniale et inattendue sur le chapitre LIII d'Esaïe, inspiré de l'antique notion orientale de l'expiateur prenant sur lui les iniquités des pécheurs. Mais ce texte isolé ne persuadait qu'à demi les disciples mêmes de Jésus ; sa condamnation à la croix fut, aux yeux des sacrificateurs et du peuple, la démonstration éclatante de son

1. Jean, VIII.

imposture ; ses propres disciples et apôtres doutèrent alors et le renièrent momentanément[1], et dans les angoisses de la Passion, lui-même se crut un instant abandonné de son Père. Saint Paul l'écrit aux Corinthiens, la doctrine du salut par le Christ crucifié n'était venue à l'esprit d'aucun homme[2].

Croire à Jésus, c'est donc croire que son audacieuse interprétation des prophéties messianiques était, en dépit des attentes humaines, autorisée et dictée par Dieu. Dieu seul a le droit d'interpréter les prophéties qu'il inspira et de découvrir tout à coup un sens qui d'avance ne s'imposait pas aux fidèles et à leurs docteurs comme le plus naturel. Aucun homme ne peut, parlant au nom de la raison humaine, dire la signification probable d'une prophétie non accomplie. La lumière naturelle est ici incompétente. Les interprétations vraies, fournies par Dieu à ses inspirés, font éclater souvent des clartés supérieures et sublimes. Ceux à qui Dieu parle enseignent le sens mystique des prophéties à ceux qui n'ont pour tout guide qu'un cœur simple et qu'une raison droite. Si la voix de Dieu a parlé aux temps bibliques, pourquoi ne parlerait-elle pas aujourd'hui? si c'est elle qui parfois déchire quelques-uns des voiles sacrés, le fait qu'il reste de tels voiles n'est-il pas la preuve que Dieu peut ne s'être pas tu pour jamais ? si cette voix prodigieuse que Guillaume Monod entendait et qui lui décelait le sens secret des mystères évangéliques fait penser invinciblement aux voix toutes pareilles que, selon la Bible, Moïse entendit légiférer, Samuel menacer et Jésus consoler, tout chrétien, tout croyant n'est-il pas obligé en conscience à examiner sans prévention les dogmes nouveaux que cette parole révéla au saint pasteur? Un homme juste et bon, un sincère

1. Marc, xiv, 50; 66-72.
2. I Cor., ii, 9.

croyant, un ministre de la Parole entend à son tour cette Parole qui n'a point encore tout dit. N'est-il pas autorisé, seul de tous les hommes, à faire connaître, sur les augustes secrets, non son opinion personnelle, non les inductions de sa raison, mais les consolations audacieusement évangéliques que la voix proféra?

Guillaume Monod citait souvent ce principe affirmé par saint Pierre :

Nulle prophétie de l'Ecriture n'est d'une interprétation particulière[1].

et il l'accompagnait du commentaire suivant :

Remarquez l'à-propos de l'avertissement de l'Apôtre. Il vient de faire appel à la parole des prophètes comme rendant témoignage à Jésus Christ; mais il sait que les Juifs pourront opposer aux Chrétiens des prophéties de l'Ancien Testament que Jésus Christ n'a pas accomplies dans le sens que leur donnaient les Juifs, et il rappelle aux chrétiens que ce n'est pas aux Juifs, mais au Saint-Esprit, qui a parlé par Jésus Christ, à décider du sens des prophéties [2].

Des polémiques qu'il eut à soutenir sur ce texte de l'apôtre Pierre et sur le renversement des attentes humaines par Jésus, Guillaume Monod sortit toujours incontestablement victorieux. Pour échapper à la logique implacable de l'exégèse monodiste, un pasteur imagina une traduction nouvelle du principe édicté par saint Pierre.

Vous me reprochez, encore une fois, lui répond Guillaume Monod, d'avoir enseigné une fausse doctrine en disant qu'aucun homme n'a le droit d'interpréter les prophéties; que ce droit appartient au Saint-Esprit. Vous

1. II Pierre, I, 20.

2. Lettre à M. Godet, 23 sept. 1882, publ. dans : *Qui faut-il croire, la Bible ou les professeurs de théologie ?*

traduisez autrement que moi le passage de la deuxième Epître de Pierre qui me paraît établir cette doctrine. Je le traduis comme beaucoup d'autres traducteurs, entre autres les traducteurs anglais anciens et nouveaux. Je ne serais pas de bonne foi si je le traduisais autrement, parce que toute autre traduction, selon moi, ne rend pas le texte grec[1].

Pour faire pièce aux prétendues révélations monodistes sur le sens des prophéties restées en suspens, Théodore Monod, frère de Guillaume, soutenait que, sans attendre un nouvel enseignement direct de Dieu, elles peuvent être comprises par chaque fidèle, pourvu qu'elles soient « lues avec simplicité de cœur » Mais Guillaume n'a pas de peine à montrer, Bible en mains, que la simplicité de cœur ne sert de rien en cette matière, et que

L'accomplissement des prophéties fut le renversement des attentes de tous les Juifs, et même de tous les disciples de Jésus-Christ[2].

Si la voix entendue par Guillaume Monod est de même nature que les voix entendues, selon l'Ecriture, par les personnages bibliques, la théologie ne peut admettre qu'aucune interprétation humaine des Ecritures entre en concurrence avec la sienne.

A celui-là seul qui révéla à l'Eglise le sens des prophéties de l'Ancien Testament appartient le droit d'expliquer celles du Nouveau Testament (Apoc., v, 3-5)[3].
Je récuse tout argument tiré des prophéties relatives au retour de Christ. Leur explication est le secret de Dieu, comme celle des prophéties de l'Ancien Testament a

1. Lettre à M. le pasteur X., Paris, 11 juin 1883; *Hectogr.*, 170, p. 3.
2. Lettre à Léopold Monod, 1er nov. 1875, publ. dans *Le Christ rejeté par son Eglise*, pp. 32-33.
3. Guil. Monod, *Hectogr.*, 151 (janv. 1883), p. 11.

été le secret de Dieu, jusqu'à ce que Jésus-Christ l'ait dévoilé[1].

L'analogie de son propre cas avec celui de tous les saints hommes inspirés de Dieu donne donc à Guillaume Monod une position théologiquement inexpugnable. Pourtant il ne redoute même pas ses adversaires théologiens sur le terrain de la libre controverse ; il condescend à laisser de côté la question de la révélation de sa doctrine, et, comme si elle était une interprétation humaine, il l'offre en discussion aux méthodes les plus critiques et les plus rationalistes de la théologie contemporaine.

En l'absence de toute direction particulière venue de Dieu, quelle est la méthode qui devrait être employée dans l'interprétation des prophéties bibliques? est-ce la méthode d'interprétation littérale ? ou celle d'interprétation tantôt littérale, tantôt symbolique ? Pour le savoir, Guillaume Monod propose trois recherches.

La première, celle du sens des dix-huit premières prophéties déjà accomplies que nous trouverons dans la Bible. — La seconde, celle des conséquences auquelles conduit le système d'interprétation littérale des prophéties. — La troisième, celle de l'interprétation que les apôtres ont donnée des dix-huit prophéties de l'Ancien Testament citées dans le Nouveau[2].

De la simple énumération des dix-huit premières prophéties réputées accomplies que contient la Bible, il ressort avec pleine évidence que presque aucune n'a été accomplie littéralement, que presque toutes ne peuvent être réputées accomplies que par une interprétation partiellement ou totalement symbo-

1. Lettre à Léopold Monod, 1er nov. 1875 ; publ. dans *Le Christ rejeté par son Eglise*, pp. 28-29.
2. *Ms. Paul D.*, I, 2e instruction, p. 7.

lique. Nous ne pouvons ici suivre Guillaume Monod jusqu'au bout de cette longue et lumineuse exposition ; nous citerons seulement les neuf premières.

1. La première prophétie réputée accomplie que l'on rencontre en lisant la Bible est la menace faite par Dieu à Adam :

Car au jour que tu en mangeras, tu mourras de mort[1].

D'après la Bible, Adam ne mourut pas le jour où il mordit à la pomme, mais longtemps après. Il faut donc donner un sens symbolique soit au mot *jour* soit aux mots *tu mourras* (tu deviendras mortel).

2. Symbolique également doit être l'interprétation de la seconde prophétie rencontrée dans la Bible :

Et je mettrai de l'inimitié entre toi et la femme ; entre ta postérité et la postérité de la femme : cette postérité t'écrasera la tête et tu la blesseras au talon[2].

3. La troisième a un sens littéral quant à Eve, mais Eve y symbolise, sans le savoir, toutes les femmes :

J'augmenterai beaucoup ton travail et ta grossesse, et tu enfanteras en travail les enfants[3].

4. Le sens de la quatrième est littéral:

La terre *sera* maudite à cause de toi[4].

5. Voici la cinquième :

... car *tu* es poudre et tu retourneras en poudre[5].

Elle est littérale pour le corps d'Adam ; mais Adam symbolise ici à son insu tous les hommes ; de plus

1. Gen., II, 17.
2. Gen., III, 15.
3. Gen., III, 16.
4. Gen., III, 17.
5. Gen., III, 19.

elle ne concerne pas l'âme d'Adam ni celles de ses descendants.

6. Quand tu laboureras la terre, elle ne te rendra plus son fruit[1].
7. J'exterminerai de dessus la terre les hommes que j'ai créés[2].
8. Et voici, je ferai venir un déluge d'eaux sur la terre[3].

Ces trois dernières prophéties ont un sens littéral, avec des obscurités.

9. Je ne maudirai plus la terre, à l'occasion des hommes[4].

Il n'y a plus eu de déluge, mais cette prophétie est en contradiction littérale avec les prophéties qui annoncent la destruction du monde.

Après avoir encore examiné de même les neuf prophéties suivantes, Guillaume Monod conclut :

En résumé, sur ces dix-huit prophéties, nous en avons trouvé deux littérales dans le sens rigoureux du mot; cinq littérales avec des obscurités; quatre à sens littéral et mystérieux à la fois; et sept à sens mystérieux[5].

Cette première recherche faite, nous en avons annoncé une seconde : l'examen des prophéties bibliques qui aujourd'hui ne sont pas encore accomplies. Elles offrent entre elles une multitude de contradictions littérales; il est donc impossible que toutes s'accomplissent au pied de la lettre : de deux prophéties contradictoires, l'une au moins doit être prise symboliquement. Si nous voulons maintenir aux prophéties dont nous attendons l'accomplissement un sens non symbolique,

1. Gen., IV, 12.
2. Gen., VI, 7.
3. Gen., VI, 17.
4. Gen., VIII, 21.
5. *Ms. Paul D...*, I, p. 11.

il faudra admettre que Jésus doit venir [pour le Jugement dernier] de jour et de nuit, puisqu'il y a des prophéties qui annoncent l'un et l'autre; qu'il sera, en revenant, visible et invisible, qu'il viendra comme Roi et comme voleur[1]. Il faudra s'attendre à voir les étoiles tomber sur la terre[2], qui est plus petite que la plupart des étoiles[3].

Les sacrificateurs et toute la nation des Juifs tournèrent contre Jésus les prophéties de l'Ancien Testament, concernant la première venue du Messie, en prenant ces prophéties littéralement, alors que Jésus en prêchait une interprétation sublimement symbolique ; quand le Christ reviendra pour le dernier jugement, prédit par les Evangiles, l'interprétation littérale des prophéties du Nouveau Testament qui concernent ce retour ne serait pas moins aveugle.

Nous voici arrivés à la dernière recherche proposée par Guillaume Monod. Dans le Nouveau Testament, les apôtres ont cité dix-huit prophéties de l'Ancien. Les apôtres sont des écrivains inspirés ; leur méthode d'interprétation des prophéties doit servir de modèle: ont-ils donné, à ces anciennes prophéties qu'ils rapportent, un sens littéral ? Non ; le sens littéral est le plus souvent impossible, quoique ces prophéties aient été collectionnées comme celles réalisées par Jésus de la manière la plus frappante. Citons seulement celle où Esaïe exposait l'antique thème oriental de la vierge-mère :

Voici, une vierge sera enceinte, et elle enfantera un fils, et on appellera son nom Emmanuel[4].

Le contexte rend impossible aux auditeurs de se

1. Apoc., XVI, 15 : « Voici, je viens comme *vient* un voleur. »
2. Apoc., VI, 13.
3. Guill. Monod, *Ms. Paul D...*, I, p. 11.
4. Esaïe, VII, 14.

douter que cette prophétie ne dût pas être accomplie au temps du roi Achaz, plus de sept siècles avant la naissance de Jésus. Les dix-sept autres soulèvent des remarques analogues.

Toutes ces prophéties, conclut Guillaume Monod, sont frappantes, je suis loin de le nier; mais si vous les lisez là où elles furent d'abord écrites, vous reconnaîtrez qu'elles renfermaient toutes quelque obscurité; qu'il était impossible, pour la plupart d'entre elles, de voir clairement qu'elles se rapportassent au Messie, et impossible de comprendre exactement ce qu'elles annonçaient. Elles ne s'accomplirent point dans le sens simple qu'elles avaient pour ceux qui les entendirent [1].

Quelques conclusions générales s'imposent après les trois recherches précédentes. C'est, conformément au principe formellement énoncé par saint Pierre [2], que nul ne peut par lui-même expliquer une prophétie, mais que l'Esprit seul le peut. C'est, conformément à un autre passage de saint Pierre [3], que les prophètes eux-mêmes ignoraient le sens précis de leurs paroles. C'est, enfin, que les prophéties du Nouveau Testament concernant le retour du Christ sur la terre pour l'œuvre finale de jugement, ne peuvent être expliquées par un simple fidèle, car les auteurs inspirés de ces prophéties pleurent leur propre incapacité d'en prévoir le sens vrai et la date d'accomplissement [4]; mais que ces prophéties peuvent et doivent être à leur heure interprétées en un sens inopinément lumineux et évangélique par Celui-là même que Dieu envoie les accomplir.

***

Après avoir exposé la méthode d'exégèse mono-

1. *Ms. Paul D...*, I, p. 14.
2. II Pierre, I, 20.
3. I Pierre, I, 10-13.
4. Jean, Apoc., V.

diste, comparons-la maintenant avec quelques méthodes modernes de la théologie, et nous allons voir avec évidence que Monod et les théologiens qui figurent parmi ses disciples sont loin d'être au rang des chrétiens les plus hardis dans la critique et l'interprétation des textes sacrés.

Dès le second siècle du christianisme se fit sentir, devant les textes, le malaise des croyants capables de penser. Bien des choses, dans l'Evangile comme dans la Bible, ne peuvent être excusées que par une interprétation habile, et c'est ce que tenta de faire Origène. Par son allégorisme prudent, il essaya de rendre acceptables les prophéties sur le jugement dernier, sur les exterminations, sur l'apparition du Fils de l'homme dans les nuées, sur la chute des étoiles, etc.; il distingua la lettre des textes et leur esprit : pour quiconque sait user de la méthode d'interprétation symbolique, la lettre, dit-il, « contient secrètement la sagesse et une doctrine digne de Dieu[1]. »

Les mêmes problèmes, le même procédé de solution se sont imposés, en toutes les époques de pensée et de science, aux théologiens chrétiens qui eurent des besoins intellectuels. Si fort a été au XIXe siècle le torrent de la critique scientifique, que le gardien catholique de la littéralité, au début du XXe, ordonne de faire des concessions.

Tout comme, en effet, on doit condamner la témérité de ceux qui, se préoccupant beaucoup plus de suivre le goût de la nouveauté que l'enseignement de l'Eglise, n'hésitent pas à recourir à des procédés critiques d'une liberté excessive, il convient de désapprouver l'attitude de ceux qui n'osent en aucune façon rompre avec l'exégèse scripturaire ayant eu cours jusqu'à présent, alors même que, la

1. In Matth., t. X, n° 1, fin. col. 837; cf. t. I, n° 9, col. 36 D 37 B.

foi demeurant d'ailleurs sauve, le sage progrès des études les y invite impérieusement[1].

On a tout dit sur la crise politique et sociale actuelle de l'Eglise en France. Mais il y a aussi une crise dogmatique. La crise dogmatique sévit parmi les fidèles; elle existe dans le clergé. Il y a parmi les prêtres deux courants bien distincts : ceux que pénètre l'esprit scientifique, ceux qui restent impénétrables (jésuites, sulpiciens, maristes). Dans le clergé séculier, la crise a lieu sur le terrain biblique; les livres de l'abbé Loisy y sont lus avec sympathie, et l'on a le sentiment qu'il est temps de renouveler les méthodes[2]. Et voici, fidèlement résumée, l'opinion récemment exprimée par un Vicaire Général. Il est temps pour le catholicisme, pense ce dignitaire, au lieu d'opposer le dogme à la science, d'interpréter le dogme à l'aide des méthodes scientifiques : psychologiquement, historiquement, expérimentalement. 1° Psychologiquement : tout dogme répond à un besoin précis de l'humanité, besoin intellectuel, moral, ethnique, national. Il dépend des lois constitutionnelles de la mentalité religieuse : symbolisme, adoration, prière, crainte, amour de Dieu, expression de l'infini. Ces conditions se retrouvent dans l'analyse des manifestations religieuses qui, d'après l'auteur, sont plus intenses dans le christianisme que partout ailleurs. — 2° Historiquement : tout dogme a une mentalité initiale, un milieu particulier, des causes accidentelles et sociales. Ces milieux et ces causes sont différents selon les temps. Il y a une part d'humanité dans chaque définition dogmatique, qui relève de la critique documentaire,

1. Pie X, Lettre à Mgr Le Camus à propos de son livre « *L'Œuvre des Apôtres.* »

2. « Plures », La crise dogmatique, *Ann. de philos. chrét.*, oct. 1903, 82-91.

textuelle, historique. Celui qui veut avoir une compréhension complète d'une manifestation dogmatique doit se mettre au point exact où se trouvaient ses auteurs. F. de Coulanges, Taine, Renan ont donné la mesure de ce que peut donner la critique historique. Que les réfractaires d'une certaine école théologique le veuillent ou non, tous les dogmes subiront ces exigences de la raison moderne. — 3° Expérimentalement : on aurait tort de croire que la religion échappe à certaines observations positives. La sociologie, la comparaison des religions et des races, certaines constatations philologiques très précises, la pathologie religieuse révèlent la source et l'uniformité des manifestations exclusivement propres à l'activité croyante. Ces observations expérimentales tendront de plus en plus à entrer dans l'explication des formules par lesquelles l'homme, dans toutes les religions, a exprimé sa pensée dans l'ordre religieux. La science moderne exige l'application de la loi de l'évolution à l'étude des phénomènes religieux. Les sentences prononcées par le Saint-Office sur le cours des astres et par la position de la terre

causèrent un scandale qui n'est pas encore réparé et qui pèse sur la mémoire des gens d'église aussi lourdement que l'inquisition[1].

L'invasion des méthodes d'exégèse scientifiques pénètre jusque dans un grand séminaire. Et voici comment un professeur de cet établissement les laisse entrer dans son esprit et dans ses cours, couvertes d'innocents euphémismes. L'école de Renan et de Strauss appelle beaucoup de récits bibliques des *mythes* et des *légendes*; le savant professeur ne saurait accepter ces termes, il propose celui d'*idéali-*

1. « Un Vicaire Général, » dans : *Ann. de Philos. Chrét.*, 1906.

sation. Dans les évangiles synoptiques en particulier, la réalité historique est puissamment idéalisée. Avant l'apparition de Jésus, dit-il, l'Ancien Testament avait accrédité « un type préconçu de Messie » ; après la mort de Jésus, les rédacteurs des évangiles s'efforcèrent d'établir un accord entre la vie de Jésus et les prophéties messianiques.

L'adaptation des passages de l'Ancien Testament aux diverses phases de la vie de Jésus, si systématique et si accentuée dans Matthieu, n'est que l'expression de cette tendance.

Les inexactitudes historiques sont du moins des documents psychologiques sur les écrivains qui, en toute sincérité, mus par des sentiments puissants, les commirent : les Synoptiques

ont à la base des matériaux historiques, mais ces matériaux historiques ont été transformés par l'action de la foi religieuse; l'esprit a animé la matière. Qui oserait contester que la personne historique de Jésus n'ait pris une forme toute particulière dans la conscience chrétienne ? Notre conscience reçoit les impressions des choses, mais en les modifiant, en les adaptant à ses formes propres. La vie de Jésus avait vivement impressionné la conscience des premiers disciples, des premiers chrétiens. Lorsque le moment d'écrire fut venu, il se fit forcément un mélange de réalité objective et de modalités subjectives. Jésus fut raconté non seulement tel qu'il avait été en lui-même, mais aussi tel qu'il paraissait à la conscience chrétienne. Une fois de plus la foi imposa ses exigences à l'histoire[1].

Voici une énumération, d'après ce professeur de

1. Un Professeur de Grand Séminaire, L'idéalisation des Synoptiques, [dans :] *Ann. de Philos. chrét.*, 1905, pp. 377-389. Cf., du même auteur : La religion d'Israël, *ibid.*, août-sept. 1905, mai 1906 ; L'auteur du quatrième évangile, oct. 1903, pp. 63-74 ; La valeur historique des Synoptiques, oct. 1904, pp. 34-50 ; La Bible, la science et l'histoire, déc. 1903, pp. 310-324.

Grand Séminaire, des facteurs et procédés de la déformation idéaliste du réel dans la religion :

1° *L'enthousiasme religieux.* — Les Synoptiques ont été composés plus de trente ans après la mort de Jésus, au moyen de récits circulant parmi les fidèles.

On sait par expérience combien un pareil milieu embellit et poétise les données strictement historiques... On sait la puissance de l'idée religieuse : autour de faits très simples elle crée une masse de fictions... Cette œuvre de l'enthousiasme religieux, que le temps a rendue possible et inévitable, s'étale comme une auréole idéale autour du noyau historique. Sous ce rapport, nous ne sommes pas mieux partagés que les rédacteurs de la Synopse, bien que nous ayons derrière nous dix-huit siècles d'affinement et de progrès scientifiques. Il y a, à peu près, une trentaine d'années qu'a eu lieu l'apparition de Lourdes ; comptez, si vous l'osez, toutes les légendes qui sont venues se greffer sur cet événement...

2° *L'imagination sémitique.* — Il ne faut pas se figurer que les sémites écrivent l'histoire comme nous.

L'esprit de ces peuples amplifie tout ce qu'il touche ; étant réfractaire à la rigueur scientifique, et, d'autre part, dominé par l'élan poétique, il ne peut se résigner à s'enfermer dans le cadre des matériaux historiques. Chaque écrivain se croit en droit d'ajouter ses réflexions et de faire son petit commentaire.

Notre auteur cite des indices manifestes de ce penchant au grossissement dans les évangiles de Jean et de Luc, et dans le Coran.

3° *Le désir d'édification, la prédication.* — Les écrivains religieux se proposent moins de raconter et d'instruire, que d'édifier et de diriger :

Ils ne se bornent pas à décrire le Jésus historique ; ils consignent aussi dans leurs Relations les impressions, les suggestions que Jésus avait suscitées dans leur âme

profondément religieuse, et qu'ils estimèrent propres à édifier les communautés chrétiennes.

4° *Le décalque de l'Ancien Testament* par les écrivains du Nouveau. Notre auteur cite[1] un grand nombre de textes où est évidente cette adaptation, cette projection des écrits antérieurs sur les récits nouveaux.

L'art du rabbinisme déploie ses ressources. Matthieu applique, VIII, 17, à Jésus ce que le second Isaïe dit, LIII, 4, du serviteur de Jahveh ; Marc, XV, 28, et Luc, XXII, 37, imposent au second Isaïe, LIII, 12, le même traitement. Matthieu fait preuve, dans l'emploi de ce procédé, d'une étonnante fécondité et d'une remarquable souplesse. On pressent le juif, profondément imbu de l'idée messianique et très préoccupé de trouver dans l'Ancien Testament des prophéties qu'il puisse appliquer à Jésus : XXVII, 35, 43, 46, il applique au Sauveur ce que le Psalmiste dit, Ps. XXI, 2, 9, 19, du juste. Ces cas sont éminemment instructifs. Tous les traits messianiques de l'Ancien Testament, d'après la croyance juive, doivent se retrouver en Jésus. Cette idée centrale domine le premier évangile tout entier. En s'engageant plus à fond dans cette voie, Paul arrivera à dégager, I Cor., XV, 3, le caractère expiatoire de la mort de Jésus, d'après le second Isaïe, LIII, 8.

5° *L'amplification.* — Jésus racontait des paraboles. Les disciples n'ont guère pu se les rappeler mot à mot; ils n'ont retenu que les idées maîtresses, le canevas. Les narrateurs développèrent, commentèrent; les rédacteurs y mirent tout leur art.

Les mêmes observations s'appliquent aux discours. Il est impossible que les auditeurs aient retenu le mot à mot des discours du Sauveur, après les avoir entendus une seule fois. Prononcez aujourd'hui un discours devant

1. PP. 384-386.

un auditoire cultivé; à moins qu'il n'y ait des sténographes dans l'assistance, je défie qui que ce soit d'en retenir le texte.

Notre auteur analyse le Discours sur la Montagne :

L'on ne peut, conclut-il, en maintenir l'authenticité textuelle qu'en violant toutes les lois qui dirigent la critique et lui permettent de faire œuvre efficace.

6° *La spéculation théologique.* — Son influence systématisatrice et doctrinale commence à se faire sentir dès les apôtres.

La pensée chrétienne ne pouvait concevoir l'échec des miracles de Jésus dans l'œuvre de la conversion des Juifs; elle couvrit cet échec en supposant que ces miracles n'avaient pas été connus des Juifs. Et pourquoi? Parce que Jésus avait ordonné de n'en pas parler. Le procédé n'est pas très logique, mais il ne faut pas demander trop de logique à des esprits qui contournent les faits et les plient à des idées préconçues.

Que reste-t-il, après cela, des textes sacrés? pas grand'chose. Mais qu'importe? conclut notre professeur de grand séminaire; ce n'est pas sur les textes que la foi repose. Du moins ce n'est pas sur le détail des textes; si le détail de la Bible et de l'Evangile est fort contestable, l'ensemble peut paraître divin, et cela suffit pour croire.

En quoi, par exemple, la divinité de Jésus-Christ pourrait-elle dépendre de l'authenticité de tel ou tel texte? Les textes ne sont en définitive que des brindilles, livrées au travail de la critique.

La méthode d'exégèse de ce vicaire général et de ce professeur de séminaire est aussi audacieuse au point de vue théologique, qu'elle est raisonnable et prudente au point de vue scientifique. On ignore s'ils ont été rappelés à l'ordre personnellement; mais

la revue où ils imprimèrent les idées que nous venons de résumer est suspecte, en cour de Rome, de « liberté excessive », et son ancien directeur reçut de la congrégation de l'Index un blâme public[1]. Ils dépassent sans doute la limite des concessions à la science autorisées et conseillées par la lettre pontificale à Mgr Le Camus[2].

Il n'en reste pas moins ce fait capital : un malaise des thèologiens catholiques les plus autorisés devant la dogmatique traditionnelle, un conseil donné par le souverain pontife de « rompre avec l'exégèse scripturaire ayant eu cours jusqu'à présent », une pénétration croissante, non pas seulement dans l'esprit de quelques abbés isolés, mais de dignitaires et de professeurs ecclésiastiques, de méthodes audacieusement scientifiques.

Les protestants libéraux reconnaissent là leurs propres méthodes, celles de MM. Harnack, Sabatier, Réville ; ils sont d'avis que les travaux des plus savants historiens catholiques contemporains mettent la théologie catholique dans une situation inextricable, et que ces catholiques prennent une attitude protestante[3]. Les exégètes catholiques antiprogressites, MM. Méchineau, Fonck, et les libres penseurs voient dans cette invasion de science le plus grave des dangers encourus présentement par le catholicisme et même par le christianisme. Mais, tandis qu'en effet, parmi les théologiens catholiques de cette nouvelle école « critique », quelques-uns sont emportés hors du catholicisme ou même hors de toute

1. *Ann. de Philos. chrét.*, févr. 1904, pp. 461, 462.

2. En Allemagne; Paul Schanz, mort en 1905, fut un champion de l'évolution du dogme catholique ; il s'appuie assez librement sur les sciences physiques et expérimentales, sur l'histoire, la psychologie, la science des religions, la philosophie.

3. ROBERTY (J.-E.), La critique biblique dans le catholicisme contemporain, *Rev. chrétienne*, 1er juin 1906.

religion, la plupart cherchent une position intellectuelle stable que l'on pourrait, semble-t-il, définir de la manière suivante. La Bible leur apparaît comme sacrée dans son ensemble et par l'esprit général qui l'inspire, mais elle est, à leurs yeux, la révélation divine appropriée à une humanité barbare. Elle reste à jamais texte sacré. Mais par delà les textes, la révélation divine s'est continuée et se continue dans cet organisme vivant qu'est l'Eglise, Bible animée, faite non de mots et de lettres, mais d'âmes, de pensées. Ils en prennent à leur aise avec les Testaments, ils les abandonnent à la dissection impitoyable de la science : la divinité de leur origine n'en est pas ébranlée à leurs yeux, et au surplus, ce n'est pas seulement sur la Bible que repose leur foi, elle se fonde sur la Bible vivante et évoluante, sur l'Eglise [1].

En présence de cette invasion des méthodes critiques dans la théologie même officielle, l'Inquisition romaine a dernièrement rendu un décret [2] qui énumère soixante-cinq propositions « réprouvées et proscrites. » En une lettre de protestation, un auteur

1. Outre les écrits indiqués et résumés ci-dessus, voir : HOUTIN (Albert), *La question biblique au XX[e] siècle*, in-8°, Paris, 1906; BRUNETIÈRE (F.) et LABRIOLLE (P. de), *Saint Vincent de Lérins*, Paris, 1906; LEFRANC (E.), *Les conflits de la science et de la Bible*, 1905; LAPPARENT (A. de), *Science et apologétique*, Paris, 4[e] éd , 1906 ; CARPENTER, *Les Evangiles d'après la critique moderne*, 1905; MARTIN (J.), *Apologie traditionnelle du christianisme*, *Ann. de Philos. chrét.*, févr., juin 1903; DESJARDINS (Paul), *Catholicisme et critique, réflexions d'un profane sur l'affaire Loisy*, Paris, 1905; NOUVELLE, *L'authenticité du 4[e] évangile et la thèse de M. Loisy*, 1905; SCHWANE, *Histoire des dogmes*, 6 vol. in-8° ; TURMEL (Joseph), *Hist. du dogme du péché originel*, Paris, 1904; RÉVILLE (A.), *Hist. du dogme de la divinité de J.-C.*, in-16, Paris, F. Alcan, 3[e] éd., 1904; MEYER (A.), *La résurrection du Christ*, 1905 ; JACQUIER, *Les Evangiles synoptiques*, 1905; HENNECKE, *Les Apocryphes*, 1905; ROSE, *Les Actes des Apôtres*, 1905; GRILL, *Pierre*, 1905; WEINEL, *Paul*, 1905; RÉVILLE, *Le 4[e] évangile*; HÉBERT, *L'évolution de la foi catholique*, Paris, F. Alcan, 1905; *Le divin, expériences et hypothèses*, Paris, F. Alcan, 1907.

2. Décret de la Sainte et Universelle Inquisition, publié dans le Journal *L'Univers*, 20 juillet 1907, et reproduit dans *Le Temps* du même jour.

anonyme, sous la signature : « Un Professeur de Grand Séminaire », déplore

Cette condamnation si légèrement prononcée contre tous les efforts de ces vingt dernières années.

Et après avoir rappelé la condamnation et le triomphe posthume de Galilée, il conclut :

Aussi bien, après tout ce bruit comme avant, nous continuerons notre labeur quotidien, notre ardente recherche d'une vérité toujours plus pure suivant le conseil de Benedetto sur son lit de mort : *Purificate la fede* [1].

Le pasteur Guillaume Monod est bien loin d'aborder les textes sacrés avec la liberté rationaliste de ces théologiens catholiques et de leurs devanciers protestants. C'est avec plus de timidité qu'il fait appel à la critique moderne lorsque, pour purifier la foi à sa manière, il tente de la mettre au service de sa néo-révélation. Comme les rénovateurs religieux des temps héroïques, c'est en prophète et en fils de Dieu, c'est par une communication personnelle directe avec le ciel qu'il remanie les révélations antérieures ; mais d'autre part, cet inspiré a quelque information scientifique, ce christ est protestant, ce messie a coudoyé Renan. Le spectacle est curieux de voir une doctrine révélée prendre corps au beau milieu de notre science.

II. LA DOCTRINE DU CHRIST DE RETOUR

Le Christ de retour. — Le Jugement dernier, œuvre de rédemption et de salut universel. — La résurrection et la Terre nouvelle.
Doctrines concernant la personnalité de Jésus-Monod.
Formation et intérêt des dogmes monodistes.

Nous venons de présenter la méthode théologique

1. Un Professeur de Grand Séminaire, A propos du nouveau Syllabus ; dans *Le Temps*, 26 juillet 1907.

de Guillaume Monod, et on a pu en apprécier la rectitude et la clarté dans son application aux prophéties bibliques. Nous allons voir maintenant cette méthode discuter d'une manière théologiquement triomphante les objections que soulèvent, d'une part, la personne de Guillaume Monod comme prétendu prophète et soi-disant Christ de retour, d'autre part l'Evangile monodiste proposé comme Testament des temps derniers, prolongement du Nouveau Testament ainsi que le Nouveau fut le prolongement de l'Ancien, Loi de la Terre Nouvelle, révélation ultime, Jugement Dernier, Troisième Alliance, Bible de l'humanité définitive. Rien dans la personnalité de Guillaume Monod, non pas même le fait qu'il fut affligé d'une folie passagère, ne l'empêche d'être un messie bibliquement correct; et sa doctrine a tous les titres théologiques à se présenter comme une révélation; rien de plus scripturaire que la voix qui la proféra, rien de plus classiquement divin et chrétien que le dénouement de rédemption totale qu'elle donne à l'annonce apocalyptique d'un Sauveur-Damnateur.

Les objections préalables que la théologie officielle a essayé d'opposer à la possibilité même d'une doctrine monodiste ne résistent pas, ainsi qu'il nous est clairement apparu, à une consultation des Ecritures. Reste à envisager le contenu même des dogmes nouveaux. Identique, quant à sa forme auditive et inspirée, à la révélation judéo-chrétienne, et d'ailleurs à toutes les révélations religieuses, toutefois, la révélation monodiste est forcément bien loin, quant à son fond, de présenter l'ampleur, la verve populaire, le souffle épique et mystique de cette antique littérature spontanée, hébraïque et araméenne, qui, par une sélection séculaire, s'est condensée dans la Bible. Cependant elle n'est pas dépourvue, nous

allons le voir, de grandeur ni de poésie, et un air biblique et évangélique assez pur y circule.

Guillaume Monod croit être « le Christ de retour ».

Une nouvelle venue du Christ sur la terre est attendue actuellement par tous les chrétiens. Le Symbole des Apôtres fait un article de foi du retour de Jésus pour juger les vivants et les morts [1].

Or la voix qu'entend Guillaume Monod, et que rien ne distingue des voix divines décrites dans la Bible, lui apprend que c'est par lui que va s'expliquer et se réaliser l'œuvre mystérieuse du Jugement dernier. Les prophéties apocalyptiques restaient jusqu'ici humainement inconciliables et incompréhensibles. Mais par son envoyé nouveau, Dieu déchire le voile. Une fois encore il renverse les attentes des théologiens et des foules. Cette description effroyable d'un cataclysme de destruction et de vengeance était seulement symbolique. Dieu ne veut pas anéantir son œuvre, ni damner la plupart de ses créatures, et Jésus, venu une fois en Sauveur, ne reviendra pas en bourreau. La fin du monde annoncée, c'est la fin du monde de péché et la continuation du monde sans péché ; le Jugement dernier, c'est la rédemption universelle ; le Christ descendant, terrible, du ciel, pour juger les vivants et les morts, c'est Dieu opérant l'œuvre d'assainissement et de salut par son Fils Jésus Guillaume Monod, par un homme né d'une

1. « *Iterum venturus est judicare vivos et mortuos.* »

Sur l'attente messianique, voir : MATHEWS (S.), *The Messianic Hope in the New Testament*, in-8°, xx-338 pp., Chicago, 1905. L'auteur étudie successivement : 1° le messianisme juif ; 2° le messianisme de Jésus ; 3° le messianisme des apôtres, et en particulier de Paul ; 4° le messianisme chrétien. — GRY, *Le Millénarisme dans son origine et son développement*, Paris, 1904. — LAGRANGE (le R. P.), L'avènement du Fils de l'homme, *Rev. biblique*, juillet 1906 : effort pour sauver par une distinction les prophéties non accomplies : « Cette génération ne passera pas que tout cela ne soit arrivé » concerne la ruine de Jérusalem ; « Personne ne connaît ni le jour ni l'heure » concerne la parousie.

femme, par un pasteur protestant français du XIXe siècle, par la prédication de la révélation nouvelle, par une contagion de sainteté dont Jésus-Monod est le foyer, par la grâce touchant bientôt tous les cœurs, par une régénération progressive et rapide de l'humanité, par l'imminente disparition de l'erreur et du vice, par l'avènement, sur terre, d'une ère finale de paix, de science, de foi, de justice, de bonté, de bonheur, de longévité.

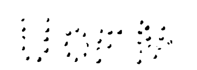
Plus consolante, pour des cœurs nourris d'une religion de pardon et de charité, que ne l'est l'attente littérale d'une exécution vengeresse, cette conception symbolique est, d'autre part, plus acceptable, pour des esprits modernes, façonnés par la science, que ne l'est l'attente littérale d'incompréhensibles et grossiers miracles venant un beau jour renverser les lois de la nature. Comment croire aujourd'hui à l'apparition possible d'un Dieu dans les nuages, c'est-à-dire dans l'atmosphère embrumée de vapeur d'eau condensée ? comment accepter cet attirail de trompettes et de glaives célestes ? cette armée d'anges guerriers ? comment des âmes élues peupleraient-elles le ciel astronomique ? comment la résurrection de tous les morts à la fois aurait-elle lieu littéralement, si la matière des cadavres anciens, reprise par la terre, par les végétaux et par l'air, sans parler de l'anthropophagie, a resservi d'étoffe à de nombreuses générations successives ? Guillaume Monod ne formule pas nettement ces diverses impossibilités, mais il en a le sentiment, et il rend aux antiques prophéties un service véritable, en leur ôtant le ridicule de la littéralité, en les interprétant comme de poétiques et profondes allégories, d'accord sur ce point avec nombre de protestants et de catholiques éclairés. Le Ciel, dès lors, c'est le bonheur sur terre; les élus, ce sont les hommes parve-

nus à ce bonheur, après l'avoir mérité en se perfectionnant ; la damnation et l'extermination des ennemis de Dieu, c'est l'exclusion finale des passions mauvaises et l'anéantissement du mal par l'effort des volontés et des raisons ; la résurrection de la chair, enfin, c'est une série de réincarnations de chaque âme, au moyen de naissances naturelles : telle est la réincarnation de Jésus en Guillaume Monod. Cela permet à chaque homme de réaliser peu à peu, en autant de vies qu'il est nécessaire, son œuvre de lumière et de vertu, jusqu'à ce qu'il devienne enfin, au sein de cette humanité transitoire qu'est la nôtre, un membre de plus pour la cité céleste déjà fondée et grandissante.

Cette conception théologique est proche de conceptions philosophiques contemporaines. Encore un pas, et Dieu lui-même serait interprété symboliquement à son tour. Il ne serait plus conçu comme une individualité incompréhensible, comme un souverain spirituel du monde matériel, comme un être non spatial intervenant dans l'espace, comme un être non temporel agissant dans le temps, comme une intelligence, une volonté, un cœur surhumains par l'omniscience, la toute-puissance, la perfection, mais humains par la conscience, la décision, le sentiment ; il ne serait plus un créateur, une cause tirant inconcevablement quelque chose de rien ; les forces de la nature ne seraient plus ses volontés ou ses messagères : mais le mot Dieu signifierait seulement le divin, il symboliserait la totalité du réel, les lois résumant l'évolution des choses et des vies, l'idéal aux formes multiples, vérités conquises et crées par l'expérience méthodique, beautés naturelles et beautés jaillies de nos cerveaux et de nos cœurs, justice peu à peu conquise, bonté de plus en plus vivante, force de l'idée toujours mieux rêvée et voulue.

Alors la Jérusalem céleste, ce serait l'humanité future, idéal ébauché par maint philosophe, une société d'individus pleinement évolués, des hommes ou des surhommes aux instincts harmonieux, adaptés, chez qui l'idéal serait plus conscient et plus efficace, et qui mettraient naturellement à son service les énergies passionnelles que nous détournons naturellement pour nos égoïsmes ; le Jugement divin, ce serait cette sélection toute mécanique par laquelle les capacités inférieures se condamnent et s'éliminent automatiquement ; la résurrection et la vie éternelle, ce serait la transmission de nos créations individuelles à un avenir illimité. Voilà, poussée jusqu'au bout, l'interprétation philosophique du christianisme.

Mais comme tant d'autres, Guillaume Monod s'est arrêté en chemin : son éducation lui rendait difficile ce dernier pas. A l'exemple de chrétiens libéraux dont s'accroît aujourd'hui le nombre, il osa interpréter symboliquement ces admirables formules sacrées où une partie de l'humanité concrétisa séculairement ses aspirations idéales, et qui restent si précieuses pour avoir véhiculé tant de vie, de volonté, de vérité, d'amour ; comme eux il sentit, si l'on veut sauver encore quelque chose de cette force, la nécessité d'adapter la Bible aux formes modernes de l'idéal : comme eux il a reculé devant l'application de la méthode symbolique à la notion même de Dieu. De sa part, c'est fort compréhensible. Son hallucination auditive le rivait à l'acceptation littérale des missions prophétiques. Déjà comme simple fidèle, il lui était difficile de renoncer à se croire personnellement immortel ; plus difficilement encore, car il était prêtre, il aurait pu cesser de se croire investi, par le sacerdoce, d'une particulière élection ; mais comme prophète, comme Messie, cet homme



qui croyait être à lui seul une incarnation du divin pouvait-il abdiquer l'antique notion d'un dieu Père et Générateur? Combien il lui était peu possible de s'élever jusqu'à nos formes modernes, si épurées, du sacré; de concevoir que le divin, autrefois incarné puissamment par le génie poétique de Jésus, mais maintenant agrandi de tout ce que la science nous dévoile et nous fait entrevoir, transfiguré par l'histoire, par la psychologie, ne saurait plus, de nos jours, habiter en un seul homme, mais qu'il a des incarnations de plus en plus multiples, que les hommes de Dieu sont désormais tous ceux qui, par la pensée, l'action, le cœur haussent l'humanité et perfectionnent nos représentations de l'idéal ; que le Messie, le Juge, le Rédempteur, c'est la nature, c'est la science, c'est la société considérées dans leur force ascensionnelle, c'est la lumière sacrée de la raison, la sainte joie du cœur honnête, la parole inspirée des enthousiasmes féconds, la divine poésie enfin, introduite par quiconque le veut ou le peut dans sa pensée scientifique même, et dans sa vie. Voilà pourquoi, libérée du littéralisme intégral, que peu à peu aujourd'hui reconnaissent impossible et abandonnent les protestants et même les catholiques pensants, la doctrine monodiste, toutefois, ne pousse pas jusqu'au bout cette belle et philosophique méthode d'interprétation symbolique, empruntée à la théologie la plus éclairée. Tout aussi bien que cette théologie orthodoxe à demi libérée, l'hétérodoxie monodiste demeure enchaînée à la lettre sur plusieurs points encore. Elle maintient une valeur sacrée aux phénomènes psychologiques d'hallucination et d'inspiration prophétiques, elle maintient l'anthropomorphique conception d'un Dieu descendu dans le sein d'une femme et dans le corps du fils de cette femme. Ce caractère merveilleux

attribué à un phénomène sensoriel ou intellectuel banal, cette notion mythologique d'un homme-Dieu ne sont pas des dogmes particuliers au monodisme. Sur ces deux points fondamentaux, ce n'est guère à la théologie, non pas même à la théologie protestante la plus libérale, de faire des objections au monodisme.

Voyons maintenant comment, armé de la méthode d'interprétation demi-libre qui lui est commune avec un nombre toujours croissant de ses confrères théologiens, Guillaume Monod a été porté à ramener à lui l'antique théorie du salut universel, et à formuler, concernant sa propre divinité, des dogmes paradoxaux fort curieux, et contre lesquels les théologiens adverses ont fort peu de prise.

La doctrine du salut final de tous les pécheurs et du rachat des réprouvés mêmes a eu des partisans dès le début du christianisme ; dans le langage théologique, elle est connue sous le nom d' « universalisme ». Guillaume Monod s'empare de cette doctrine et déclare, au nom de Dieu, qu'il vient accomplir le jugement dernier en un sens inespéré, et que ce jugement consistera en une rédemption universelle, non arbitraire, mais méritée par la conversion librement consentie de tous les pécheurs y compris les damnés.

Cette révélation vient dénouer élégamment une situation théologique délicate. C'est probablement la haine de Néron et de Rome qui avait inspiré les prophéties apocalyptiques : mais l'incendie de Rome en fut un accomplissement par trop bénin, puisque Rome sortit de cette épreuve mieux bâtie et Néron toujours empereur. Les chrétiens pensèrent alors que leurs prophètes, ainsi qu'il arrive classiquement aux meilleurs inspirés, avaient ignoré le sens vrai de leurs propres prophéties, qu'on s'était mépris sur

l'application, et que s'il ne s'agissait pas de la fin de Rome sous Néron, il s'agissait donc d'une ruine plus lointaine de la ville et de l'empire, et même de la destruction finale de la terre entière, communément annoncée par toutes les cosmogonies aryennes. Mais ainsi sauvées par ce tour de force théologique, les menaces apocalyptiques restaient une gêne à cause de leur cruauté. Parlant au nom de Dieu, voici que Guillaume Monod s'empresse de remettre dans toute cette vengeance un peu de bonté ; et pour apporter à cette difficulté invétérée une solution charitable, il a tôt fait, avec l'autorisation de l'Eternel, qui ne lui refuse rien, de proclamer la valeur purement allégorique et métaphorique de ces descriptions atrocement raffinées. Que pourra opposer la théologie à un homme qui entend Dieu de la manière la mieux autorisée par les textes, et par qui Dieu permet officiellement en quelque sorte l'habile échappatoire que les plus hardis n'osaient proposer que tout bas?

Mais interpréter le Jugement dernier comme une nouvelle et totale rédemption, n'est-ce pas renverser les Ecritures ?

La même latitude que Jésus-Christ a eue à l'égard de l'Ancien Testament, il est naturel que Jésus-Monod l'ait à l'égard du Nouveau ; et le fait d'en user librement avec la lettre des Textes ne doit pas plus empêcher le second Christ que le premier d'être considéré comme leur continuateur autorisé et leur exécuteur fidèle.

Voici, sur l'indépendance de Jésus-Christ à l'égard de la Bible, l'opinion d'un théologien catholique qui ne connaît pas l'hérésie monodiste et qui peut donc être consulté comme impartial. Il rapporte les paroles attribuées par Saint Marc à Jésus contre certaines pratiques de la Loi[1].

1. Marc, VII, 6-8.

Ainsi parlait Jésus, ajoute-t-il ; et il parlait ironiquement des rites de l'Ancienne Loi ; et il condamnait la loi du talion. Ne semble-t-il pas avoir fait, nettement, la part de l'humain et celle du divin dans l'Ancien Testament ? Qu'elle est hardie, l'exégèse de l'Homme-Dieu ! Et s'il est l'Homme-Dieu, son exégèse est bonne ; on peut donc l'appliquer aussi au Nouveau Testament, et à ce qui suivit[1].

C'est justement l'opinion de Guillaume Monod, retrouvée très indépendamment par un des esprits les plus éclairés de la jeune théologie catholique actuelle.

Alors que l'Ancien Testament, et particulièrement les Psaumes, annonçaient le Jugement, la venue d'un messie Juge, Jésus-Christ s'est présenté comme un sauveur, il a expliqué que c'est d'un jugement de rédemption qu'il s'agissait mystérieusement. En parlant de ses souffrances et de sa mort expiatoires, il a dit :

C'est là ce que je vous disais lorsque j'étais encore avec vous, qu'il fallait que tout ce qui a été écrit de moi dans la loi de Moïse et dans les prophètes, et dans les psaumes, fût accompli[2].

Jésus de retour continue à appliquer la méthode qu'il appliqua à sa première venue :

En expliquant les prophéties du Nouveau Testament comme je le fais, je ne fais absolument que répéter l'explication que Jésus-Christ et les apôtres ont donnée des prophéties toutes semblables de l'Ancien Testament, et qui étaient pour les Juifs une nouveauté, comme la mienne est pour les chrétiens une nouveauté. Comme Jésus-Christ et les apôtres faisaient appel à l'Ancien Testament et y montraient cachée la vérité qu'ils pro-

1. A. Leclère, prof. à l'Univ. de Berne, *Ann. de Philos. Chrét.*, sept. 1906, 4e s., t. II, p. 584.
2. Luc, xxiv, 44. Cf. Paul, Romains, xvi, 25, 26.

clamaient dans le monde, je fais appel au Nouveau Testament et je fais remarquer que la vérité que j'enseigne s'y trouve, mais cachée[1]... Le système d'interprétation de Jésus-Christ est précisément celui qui m'a été enseigné ; c'est l'interprétation spirituelle, opposée à l'interprétation littérale ou charnelle des chrétiens, comme l'interprétation spirituelle de Jésus-Christ l'était à l'interprétation littérale et charnelle des Juifs. Vaincre, c'est triompher par l'amour et par la croix. Vengeance, c'est la vengeance de l'œuvre de la croix, etc. Il n'y a pas une de mes interprétations qui ne puisse être justifiée par une interprétation semblable de Jésus-Christ ou des apôtres. C'est la sublime beauté de ce système d'interprétation qui frappe mes disciples, et qui ne leur permet pas de douter que Dieu seul puisse en être l'auteur. Plus ils la croient divine, plus ils s'attachent aux Ecritures, et plus ils y trouvent la clef, la seule clef possible des Ecritures[2].

En 1885, le pasteur Robert objecta à Guillaume Monod un texte de la seconde épître aux Thessaloniciens où l'apôtre Paul déclare que ceux qui ne connaissent point Dieu et ne croient pas à Jésus seront punis d'une perdition éternelle par la puissance vengeresse du Seigneur[3].

Guillaume Monod pourrait répondre que le même apôtre, dans sa première épître aux Thessaloniciens, a déjà parlé du Jugement en des termes qui exigent, pour devenir tolérables, une interprétation très détournée[4]. Mais il se contente d'une réplique plus discrète et que cent fois déjà il a donnée : l'Ancien

1. Lettre à X., 24 avril 1880 ; publ. dans *Hectogr.*, 24, p. 10.
2. 2e lettre à un pasteur, 16 juin 1880 ; publ. dans *Hectogr.*, 20 ; p. 13.
3. Paul, II Thessalonic. I, 7-8.
4. Paul, I Thessalonic., IV, 17 : « Ensuite, nous qui vivrons et qui serons restés sur la terre, nous serons enlevés tous ensemble avec eux [avec ceux qui seront morts en Christ] dans les nuées, au-devant du Seigneur, en l'air, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. »

Testament, dans les Psaumes et dans les Prophètes, annonçait que le Messie viendrait précédé de flammes de feu [1] et qu'il remplirait tout de corps morts [2]. Tout ce qui était annoncé comme extermination et condamnation, Jésus l'a interprété en conversion et pardon. Dans mainte prédication [3], dans les dix *Lettres du Christ à son Eglise* [4], dont la première seule a été publiée, Guillaume Monod a lumineusement confronté une à une les prophéties messianiques en présence desquelles Jésus se trouva, et auxquelles il donna une vie nouvelle et un sens divin, avec les prophéties laissées par Jésus et les apôtres sur le retour du Christ au Jugement dernier, en présence desquelles Jésus-Monod se trouve. La lettre des textes est la même, l'esprit doit être le même aussi, et Jésus de retour vient faire œuvre de Christ, d'expiateur, de rédempteur, continuer et achever sa première œuvre par un jugement dernier qui est une conversion et un salut finaux et universels, de même que le jugement premier avait été une conversion et un salut initiaux et partiels.

Les prophéties qui annonçaient le retour de Jésus-Christ sont absolument semblables, dans ce qu'elles ont d'essentiel, à celles qui avaient annoncé aux Juifs sa première venue. S'il a été dit qu'il viendrait sur les nuées, la même chose avait été dite par Moïse et par les Psalmistes annonçant la première venue de Christ : « Le Dieu fort vient à « ton aide porté sur les cieux et sur les nues dans sa « majesté (Deut., xxxiii, 26). La nuée et l'obscurité sont « autour de lui ; la justice et le jugement sont la base de « son trône, le feu marche devant lui et consume ses

1. Ps. xcvii, 3.
2. Ps. cx, 6.
3. 16 juin 1880, *Hectogr.*, 30, p. 13 ; 2e prédic. de 1878, *ibid.*, p. 38 23e préd. de 1880, *ibid.*, p. 12.
4. Ms. E. B. *La seconde venue de Christ...* 2e lettre, pp. 416-427 ; 3e, 428-435 ; 4e, 439-446 ; 5e, 446-448 ; 6e, 449-456 ; 7e, 460-466 ; 8e (2 avril 1874), 474-480 ; 9e, 493-502 ; 10e, 503-515.

« ennemis » (Ps. xcvii). C'est saint Paul qui applique ce psaume à la première venue de Christ et c'est sous des images toutes semblables qu'il annonce son retour (II Thess., 1). S'il doit venir pour *juger*, les prophètes de l'Ancien Testament avaient aussi annoncé qu'il viendrait pour juger la terre. Voyez encore les Ps. xcvi et xcvii. Jésus-Christ a déclaré que c'est en mourant sur la croix qu'il devait juger les hommes (Jean, xii, 31). S'il revient pour juger, il faut donc que ce soit encore sur la croix. S'il doit revenir pour combattre contre ses ennemis (Apoc. xix), l'Ancien Testament était rempli de l'annonce de ses combats. S'il doit reparaître revêtu d'un manteau trempé dans le sang (Apoc. xix), c'est précisément ainsi que l'avait vu Esaïe (lxiii). Comment donc des prophéties toutes semblables auraient-elles un sens tout différent et même tout opposé ? Dans l'Ancien Testament, Jésus-Christ leur a donné un sens miséricordieux, et vous voudriez que dans le Nouveau Testament, que je puis appeler son livre à lui, elles eussent un sens tout contraire ! que dans le livre de la loi elles signifiassent rédemption, et dans le livre de la grâce, condamnation, malédiction !

La doctrine du salut universel, l'interprétation du Jugement dernier comme nouvelle et cette fois universelle rédemption, n'appartient pas en propre à Guillaume Monod.

Elle a eu des représentants aux diverses époques du christianisme[1], et au xixe siècle en particulier ; Guillaume Monod a assisté aux controverses qu'elle a suscitées dans le monde protestant ; il ne fait que reprendre à son compte une vue théologique existante. Mais en se proposant lui-même comme le Juge-Rédempteur, en présentant la petite Eglise monodiste comme le centre de conversion qui allait peu à peu rayonner sur l'humanité et jusque sur la nature, il

1. Elle a été professée par Origène : le sang théandrique baigne à la fois les régions célestes, terrestres et inférieures. Elle a servi de thème à un poème épique contemporain de Guillaume Monod : *La Divine Epopée*, par Alexandre Sommet, 3e édit. Paris, H.-L. Delloye, 1842.

confère à cette matière empruntée une forme qui ne manque pas d'originalité, de poésie et de puissance. Des individualités religieuses plus grandes, un siècle plus propice aux fondateurs de religions, plus de génie et plus chance, voilà ce qui manqua au monodisme pour révolutionner le monde. Mais si la secte végète petitement faute de sève, sa doctrine n'en a pas moins un port élégant, sa position théologique n'en est pas moins remarquable.

En 1845, Guillaume Monod publia un article où, en acceptant les chiffres les moins élevés, il faisait le calcul approximatif du nombre d'âmes que la doctrine de Calvin voue aux peines éternelles.

Je suppose qu'au temps des apôtres, il y eut environ 10.000 chrétiens sur 100 millions d'hommes formant la population de la terre, en sorte que, pour un homme qui mourut sauvé, il en mourut 10.000 qui allaient en enfer. Aujourd'hui il y a environ un milliard d'hommes vivant sur le globe, ou mille millions, et au plus un million de vrais chrétiens, en sorte que, pour un homme qui meurt sauvé, il en meurt mille sous la condamnation. On a calculé qu'il meurt un homme par seconde sur toute la terre, par conséquent 3.600 par heure et 86.400 par jour. Sur ces 86.400, il y en a plus de 86.300 qui meurent non convertis[1].

Au total, il y a donc eu 30 milliards de damnés en dix-huit siècles.

Si Dieu créait tous les jours plus de 86.000 âmes pour les perdre éternellement, il ne serait pas amour.

Il est vrai qu'il y a des textes où les maudits semblent l'être à jamais; mais il y a aussi des textes tout contraires. Il est donc inévitable que l'on prenne symboliquement les uns si l'on prend les autres littéralement. Or l'esprit même du christianisme exige

1. Reprod. dans *Hectogr.*, 189.

que ce soient les promesses de rédemption totale qui soient prises littéralement. Voici la péroraison d'un des plus éloquents discours du pasteur-christ. Il décrit, conformément à la conception calviniste, le monde des élus et le monde des réprouvés :

Dans l'un sera Jésus-Christ avec les quelques âmes qu'il a pu dérober à la puissance de Satan, dans l'autre, la presque totalité des pécheurs, pour lesquels Jésus-Christ a vainement donné sa vie. Et au-dessus de l'un et de l'autre, Dieu secouant éternellement les bénédictions sur les élus et les vengeances sur les réprouvés, de sa main droite comblant de bienfaits les premiers, de sa main gauche frappant les derniers sans s'arrêter, et se glorifiant dans la joie perpétuelle des uns et dans le désespoir sans fin des autres. Chrétiens, le pouvez-vous croire? le pouvez-vous entendre sans frémir? Ah! si cet horrible ciel pouvait se réaliser un moment, Jésus-Christ n'y pourrait goûter un moment de repos. Il dirait à ses rachetés : O mes bien-aimés, n'entendez-vous pas les sanglots de mes frères ? Venez les délivrer avec moi. Ce sont vos frères, vos enfants, ils sont os de vos os et chair de votre chair. Descendons dans leurs douleurs pour les élever à nos joies, si nous pouvons avoir quelque joie tandis qu'ils souffrent sans espérance. Je me chargerai de leurs péchés, je porterai pour eux le poids de la justice divine, vous leur prêcherez mon amour, et Dieu les convertira. Laissons ici, s'ils le veulent, quelques théologiens qui peuvent se contenter d'un tel ciel, pour nous, le ciel n'est pas le ciel, tant qu'il existe un enfer[1].

La doctrine monodiste de la Résurrection complète et éclaire celle du Salut universel. Guillaume Monod a professé la réincarnation de l'âme des morts dans le corps d'enfants nouveau-nés.

Il n'a eu avec les spirites et occultistes que des rapports passagers, tardifs et méfiants : ce n'est pas à eux qu'il emprunte sa doctrine de la réincarnation

1. *Hectogr.*, 180, p. 3.

de l'âme des morts dans les vivants. Un pasteur protestant, monodiste convaincu et fils d'un pasteur qui fut un monodiste de la première heure, m'a dit qu'il a été frappé de trouver une théorie fort analogue de la réincarnation, exposée par Lessing[1]. Il suppose que Stapfer, le professeur de Guillaume, fort versé dans la philosophie allemande, a pu lui donner l'idée qu'il transforma plus tard en un dogme de sa religion nouvelle. C'est possible; mais nombreuses sont les sources où Guillaume Monod a pu puiser. Sans parler de la métempsychose, ou transmigration des âmes en des corps soit humains soit animaux, doctrine dont l'origine est bien antérieure à Pythagore, et qui se retrouve chez tous les peuples primitifs, la transmigration d'âmes humaines en de nouveaux corps humains ne répugne pas avec l'idée chrétienne. Si le corps est le réceptacle passager de l'âme, et si un corps humain a pu être incarné par l'esprit de Dieu, pourquoi le corps d'un homme ne pourrait-il pas être habité par l'âme d'un autre? La transmigration des âmes a été admise par saint Augustin sous le nom de palingénésie[2], et par Origène. Parmi les philosophes modernes, Giordano Bruno et Van Helmont l'ont professée; et, au XIXe siècle, elle a eu pour adeptes en France Saint-Simon, Prosper Enfantin, Charles Fourier, Pierre Leroux; en Allemagne, Schopenhauer, Schelling, Lichtenberg aussi bien que Lessing. Enfin, Guillaume Monod a pu assister à un curieux essai de rénovation du druidisme en France, vers 1860 : la doctrine de la transmigration des âmes est considérée comme druidique[3].

1. Dans *Die Erziehung des Mensches Geschichtes.*
2. Cité de Dieu, XXII, 28.
3. V. REYNAUD (Jean), *Terre et ciel*, et le compte rendu par CARO, dans *Etudes morales sur le temps présent ;* article : Druidisme, dans l'*Encyclopédie nouvelle ;* VILLEMARQUÉ (DE LA), *L'Enchanteur Merlin ;* MARTIN (Henri), *Hist. de France*, 2e éd., t. I ; CHASSANG, *Le Merveilleux dans l'antiquité,*

Voici comment Guillaume Monod incorpore la doctrine de la réincarnation à son système. Conformément aux prophéties, Jésus est revenu, pour le jugement, entouré de ses saints ressuscités. C'est dans les corps d'enfants naissants que sont réincarnés tous les élus, pendant que Jésus se réincarnait en Monod :

Maintenant il vient, avec tous ses rachetés de tous les siècles passés, ressuscités sur la terre[1]...

Il faut distinguer deux résurrections, l'une permanente, l'autre finale[2].

La résurrection permanente est celle des hommes moyens, ni justes ni très pervers. Aussitôt après la mort, leur âme va s'incarner dans le corps d'un enfant naissant, et ainsi, dans cette nouvelle vie humaine, et dans autant de vies qu'il est besoin, cette âme arrive à être ou juste ou perverse. Alors elle ne revient plus dans un corps humain, elle mène, jusqu'au Jugement dernier, une existence séparée, elle vit soit d'une vie mystérieuse de souffrances que Dieu appelle l'enfer, soit dans la jouissance de Dieu.

Mais voici qu'avec Jésus-Monod a lieu la résurrection finale. Voici que sont réapparues sur terre, dans des corps humains, non seulement des âmes moyennes, mais toutes les âmes perverses ou pieuses, revenues de l'enfer ou du ciel pour l'œuvre de régénération universelle que Dieu appelle le Jugement. Toutes les anciennes générations humaines sont présentement ressuscitées; les saints ressuscités aident Jésus ressuscité à convertir et à sauver, par un libre

Apollonius de Tyane, pp. 469-475, 1862. — V. aussi MEYER (Dr Jürgen Bona), Sur la migration des âmes, *Rev. germanique,* 30 nov. 1861; FRANCK, art. : Métempsychose, dans : *Dict. d. sc. philos.*

1. G. M., *Égl. Réf. Nouv.*, 25 fév. 1878, p. 22.
2. « La Résurrection », *Égl. Réf. Nouv.*, 25 sept. 1876.

effort de leur volonté redressée, les damnés rendus à la vie.

Guillaume Monod n'a pas décidé en combien de temps s'achèverait cette œuvre de salut final et se réaliserait le paradis terrestre. Il a admis qu'un grand nombre de générations humaines seraient peut-être encore nécessaires. Il n'osait dire comment Dieu réaliserait la parousie, la présence désormais perpétuelle de Jésus, si ce serait par une prolongation indéfinie de la vie de Guillaume Monod ou par d'autres successives incarnations de Jésus[1]. Il s'est abstenu d'identifier chacun de ses apôtres, de ses prophètes, de ses disciples, de ses adversaires avec un des personnages bibliques, bien que son entourage l'y ait nettement sollicité. A peine a-t-il accordé quelques identifications timides, à propos de personnes mortes dans des familles amies, et qu'il déclara ressuscitées dans des enfants nés ultérieurement[2]. Dans les notes prises au jour le jour par sa secrétaire, j'ai lu, à la date du 23 avril 1883 :

> Il dit qu'Hélène Sch. était bien réellement l'enfant que Mme Sch. avait perdue, et que la petite Hélène St. était bien réellement la mère de Mme St.[3].

Guillaume Monod assimile à sa doctrine, d'une manière assez originale, les attentes de l'Ebionisme concernant le règne terrestre. Par la résurrection de Jésus en Monod et des saints revenus autour de lui incognito, va s'accomplir d'une manière à la fois miraculeuse et naturelle l'ultime révolution religieuse d'où sortiront métamorphosées, non seulement l'hu-

1. V. plus bas, pp. 232-236.

2. L'identification de personnages divers considérés comme des réincarnations les uns des autres est un phénomène religieux fréquent. Jésus fut considéré comme Jean ressuscité (Matth., XIV, 2.) V. RENAN, *Vie de Jésus*, p. 208.

3. Elisa BONPARIS, simples notes primitives... III, p. 41.

manité, mais la nature matérielle elle-même. Le ciel des justes, l'enfer des damnés n'étaient que provisoires; ils sont abolis par la réincarnation accomplie et désormais perpétuelle de ces âmes comme de toutes les âmes. Voici la fin de cette étape où l'univers, par suite du péché, fut divisé en trois parties : une terre d'épreuves, un ciel de récompenses, un enfer de châtiments. Le péché va être vaincu, et voici que naît un univers nouveau; la prompte élimination du mal va permettre à la terre, ou plutôt aux terres, autant qu'il y en a d'habitées dans l'espace, de devenir ou de redevenir des paradis, séjours d'êtres pensants, aimants, qui naîtront et vivront dans des corps, qui ne mourront que pour renaître, et peut-être bientôt ne mourront plus; qui seront en contact avec une nature clémente et formeront des sociétés justes et heureuses. La matière ne sera pas anéantie, les lois générales du monde et de la vie ne seront pas renversées, Dieu ne défera rien de ce qu'il a fait; mais par le repentir et par le redressement des cœurs faussés, la matière et ses lois seront débarrassées de ce qu'elles comportent présentement d'imperfections; ce n'est pas un ciel purement spirituel, c'est un paradis à la fois spirituel et matériel qui va réaliser la Jérusalem, la Cité de Dieu, la Terre Nouvelle et les Nouveaux Cieux[1].

Quand, après l'impopularité et la persécution, le monodisme aura triomphé et qu'il aura transformé les sociétés et les individus, il transformera aussi la nature ; il n'y aura plus de tempêtes, de veuvages, de morts prématurées:

Est-il naturel que des enfants meurent? qu'un mariage à peine accompli soit brisé ? que les vents destinés à purifier l'air engendrent des tempêtes ? etc. Ce n'est

1. Esaïe, LXV, 17 à la fin.

pas *volontiers* que la terre est dans cet état, c'est à cause de l'homme qu'elle a été maudite (Gen. III, 17). Elle reviendra à son état naturel, normal quand le péché aura été détruit, comme l'annonce Esaïe (ch. LXVe[1]).

Le retour du Christ incarné en Guillaume-Monod, la réalisation, par le monodisme, du jugement dernier, du salut universel et du paradis terrestre, voilà les dogmes généraux de la religion nouvelle. Mais elle comporte aussi des dogmes particuliers, relatifs à la personnalité de Jésus-Monod. Et voici comment nous les résumerons :

1° Le Christ peut ignorer, se tromper, être malade; s'il est Dieu, il est Dieu fait homme, et homme pleinement.

2° Le Christ, à sa seconde venue, peut naître d'une femme non vierge. L'enfance de Jésus-Monod vaut l'enfance de Jésus de Nazareth.

3° La sainteté de Jésus-Monod vaut la sainteté de Jésus de Nazareth.

4° Le Christ peut se marier et se remarier.

5° Le Christ de retour ne quittera plus l'humanité, mais Guillaume Monod peut mourir.

6° La croix de Jésus-Monod, c'est-à-dire sa crise de folie et les afflictions qui en sont résultées, vaut la croix de Jésus de Nazareth.

Dans quelle mesure Jésus a-t-il été homme, dans quelle mesure Dieu? cette question a passionné et divisé la théologie chrétienne. Plus de vingt doctrines différentes de l'incarnation se sont constituées et ont eu des fortunes diverses, dans la religion grecque orthodoxe, le catholicisme, le protestantisme, et dans des hérésies plus ou moins abandonnées de nos jours. Si la notion de Dieu n'est pas claire, celle d'Homme-Dieu l'est encore moins, et,

1. A. M. le pasteur..., 13 juin 1883. *Hectogr.*, 171, p. 7.

tandis que les théologiens se sont efforcés de donner à ces dogmes un sens qui puisse passer pour acceptable, c'est vraiment un excès de soumission que de déclarer, comme l'a fait M. Brunetière[1], toute simple la notion d'Homme-Dieu, et subtile la recherche du *comment* et du *pourquoi*.

Guillaume Monod professe qu'en Jésus et en lui Guillaume Monod, Dieu est à la fois et également Dieu et homme. Il s'oppose aux Gnostiques, selon lesquels Jésus était Dieu revêtu seulement d'une apparence humaine; il reprend à son compte cette objection, que si le corps de Jésus était une apparence, cela anéantirait la doctrine de la croix[2]. Pour que l'expiation ait été autre chose qu'un simulacre, il faut que Jésus ait été homme véritablement. Comme Jésus, Guillaume Monod est Dieu même, quoi qu'il soit d'autre part un véritable homme :

La solution de la difficulté c'est : Il a été Dieu et il est homme, mais cet homme est Dieu fait homme, et il est moi. C'est une vérité que le Saint Esprit seul peut rendre l'homme capable de recevoir. — Votre ami en Dieu, qui est Dieu fait homme[3].

1. Brunetière, Tradition et développement, *Ann. de Philos. chrét.*, mars 1906, 4e s., t. I, p. 574. A propos du Traité de l'Incarnation, du P. Peteau : « Car il n'y a rien de plus simple que l'énoncé du dogme, si, en deux mots, ce que l'on nous demande, ou que l'on nous enjoint uniquement de croire, c'est que Jésus-Christ fut à la fois vraiment Homme et vraiment Dieu. Le croyons-nous fermement, sans restriction ni arrière-pensée ? Nous sommes chrétiens, et nous n'avons à croire, nous ne sommes tenus de croire que cela. Il fut homme et il est Dieu. C'est tout le dogme, et les explications qu'on en donnera n'y ajouteront, au fond, ni n'en retrancheront rien. Mais ce qu'on ne soupçonnerait pas, c'est que l'interprétation de cet énoncé si simple, — et encore une fois qui contient sur l'Incarnation la vérité tout entière, — c'est que la recherche subtile du *comment* et du *pourquoi* de cette union des deux natures en Jésus-Christ, ait pu donner naissance à plus de vingt hérésies différentes. »

2. Mémoires de 1849, publ. dans *Mém. de l'Aut. des Vues nouv. sur le Christian.* (1873), p. 95.

3. A une sœur, 9 déc. 1882; *Hectogr.*, 147, p. 3.

Mais si la divinité du Christ est égale à son humanité, et même supérieure, dans la mesure où Dieu est supérieur à l'homme, Guillaume Monod n'en admet pas moins, d'accord, sur ce point encore, avec nombre de théologiens de toutes les époques, que la divinité essentielle du Christ était voilée, pour que le Christ fût vraiment homme, par sa passagère humanité.

Cette réelle et complète humanité exige une abdication momentanée de la divinité[1].

Il était Jéhovah, mais Jéhovah réduit à l'état de serviteur. Il était bien le Tout-Puissant, mais il n'était pas tout-puissant, comme Napoléon à Sainte-Hélène était bien l'Empereur, mais il n'était plus empereur[2].

Guillaume Monod n'admet que le Père (Jéhovah) et le Fils (Jésus, Guillaume Monod). Il repousse la Trinité : le Saint-Esprit est l'inspiration de Dieu, et n'est pas une personne; le Père et le Fils ne sont pas non plus, à proprement parler, des personnes[3].

Le Père, c'est Dieu conservant sa divinité; le Fils, c'est Dieu revêtant notre humanité et se manifestant dans cette humanité[4].

Jésus a ignoré, oublié, douté, appris, il a été tenté, il avait besoin de prier, il s'étonnait, il s'est dissimulé, il a fait des erreurs[5]. S'il a eu des pouvoirs divins, s'il a fait des miracles, s'il a lu dans les cœurs, c'est passagèrement, et Guillaume Monod lui aussi a ou peut espérer avoir de tels signes de sa divinité

1. *L'Humanité de Jésus-Christ;* dans *Eglise Réformée Nouvelle*, 4 (25 août 1876), p. 56.
2. 2e lettre à X..., 20 juin 1883; *Hectogr.*, 172, p. 2; cf. 173, p. 5; 174, p. 15.
3. La Trinité, *Eglise Réformée Nouvelle*, 1877, pp. 87-96.
4. Le Dieu unique, *Eglise Réformée Nouvelle*, 1876, 25 juill., pp. 47-48.
5. V. plus haut, pp. 70-72.

Un pasteur lui objecta cette doctrine, que Jésus, du moins après son baptême, eut la conscience distincte et le souvenir de son existence antérieure. Le nouveau Christ répondit que c'est possible mais non démontré; que lui, en tout cas, n'avait pas un tel souvenir; et qu'il y a des aliénés qui l'ont. De même pour le don de clairvoyance : Jésus-Monod ne lit pas dans les cœurs; il reconnaît que ce don est fréquent chez les aliénés et chez certains normaux. En 1886, une dame écrivit au pasteur-dieu, promettant de le croire le Christ s'il répondait à cette question : Quel est un sujet de peine qu'elle a eu et qu'elle n'a confié qu'à un confident intime ? En cette circonstance, Guillaume Monod sentit une fois de plus la « parfaite humanité » du Christ de retour : il ne put deviner ce secret. A la réflexion, il en fut bien aise; c'était une tentation à laquelle il venait de résister. Il écrivit donc à la dame que s'il répondait à la question, cela prouverait qu'il n'est pas le Christ :

Je suis venu au monde, non pour dire aux hommes ce qu'ils savent, mais pour leur apprendre ce qu'ils ne savent pas...

Et il ajouta un développement sur l'humanité et la faiblesse du Christ[1] :

La conception de la « parfaite humanité du Christ » est fort ancienne chez G. Monod; il l'avait adoptée dès le temps où il était étudiant : il niait même, à cette époque, la divinité du Christ. Il a rapproché le Christ de lui bien avant de se rapprocher du Christ par la conception de sa propre sainteté et de sa génialité[2].

De tous les signes personnels de la divinité de Jésus-Christ admis traditionnellement par les chré-

1. *Hectogr.*, 312 : Bullet. du 1er mai 1886; lettre du 28 avril 1886.
2. *Hectogr.*, 163, pp. 6-7 : *A mes neveux et nièces*, 17-20 avril 1883.

tiens, le premier en date, suivant l'ordre chronologique de la vie de Jésus, est la manière dont il vint au monde. Jésus-Monod n'est pas né d'une vierge. Il a eu un homme pour père.

A cette objection, Guillaume Monod répond d'abord qu'il y a dans l'Ecriture non pas une, mais deux incarnations de Dieu en des corps d'hommes. L'Eternel dans un corps humain, — c'est-à-dire le Christ, — visita Abraham et mangea à sa table [1].

Or, cette fois-là, la Bible ne dit pas qu'il fût né, ni qu'il fût né d'une vierge.

Si Jésus-Christ n'a pas eu de père terrestre, ce n'était pas une nécessité de sa nature divine, ce n'était qu'un signe miraculeux pour le signaler. A part cela,

rien ne devait le distinguer des autres hommes; et cette différence entre lui et eux a tenu non pas à ce qu'il a eu un corps différent du leur, sans quoi ce serait à son corps qu'il faudrait attribuer sa sainteté, mais à ce qu'ayant un corps semblable au leur, il n'a pas péché comme eux [2].

Pour être le Christ, il n'est pas besoin d'être né d'une vierge. La chair de la Vierge était une chair impure comme celle de tous les hommes : le corps tiré de cette chair était une chair de péché. Jésus-Christ a eu, dit l'apôtre, « une chair de péché [3] » et dans cette chair de péché, il n'a point péché. Au contraire, Adam est né encore plus miraculeusement et il a péché [4].

Si tous les hommes sont pécheurs, en quoi une vierge est-elle plus sainte qu'une femme mariée ? Si Eve avait eu des enfants avant d'avoir péché, ses enfants auraient-ils

1. Gen., XVIII.
2. Prédic. sur Esaïe, VII, 14-15. Extr. dans : Louis CUVIER, *Lettres*, note F; cf. *ibid.*, p. 49.
3. Paul, Rom., VIII, 3.
4. *Quatre lettres à un frère*, lettre du 25 janv. 1879, pp. 21-22.

été pécheurs parce qu'ils auraient eu un père? Le mariage est saint, puisqu'il a été institué de Dieu, et ce n'est pas du mariage qu'a pu venir le péché.

La sainteté de Jésus-Christ est la conséquence de ce qu'il est Dieu fait homme, mais non de ce que son corps n'est pas issu d'Adam, puisque sa mère est une pécheresse issue d'Adam. Si le péché était, comme le dit une fausse théologie, une conséquence nécessaire de la nature du corps dans lequel nous naissons, le péché ne serait plus péché, ou, ce qui est horrible à dire, Dieu serait l'auteur du péché [1].

Reste pourtant à expliquer pourquoi Jésus, né d'une vierge à Bethléem, n'est pas né d'une vierge le 10 mars 1800 à Copenhague. Jésus-Monod aperçoit à cette différence plusieurs motifs divins :

J'arrive à ta dernière raison : « Penses-tu que ta naissance ait été miraculeuse? »... Quant à la formation du corps de Christ à sa seconde venue, Dieu ne veut pas qu'il y ait aucune différence entre lui et tous les hommes et cela pour plusieurs raisons infiniment sages :

1° Il veut constater, plus clairement qu'à la première venue du Christ, qu'il est la Parole de Dieu *faite chair*, et semblable aux hommes en toutes choses sans avoir péché.

2° Il veut foudroyer les fausses doctrines de l'Eglise Romaine sur le mérite de la virginité et du célibat, et relever la sainteté du mariage, fondement de la sainteté à laquelle Dieu veut amener la société humaine par l'Evangile.

1. *Hectogr.*, 174, p. 14; cf. 173, p. 6, lettre à E. : « La seule objection que renferme cette lettre [anonyme communiquée à G. M.] et qui paraît à l'auteur sans réplique, n'a absolument aucune valeur logique ni scripturaire, quoiqu'elle m'ait été présentée, si j'ai bonne mémoire, par Babut lui-même. Je l'ai réfutée par des arguments sans réplique dans mes *Quatre lettres à un chrétien* (M. Steinheil) que je t'enverrai si tu ne les as pas. Faire de la virginité de la mère de Jésus-Christ une condition nécessaire de sa parfaite sainteté est une doctrine qui doit faire horreur à tout chrétien, car elle suppose que le péché est une conséquence nécessaire du mariage institué de Dieu dans le Paradis... »

3° Il veut anéantir cette doctrine immorale selon laquelle le péché est une nécessité à laquelle l'homme ne peut échapper, parce qu'il descend d'Adam. Le Christ descendant d'Adam quant à son humanité corporelle aussi réellement que quelque homme que ce soit, prouvera que le péché n'est pas une suite nécessaire de la nature humaine, mais une maladie, une lèpre dont Dieu peut et veut la guérir par Jésus Christ. Amen. — Billy. — *P. S.* L'expression né *sans péché* n'est pas scripturaire[1].

La non-virginité de la femme qui fut sa mère n'empêche pas Guillaume Monod d'être descendu du ciel tout aussi bien que Jésus, entouré d'une « nuée » spirituelle d'ignorance, conformément aux prophéties.

Tu dis aussi qu'il faut l'attendre des cieux. C'est du *ciel* que mes disciples croient qu'il devait venir; mais Jésus Christ disait, il y a dix-huit siècles : « Je suis descendu du ciel » (Jean, VI). Cela n'empêchait pas qu'il fût né à Bethléem. Pourquoi donc ne peut-il pas revenir du ciel, comme autrefois, par une naissance[2]?

L'enfance et la jeunesse de Jésus-Monod valent celles de Jésus de Nazareth. Tous deux ont été semblables à leurs frères, et tentés comme eux[3].

Si un apprenti et un ouvrier charpentier a pu être le Christ, pourquoi Billy Monod, enfant, étudiant puis pasteur, ne pourrait-il pas être le Christ[4]?

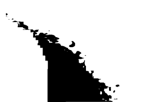
Un dogme monodiste fondamental est celui de la sainteté de Guillaume. Sans elle, le système entier s'écroule. Pourquoi la voix révélatrice doit-elle être religieusement crue et adorée par Guillaume Monod et par tous les chrétiens? parce qu'ils croient à un

1. Lettre à G., 27 juill. 1883 (de Meung-sur-Loire), publ. dans *Hectogr.*, 178, p. 9.
2. Lettre à M. Léopold Monod, pasteur à Lyon, 31 oct. et 1er nov. 1875, publ. dans *Le Christ rejeté*, p. 30.
3. *Eglise Réformée Nouvelle*, p. 58.
4. Lettre à J., 9 déc. 1882; publ. dans *Hectogr.*, 146, p. 3.

Dieu saint, incapable de se moquer d'un saint. Pourquoi les prophéties sur les faux christs ne s'appliquent-elles pas à Guillaume Monod, mais pèsent-elles sur tous ceux, excepté lui, qui se proclament messies ? parce que seul il est saint, et qu'un saint n'est pas un imposteur. Pourquoi les faiblesses humaines de l'Homme-Dieu laissent-elles subsister sa divinité à côté de son humanité ? parce que sa sainteté n'en est pas ternie. Pourquoi Jésus-Monod est-il exempt de la plupart des signes matériels, miracles, prestiges qui étaient encore nécessaires au Fils de Dieu au temps de sa venue en Palestine ? parce que, pour son épuration dernière, l'humanité doit se passer de mieux en mieux de ces symboles grossiers, et être attirée par la seule sainteté.

Toutes les personnes qui ont connu de près Guillaume Monod, même quand elles regardaient sa doctrine avec scandale ou avec dérision, sont d'accord sur la noblesse et la charité de son cœur. Mais un pieux personnage n'est pas forcément un Christ ; il y a une sainteté approximative, humaine, et une sainteté absolue, celle de Dieu ou du Christ. Cette dernière consiste à n'avoir jamais péché, pas même une seule fois. Or, comment un tribunal humain pourrait-il décider de cette sainteté métaphysique ? Dieu seul connaît le fond des cœurs, et voit la tache secrète, ou au contraire la secrète pureté, sous n'importe quelles apparences. Seul, il peut déclarer que Jésus ou que Monod sont saints absolument, en dépit de prétendus péchés que des hommes pourraient leur objecter. Nous l'avons vu, la voix « miraculeuse » a révélé à Monod que sa sainteté, malgré les apparences humaines, est absolue et qu'il est le Christ, lui qui se croyait un simple pécheur.

Il est évident que nous sommes ici en présence



d'un point faible du monodisme, d'un véritable cercle vicieux. C'est parce que Monod est saint que la voix qu'il entend doit être tenue pour divine : et d'autre part, c'est parce que cette voix est divine qu'il faut la croire quand elle déclare Monod saint. La sainteté de sa vie garantit la divinité de sa révélation, et c'est par la divinité de sa révélation que sa sainteté est garantie. C'est comme si un témoin se portait caution d'un autre témoin, mais n'était lui-même cautionné que par cet autre.

Mais la faiblesse logique d'une doctrine laisse intacte la question de sa valeur théologique. La notion de la Trinité, repoussée par Monod à cause de son illogisme, est acceptée par beaucoup de théologiens comme l'axe de sustentation de leur religion. La notion d'un être éternel, universel, parfait, incarné en un homme est loin d'être claire pour la logique, et pourtant elle est la base de la théologie judéo-chrétienne. Cette disjonction de la théologie d'avec la logique est nettement impliquée en toute religion, car il n'est pas de religion qui n'admette des mystères, des vérités au-dessus de la raison, un dieu insondable ou caché, des raisons de Dieu sur lesquelles notre raison achoppe.

Si l'on y regarde de près, on verra que le cercle vicieux que nous venons de déceler dans le monodisme ne lui est pas particulier. Il se retrouve, le même, dans toute religion révélée, et en particulier dans toutes les religions bibliques. Et s'il n'ôte rien à leur puissance, si leur valeur religieuse n'en est pas diminuée, il ne doit pas non plus être reproché, du moins par les théologiens, à la religion monodiste. C'est parce que la Bible est considérée comme divine qu'elle est appelée la Sainte Bible, malgré des passages en apparence immoraux et contraires à la charité ; et d'autre part, tous les arguments théologiques

pour démontrer la divinité de la Bible sont subordonnés à celui-ci : ce livre est divin parce qu'il est saint, c'est-à-dire, il se distingue de tous les livres les plus sublimes écrits par des hommes, en ce que seul il est exempt de tout péché[1]. Le cercle vicieux que nous appelions tout à l'heure monodiste doit donc être appelé judéo-chrétien. Si un logicien rigoureux, et négateur des droits de la théologie en face de la logique, peut opposer cet illogisme tout à la fois au monodisme et aux autres religions bibliques qui sont ses puissantes aînées, en revanche, il n'est pas permis à ces religions de tirer argument, pour proscrire leur sœur cadette, d'une antinomie logique qui leur est commune avec elle comme une héréditaire caractéristique familiale. Tout croyant, s'il pense, doit proclamer les droits particuliers de la croyance, son indépendance à l'égard de la logique; tout chrétien, s'il pense, doit tolérer l'association mutuelle des deux notions du divin et du saint dans la théologie monodiste aussi bien que dans toutes les théologies chrétiennes.

Guillaume Monod qui, de l'avis de ses adversaires mêmes, était humainement saint, s'est entendu proclamer absolument Saint et Christ, par une voix que rien ne distinguait des voix décrites commes divines dans la Bible. Il a reçu ces révélations sur sa propre personne comme un croyant éclairé et qui connaît la Bible. Il a pris toutes les précautions religieuses pour ne pas se tromper, il a fait appel à tous les contrôles théologiques, il n'a repoussé que les précautions et contrôles scientifiques, car ils sont d'un autre ordre, ils détruiraient la révélation biblique aussi bien que sa révélation personnelle. Il semble donc bien qu'au point de vue proprement théologique, distingué,

1. *Eglise Réformée Nouvelle*, 1878, pp. 56-58.

comme il convient, du point de vue scientifique, Guillaume Monod ait procédé d'une manière irréprochablement biblique, en proclamant sa divine sainteté, et que les monodistes, ses disciples, procèdent aussi d'une manière théologiquement impeccable en croyant que leur maître est le Christ de retour, et en faisant crédit au Saint de quelques apparences fort rares d'imperfection morale.

Les théologiens, ceux qui, comme membres de sa famille ou autrement, avaient assisté à la vie de Guillaume avant sa révélation, essayèrent de collectionner de petites anecdotes où, enfant ou jeune homme, il était suspect d'orgueil, de colère, de mensonge. Telle était la beauté morale de Guillaume, qu'ils eurent beaucoup de peine à en trouver. Il eut à discuter[1] quelques rares péchés qu'on réussit à lui attribuer. Il le fit avec simplicité, mais il pouvait s'en dispenser et répondre : Celui qui connaît mieux que moi le fond de mon cœur, m'a dit que malgré ces très rares ombres qui vous arrêtent et qui m'arrêtèrent plus que vous, la pureté de son Fils n'est pas ternie. Et telle était son intime conviction d'avoir appris de Dieu qu'il était exempt de péché, et de ne l'avoir pas imaginé et prétendu de lui-même, qu'il prêchait et paraphrasait avec sérénité, sans seulement songer à se l'appliquer, cette parole de l'apôtre Jean :

Si nous disons que nous n'avons point de péché, nous nous séduisons nous-mêmes et la vérité n'est point en nous[2]; si nous disons que nous n'avons point de péché,

1. Lettre à Léopold Monod, 1er sept. 1875, publ. dans *Le Christ rejeté* (1876), pp. 38-40, discussion de ses « apparentes confessions de péché. » — *Une Parole de Paix*, n° 12 (février 1876), pp. 5-6 : son examen de conssience quand Dieu l'appela Christ. — Lettre de déc. 1878 à un frère, publ. dans *Quatre lettres à un frère* (Genève. 1879), et lettre du 13 janv. 1879. — L. CUVIER, *Lettres*, lettre IV (juin 1880).

2. Jean, Epître, 1, 8.

nous le faisons menteur [Dieu] et sa parole n'est point en nous[1].

Voici le commentaire que donna Guillaume Monod, en sa qualité de Christ:

Ah! quel avertissement pour le chrétien de ne pas s'élever, de ne pas se persuader facilement qu'il vaut mieux que ses frères, et de ne jamais dire, comme l'ont fait quelquefois d'imprudents chrétiens: Je suis arrivé à la perfection, je ne pèche plus. Cette parole-là était ellemême un péché[2].

Un pasteur objecta qu'il y a des saints qui ont émis de fausses doctrines, et que, par conséquent, Guillaume Monod peut être saint et professer la fausse doctrine qu'il est le Christ.

Par exemple, dit ce protestant, il est des catholiques pieux, qui prient et agissent chrétiennement, mais disent qu'il faut adorer la Vierge et honorer les Saints. Plusieurs disent même que la Vierge leur est apparue, leur a parlé, a réclamé un culte. Aux yeux des protestants, voilà des chrétiens dont la vie est sainte, mais qui pratiquent l'idolâtrie et s'acheminent au culte d'une divinité féminine. Sainte Catherine de Sienne, sainte Brigitte de Suède[3] parlent au nom de Dieu et, malgré la pureté de leur vie, enseignent des erreurs[4].

Pour généraliser cette objection d'un pasteur, on pourrait ajouter que de même, si la sainteté d'un prophète mahométan ou protestant était démontrée à un catholique, il pourrait repousser ses doctrines, tout en rendant hommage à sa sainteté. Si ce pieux personnage entendait une voix lui dire : La vrai reli-

1. Ibid., 10.
2. *Eglise Réformée Mouvelle*, 1878, n° 7 (25 juill.), p. 112.
3. Prophéties merveilleuses de sainte Brigitte.
4. Un Pasteur, 30 avril 1886; *Hectogr.*, 317, pp. 2-3.

gion est celle de Mahomet, ou celle de Luther, le catholique pourrait ne pas se faire mahométan ou luthérien.

La simple généralisation que nous venons de faire de l'objection du pasteur laisse apercevoir que Guillaume Monod y peut échapper, tant que cette objection est présentée par un croyant, et qu'elle ne deviendrait accablante que proposée par un incroyant.

Pour un croyant, en effet, il y a une religion qui est la vraie, et toutes les autres sont fausses ; les confessions diverses ne sont pas des symbolismes également respectables et valables, suivant les milieux historiques et les individus. Professer comme inspirées des doctrines erronées peut dès lors passer pour un péché, et le plus abominable. Et si des personnages pieux ont cru divines des hérésies sacrilèges, ils peuvent être humainement saints, ils ne le sont pas aux regards de Dieu. Or Guillaume Monod a établi, par une démonstration que l'on n'a pu réfuter, du moins théologiquement, que la voix qui lui parle est identique à celle qui guida les vrais prophètes, et non pas à celles qui égarent les faux prophètes. Que cette voix soit une hallucination, on peut le décider par des raisons scientifiques ; que ce soit la voix du diable et non de Dieu, ou encore, que ce soit une voix trompeuse de Dieu, on peut le décider par un acte d'autorité ecclésiastique. Mais si l'on veut raisonner et non affirmer ; si, dans ce raisonnement, on renonce aux méthodes scientifiques, qui prouveraient, en même temps que l'hallucination de Monod, celle des plus authentiques prophètes, sans épargner ceux de la Bible ; si l'on veut ne faire appel qu'aux Ecritures, qu'aux méthodes d'une théologie non pas autoritaire mais pensante, il n'est pas possible alors de démontrer irréfutablement que ce n'est pas Dieu qui a parlé à Monod ; et dès lors Monod bénéficie de

l'analogie indéniable de son cas avec celui des prophètes sacrés de la religion dont il se réclame, il peut raisonnablement être regardé, par les adeptes de cette religion, comme le successeur autorisé de ces hommes de Dieu, comme un vrai saint et un vrai Christ, puisque Dieu lui-même le proclame.

Si une femme, répond Monod à l'objection du pasteur, se dit inspirée et enseigne le culte de la Vierge, c'est là un mauvais fruit qui suffit pour la convaincre de mensonge. Cela suffit pour confondre la dame de Lourdes[1].

L'adoration de la Vierge et ses apparitions outrepassent les Ecritures: au contraire, toute la doctrine monodiste, à commencer par le retour du Christ, en même temps qu'elle est une révélation auditive fort biblique, est une interprétation fort évangélique des Ecritures. Il est beaucoup plus difficile de prouver, en ne se servant que d'arguments scripturaires, que Guillaume Monod renverse les Ecritures, que de prouver qu'il les prolonge et les accomplit[2].

Le premier mariage de Guillaume Monod est antérieur à sa révélation. Avant de se décider, le jeune pasteur consulta longtemps son Dieu et son cœur : mais enfin, ils furent d'accord. Lorsque plus tard Guillaume Monod veuf se remaria, il y avait de longues années que l'accord de son cœur et de son Dieu se manifestait par une Voix familière, qui consacrait, en les extériorisant d'une manière mystérieusement sonore, ses plus secrètes aspirations. Cette fois, ce fut la Voix qui décida du mariage :

Dieu a voulu que je me mariasse deux fois. La première fois, ce fut après quatre mois de prières. Il m'amena à

1. *Ibid.*, 9-10.
2. La doctrine de l'impeccabilité des parfaits a été formulée au IIe siècle par l'alexandrin Carpocrate.

renoncer à la résolution que j'avais prise, au moins temporairement, de ne pas me marier. Je ne me serais pas remarié sans un ordre exprès de Dieu après trois ans de veuvage. Il voulait qu'il y eut un témoin de ma vie intime qui put attester un jour que mes convictions n'avaient jamais varié [1].

Tandis que la vocation religieuse tendait à le détourner de sa première fiancée et la vocation messianique de sa seconde, Dieu força la main à son fils pour l'obliger à épouser les femmes qu'il désirait. Nous retrouvons ici le processus psychologique qui engendra la révélation initiale du monodisme. L'imitation de Jésus-Christ est la constante préoccupation des chrétiens et des prêtres pieux : tiraillé entre son idéal et son humilité qui le faisait désespérer de l'atteindre, Guillaume trouva, corroborée par la Voix, la conviction qu'il n'avait pas à s'efforcer sans espoir, attendu qu'il était au port, lui qui se croyait en plein océan, et que, lui qui se jugeait incapable de ressembler au Christ, il était le Christ même. C'est encore le même processus psychololique qui produisit le développement de la théologie monodiste. En présence des difficultés soulevées par les cruelles prophéties d'un Jugement dernier de vengeance et de damnation, une doctrine de clémence existait, celle du Salut Universel, mais elle restait en suspens. On pouvait à la rigueur l'appuyer sur la Bible, par une interprétation naturelle de certains textes, mais qui devenait forcée pour certains autres textes. Les Ecritures sont pleines d'interprétations forcées, ou du moins, qui apparaissent telles à l'incroyant, mais que, pour le croyant, Dieu a révélées comme des vérités mystérieuses, inattendues. Une interprétation forcée n'est admissible que si

1. *Quatre lettres à un frère* (1879), p. 41.

elle vient de Dieu lui-même, et elle s'appelle alors une révélation. Pour résoudre l'énigme apocalyptique, il ne manquait donc à l'antique doctrine du Salut Universel que d'être désignée par Dieu comme l'interprétation forcée mais vraie. Et la Voix y autorisa Monod, et, au besoin, l'y contraignit, comme elle l'autorisa et le contraignit à se proclamer Christ, à se remarier, à taire sa doctrine, à la prêcher.

En se servant de vocables discrets, les pasteurs, mariés eux-mêmes, attirèrent l'attention de leur confrère sur une question délicate, celle de la virginité masculine, attribuée au Christ. Voici la réplique du Christ marié :

Vous me permettrez de me dispenser de répondre aux raisonnements par lesquels vous prétendez démontrer que le Christ ne peut pas se marier. Ce sont là des arguties dignes du Talmud ou des docteurs de l'Eglise romaine. Si Christ est le modèle que Dieu propose à l'humanité, et si Dieu a déclaré le mariage saint, s'il a pris plaisir à se comparer si souvent à l'époux et au père de famille, je ne vois pas pourquoi Jésus Christ venant pour *rétablir toutes choses*, et par conséquent, pour rétablir la famille telle qu'elle doit être, ne se marierait pas et ne donnerait pas l'exemple de ce que doit être le mari et le père chrétien. J'admire, au contraire, Dieu de m'avoir marié, pour renverser ainsi les impures doctrines du romanisme[1].

Guillaume Monod a admis sa propre mortalité. On lui objectait les prophéties annonçant que le Christ, revenu aux temps derniers, ne serait plus retiré à la Terre nouvelle, ainsi que ce texte de l'apôtre Paul :

Sachant que Christ, étant ressuscité des morts, ne

1. *Quatre lettres à un frère*, lettres des 24 et 25 janvier 1879, pp. 27 et suiv.

meurt plus, et que la mort n'a plus de pouvoir sur lui[1].

Guillaume Monod répond que désormais le Christ ne quittera plus l'humanité : mais le corps de Guillaume Monod mourra. De même, les corps des monodistes mourront. Mais cette destruction des corps n'est qu'une mort apparente, elle n'empêche pas la vie éternelle[2]. La véritable mort est le péché : elle va cesser d'exister.

Tu dis « qu'il ne meurt plus ». Je l'admets comme toi; mais, avec Jésus-Christ, je n'appelle pas mort ce que sera la mort pour ceux qui recevront la doctrine de Dieu sur la résurrection et l'immortalité[3].

M. X., pourrait-il me dire ce que devint le corps dans lequel l'Eternel avait vu et senti Abraham lui laver les pieds et avait mangé du chevreau et bu du lait chez le patriarche? Il faut bien qu'il ait été détruit puisque, dix-neuf siècles plus tard, l'Eternel naquit à Bethléem sous le nom de Jésus... Mes disciples n'admettent pas plus que le Christ doive mourir quand il quittera son corps actuel, qu'il n'admettent que le Christ qu'a vu Abraham soit mort quand il a quitté le corps dans lequel l'avait vu Abraham[4].

De quelle manière désormais Jésus restera-t-il présent à l'humanité? est-ce par de nouvelles et ininterrompues incarnations du Christ après Guillaume Monod ? le Messie continuera-t-il à être homme parmi les hommes ? la loi de réincarnation continue doit elle, à l'avenir, s'appliquer à l'Homme-Dieu aussi bien qu'à nous tous ? Ou bien est-ce par une présence seulement spirituelle, par la pureté, la charité, la foi,

1. Rom., VI, 9.
2. Jean, XI.
3. Lettre Léopold Monod, 31 oct. et 1er nov. 1875; publ. dans *Le Christ rejeté*, p. 30.
4. 2e lettre à X., 19 juin 1883, publ. dans *Hectogr.*, 172 ; pp. 4-5.

qu'après Monod, le Christ doit vivre à jamais dans les cœurs ? Guillaume Monod a laissé ce problème en suspens ; il a admis qu'après la mort de son corps, la parousie cesserait peut-être d'être corporelle :

Ce n'est pas que je m'attende à ce que Dieu me ressuscite, comme Jésus, quand je mourrai, ni même à ce qu'il prolonge ma vie au-delà des limites naturelles, j'ignore entièrement quelle sera la date de ma mort. Mais je suis assuré que ma mort n'ébranlera ni la foi de mes disciples, ni mon œuvre[1].

Depuis la mort de leur Maître, les monodistes se demandent si c'est en esprit qu'il est resté parmi eux, ou s'il est revenu dans le corps d'un de leurs enfants. C'est vers cette seconde hypothèse qu'inclinent naturellement des imaginations habituées à la doctrine de l'incarnation ; et des prophéties nouvelles ont surgi dans la secte, désignant un petit garçon né peu après la mort de Guillaume Monod[2].

La doctrine monodiste apparaît, par l'exposé qui vient d'en être fait, comme une nouvelle hérésie chrétienne ne valant ni mieux ni moins que toute autre, et capable, si les circonstances extérieures lui étaient favorables, de se développer à son tour en une orthodoxie, en une religion systématisée et répandue. Elle constitue un prolongement des Ecritures assez naturel, fort défendable théologiquement, et même, par certains côtés, séduisant, on le conçoit, pour tout chrétien qui, dans les limites infranchissables d'une foi qui en aucun cas n'abdiquera, cherche néanmoins à penser, à raisonner, à comparer, à concilier, à expliquer. Peu de théologiens professionnels consentirent, au lieu de repousser la doctrine monodiste par un acte d'autorité ecclésias-

1. Lettre à un pasteur, 16 juin 1880, publ. dans *Hectogr.*, 30, p. 2.
2. V. plus bas, pp. 232-236.

tique, à en faire l'examen théologique sincère, d'après les seules Ecritures. Parmi les rares pasteurs protestants et prêtres catholiques qui eurent l'impartialité de s'engager dans cette investigation, plusieurs en sortirent monodistes convaincus. L'un ce ces derniers, un pasteur, écrivait en 1880 :

M. Monod suit dans l'interprétation du Nouveau Testament la méthode que suivait Jésus dans l'interprétation de l'Ancien Testament[1].

[La doctrine monodiste, concluait-il,] me paraît une révélation dans la révélation, et projette sur le Nouveau Testament la même lumière que celui-ci a répandue sur l'Ancien[2].

Plus de deux cents chrétiens pieux croient aujourd'hui encore à la divinité de Guillaume Monod. Parmi eux, un grand nombre sont des personnes respectables et raisonnables, des esprits éclairés et qui cherchent. Sensibles à ce qu'il y a de beauté poétique dans cette légende vivante d'un Christ revenu pour parfaire l'expiation rédemptrice ; à l'éloquence du saint prédicateur ; à l'humiliation de ce pasteur, de ce Fils de Dieu jeté comme fou à l'asile par un siècle de science et de médecine ; à la sublimité de ce contraste entre la doctrine et l'homme, ils acceptent l'identité de Monod et de Jésus ; c'est par un seul et même acte de foi que désormais ils peuvent « croire à la croix de Golgotha et au manteau de folie de Fishponds[3] » ; ils unissent et confondent dans leur cœur

Jésus-Christ de Nazareth, Guillaume Monod : Il a fran-

1. Louis CUVIER, Pasteur, *Lettres sur le Retour de Jésus-Christ d'après les Ecritures*. Paris, p. 53.
2. Ibid., p. 29.
3. Un Prophète : Psaume, *Eglise Réformée Nouvelle*, 1878, n° 2, 25 fév., p. 35.

chi les ronces et les épines, le Calvaire, le Golgotha, Vanves, Fishponds[1].

Son martyre d'interné, sa camisole de force, voilà la croix nouvelle et moderne, voilà l'avilissement suprême en un siècle rationaliste, voilà

une œuvre d'amour semblable à celle de la croix, mais encore plus éclatante[2].

Et sous ces apparences humaines multiples, sous ces diverses persécutions, dans la cellule des aliénés comme au gibet des criminels, c'est toujours leur même Dieu qu'ils reconnaissent, leur même Sauveur[3].

Mes frères (s'écriait le divin interné), il y a cinquante ans, je ne connaissais rien d'aussi grand, d'aussi pur, d'aussi saint ni qui me parût aussi sage et aussi profond que l'Evangile de la Croix. Dieu se faisant homme et venant habiter parmi les pécheurs... Mais maintenant je connais quelque chose de plus grand encore : c'est Dieu s'abaissant non seulement au rang des hommes et des pauvres, mais au rang des insensés, Dieu consentant à être enfermé, par les chrétiens et par sa propre famille, parmi les insensés et demeurant ainsi enfermé pendant quatre ans... voilà ce que Dieu appelle plus grand encore, plus beau encore, plus sublime encore que l'Evangile de la Croix[4].

Il fallait que le Christ souffrît une seconde fois afin de vaincre tout ce qui lui restait d'ennemis, en se donnant pour eux, et cette fois c'était par ses propres disciples que le Christ devait être percé, afin qu'une même confusion fût le partage du monde et de l'Eglise, et que, le monde et l'Eglise, à la fois convaincus de péché, vinssent ensemble se laver dans le sang et les larmes du Christ. Alors, mais alors seulement, le pleur éternel de Dieu et des hommes se changera en joie éternelle[5].

1. *Qui faut-il croire...*, 1877, p. 17.
2. *Hectogr.*, 22 (1880), p. 5.
3. *Le Christ assujetti*, 1877, p. 20.
4. *Hectogr.*, 143, 5 nov. 1882, p. 9.
5. *Hectogr.*, 140, 22 oct. 1882, p. 11.

En présence de ce nouveau calvaire plus raffiné parcouru par ce nouveau christ plus rédempteur, maints croyants conservateurs s'indignèrent :

Comment donc! M. Guillaume Monod, en vivant tranquillement et bourgeoisement, comme chacun de nous, sans avoir eu de tribulations spéciales que celles de l'opposition qu'il a rencontrée, de la part de sa famille et de ses frères et amis dans le Seigneur, à se faire reconnaître comme le Christ, aurait accompli un sacrifice *comparable* à celui du Golgotha, plus *efficace* même, dont les conséquences salutaires seraient encore *plus étendues* que celles de la rédemption opérée par le sang de l'Agneau sans défaut et sans tache! En présence d'une telle énormité, il n'y a plus qu'à prier [1]...

En d'autres termes, l'internement violent dans un asile est une grave tribulation, mais fort ordinaire, pour un fils aimant ses parents malgré ce sévice, pour un mari ainsi séparé de sa femme, pour un homme qui ne croit pas être fou, et qui sait nettement qui il est et où il est, pour un pasteur qui voit son ministère brisé, pour un prophète conscient de sa mission. Quatre ans de détention parmi les fous sont une épreuve cruelle mais ordinaire pour un philosophe qui a foi en son système, pour un philanthrope dévoré du besoin de régénérer le monde. La majorité des internés le sont contre leur volonté; tous les délirants systématiques ont une conscience aiguë de leur personnalité, sont orientés dans l'espace et dans le temps; beaucoup se croient des génies méconnus, des prophètes, des dieux persécutés.

La réponse de Guillaume Monod aux objections de ce genre est qu'il s'agit premièrement de savoir s'il est un vrai prophète et un vrai Christ : or, jamais la

1. Ed P., Histoire religieuse à propos de M. G. M.; dans *Evangile et Liberté* [journal suisse], 17 nov. 1882.

théologie n'a pu ni ne pourra démontrer le contraire, et il possède une surabondance d'analogies théologiques flagrantes avec les prophètes considérés comme authentiques et avec le Christ. Au martyre de Jésus les incroyants objectent que le même calvaire, la même flagellation, la même crucifixion, et bien d'autres atrocités épargnées à Jésus, ont été infligées à des foules d'innocents, et que beaucoup ont souffert et sont morts pour d'autres doctrines, pour d'autres croyances, pour des erreurs notoires. Mille et mille suppliciés héroïques ont pu être cloués au bois d'infamie et endurer plus de tortures corporelles que Jésus : son sacrifice n'en est pas moins unique, s'il est Dieu. Si Guillaume Monod est Jésus, il n'y a point de commune mesure entre son infortune et celle de mille sages bafoués et internés par erreur ou par crime. Et si les souffrances corporelles du second pilori furent assurément moindres que celles du premier, plus grandes en revanche furent les souffrances spirituelles, plus souffletante la dérision, plus paradoxal l'espoir de réhabilitation, plus désespérée la revanche. Pour un Christ au pilori, qu'est-ce que la douleur corporelle, auprès de la douleur morale, celle du désespoir? celle-ci ne fut pas épargnée à Jésus, et un moment il se crut abandonné de son Père; mais elle fut versée plus largement encore à Monod, s'il est Dieu, car au XIXe siècle et à Paris, il existe pour un Christ des instruments de démenti et d'infamie pires que tous les gibets, et c'est l'asile et le certificat médical. Il est donc raisonnable, du moins théologiquement, de la part des adeptes de Jésus Monod, de considérer sa camisole de force comme comparable et supérieure spirituellement à la croix de Jésus, soit que l'on envisage l'intensité ou l'étendue de l'expiation et de la rédemption.

CHAPITRE II

LES PROPHÈTES MONODISTES

En plein Paris existe en 1907 une paisible secte évangélique qui compte dans son sein un messie et plus de trente prophètes. Elle a des racines et des ramifications à Genève et en diverses parties de la France. Malgré les morts et les défections, le nombre des fidèles se maintient à deux cents environ. Les principaux adeptes ont bien voulu se prêter à ma curiosité et me communiquer leurs traditions orales et écrites, ainsi que les œuvres nombreuses de leur maître, le pasteur Guillaume Monod (1800-1896). Ce fondateur de l' « Eglise Réformée Nouvelle » était lui-même un remarquable prophète. Sa doctrine paradoxale ne manque ni de philosophie ni de poésie, et l'on comprend que des croyants raisonnables, parmi lesquels des pasteurs protestants et des prêtres catholiques, aient pu se convertir à son néo-christianisme et croire avec lui qu'il était Jésus ressuscité.

Pour ne parler ici que des prophètes monodistes, un trait capital les distingue des simples aliénés mystiques que j'ai pu entendre prophétiser à l'asile Sainte-Anne : avec des tempéraments originaux, des individualités très accusées, tous ces inspirés évangéliques sont animés d'une idée commune, ils ont foi en une même nouveauté religieuse, ils font vivre chez deux cents sectateurs l'enthousiasme, l'espoir,

l'attente d'un renouveau qui doit transfigurer l'humanité et la nature entière. Cela suffit pour qu'il ne soit point permis de ranger les prophètes monodistes parmi les aliénés. Deux catégories de prophètes, en effet, se présentent à l'observateur impartial des phénomènes religieux, et méritent de rester distinctes dans une étude scientifique : d'une part, les fous prophétisants, ceux qui n'ont point d'influence sociale et qui ne sont prophètes que pour eux-mêmes ; d'autre part, les prophètes proprement dits, ceux qui apportent des formules religieuses viables et qui suscitent ou maintiennent des groupements cultuels. La psychologie religieuse doit se faire la vassale non de la médecine, mais de l'histoire. A la médecine ne doivent être abandonnés, parmi les mystiques, que les impuissants qui n'ont pas réussi à avoir une influence historique. Des méconnus, il y en a en science, peut-être en art, il n'y a pas de méconnus en religion ni en politique ; ici, c'est le succès qui est la pierre de touche ; un rêve individuel n'est qu'une utopie ou qu'un délire s'il ne peut prendre essor et quitter son auteur pour aller hanter d'autres âmes ; mais dès qu'il s'empare d'une collectivité de croyants normaux, ce n'est plus une fantaisie, c'est un vivant idéal. La réaction sociale suscitée, la réplique des contemporains et de la postérité à une innovation, l'influence prompte ou tardive, consciente ou inconsciente que les autres hommes ont reçue, voilà ce qui décide si l'originalité est un don ou une anomalie. Une chose distingue le génie de la folie, alors même que leurs aspects physiologiques sont analogues, c'est la fécondité ou la stérilité sociale. Médicalement, un prophète proprement dit peut ressembler à un fou prophétisant, un messie à un théomane, mais c'est à la condition de couper les attaches

vitales des premiers, de traiter artificiellement comme des isolés des personnages qui ont pour essence d'incarner une collectivité. Replongé dans son milieu, le prophète, le messie est le porte-parole d'une foule. Les croyances et les attentes ambiantes expliquent, excusent, justifient le vêtement particulier que le tempérament de ce poète prédicant confère à l'idée jaillie de mille têtes. Adapté à son monde, il possède un mode d'intellection approprié; et son rayonnement peut être puissant, les grands prophètes et les messies s'assimilent leur milieu, attirent à eux des âmes inertes, réveillent ceux qui dormaient, insufflent à de l'humanité amorphe une énergie et une pensée. Il ne faut pas se buter à l'identité de quelques phénomènes neurologiques. Les visions et les voix font un fou quand elles font un désadapté; mais chez le pasteur obéi d'un troupeau d'âmes, visions et voix sont une tolérable projection concrète des vérités, trop abstraites, en leur pureté, pour ces esprits imaginatifs. Qu'importe, si la matière en elle-même est autre que les traductions colorées, sonores, chaudes, dont nos sens la revêtent? les données normales de la vue et de l'ouïe ont pu être appelées des hallucinations vraies. Qu'importent de même les personnifications théologiques par lesquelles visionnaires et inspirés allégorisent la justice et le devoir? chez beaucoup d'organisateurs religieux, ces hallucinations pieuses sont normalement suscitées par un état social trop peu évolué pour s'élever au respect d'une morale sans symbolisme. Entre un prophète conducteur d'une collectivité croyante et un aliéné prophétisant, la différence est profonde : elle se mesure à la portée de leur parole, à son retentissement dans les consciences.

A vrai dire, les prophètes de l'*Eglise Réformée Nouvelle* ne sont pas et ne peuvent pas être, dans notre milieu parisien, de ces hallucinés sublimes qui par-

fois soulevèrent les peuples primitifs au-dessus de l'égoïsme et de l'anarchie. Ni à Montmartre, ni aux Gobelins, ni à Avon, ni en Touraine, ni à Genève, dans mes visites aux prophètes monodistes, je n'ai vu un Jérémie ou une Maximille. Notre siècle est déjà trop scientifique, il apprend à se passer des fictives magnificences qui abritèrent les jeunes vérités. L'avenir, quoi qu'en ait dit James Darmesteter, ne paraît pas être aux prophètes. Tout porte à croire que la religion monodiste restera localisée, et que la petite communauté continuera de végéter obscurément autour de ses inspirés. Mais si le prophétisme n'a pas chez les monodistes toute l'ampleur qu'il eut à ses grandes époques, il est du moins intéressant de pouvoir étudier sur le vif, chez des prophéticules d'une bonne lignée, un phénomène religieux fondamental. Thimothée et Marthe Leroy, Sara Rob., Marie-Madeleine, Lydie Parguel, Jules Doinel, Abel Menviel père, Herminie Sch., le petit Abel, Mme Menviel, Laure H. D., Arthur D. pasteur, Aglaé B., Marie W. S., Marthe Str., Mme Dotzler, Cécile Bachmann, Gustave C. pasteur, Julie El., Mme Man., Mme Boc., Talmon l'Armée, Henriette Sch., Jeannette Ha.-Ma., etc., n'appartiennent pas à la catégorie des fous prophétisants. Leurs transports éloquents sont des phénomènes religieux et non médicaux. Quelque modeste, ou peu encouragé par le milieu social, que soit leur don, c'est à la famille des visionnaires religieux et des inspirés religieux qu'ils sont apparentés. C'est sur des prophètes et non sur des malades que j'ai pu maintes fois observer l'entrée en inspiration, la parole et l'écriture extatiques.

J'ai dû me contenter de l'observation et de l'interrogation sans autre apparat qu'un carnet pour prendre des notes. Devant les instruments de laboratoire, l'Esprit s'enfuit. Les campimètres et les esthésiomè-

tres apaisent la divine fureur, et sous l'ampoule des pressiomètres artériels, la clameur des divineresses se tait. Pour ne pas perdre la confiance familière de mes sujets, j'ai dû, même en dehors de leurs possessions divines, m'abstenir de les mettre à la question par les procédés de la psychophysique et de la physiologie. Je n'ai donc point de tracés à faire valoir, point de colonnes de chiffres à déployer ; je n'apporte pas la courbe d'une respiration où Dieu souffla, à peine la photographie d'un visage où il resplendit. Le lecteur suppléera facilement à cette lacune : l'agitation respiratoire n'a pas une modalité prophétique spéciale, l'enthousiasme religieux a les mêmes caractères physiologiques que tous les enthousiasmes, et sans aucun luxe d'explorations médicales, l'état chronique de névrose est assez patent par l'exaltation, la suggestibilité, l'automatisme, les hallucinations, les troubles moteurs que la simple conversation suffit à expérimenter et à scruter. La séduction des équations et des roues dentées transfigura un temps le style de la psychologie, sans qu'elle y gagnât en faits et en lois ce qu'elle y perdit en lecteurs.

Le pasteur Guillaume Monod fut en proie au délire prophétique le plus aigu en 1832. Il eut des visions et surtout des voix, et leur obéit de telle sorte qu'on dut l'interner pendant quatre ans, à la maison de santé de Falret à Vanves, puis à Fishponds en Angleterre. De ses voix il reçut la révélation qu'il était le Christ ressuscité. Afin de pouvoir exercer les fonctions de pasteur en Suisse, à Alger, à Rouen, à Paris, il cessa, pendant vingt-six ans, de prêcher sa mission, sans cependant cesser d'y croire. En 1872, à Paris, armé d'un corps de doctrine ingénieusement élaboré, il recommença à proclamer publiquement son nouvel évangile, eut des adeptes et fut rejeté par les autorités protestantes. C'est seulement à la

fin de 1875 qu'il commença à avoir des prophètes. Ceux-ci furent très vite en nombre considérable, relativement à celui des disciples. Depuis la mort du Maître, survenue en 1896, la religion et le prophétisme monodistes continuent à vivre et à absorber des éléments nouveaux.

TIMOTHÉE ET MARTHE LEROY

Ce furent des enfants qui prophétisèrent les premiers, dans des réunions tenues chez les Menviel, d'humbles disciples dont nous aurons à parler plus bas. Le petit Timothée Leroy, âgé de neuf ou dix ans, entendit Dieu lui parler et eut des visions effrayantes. Bientôt sa sœur Marthe, âgée de dix-huit à vingt ans, eut des voix à son tour. Transfigurés tout à coup devant l'assistance anxieuse, l'enfant et la jeune fille répandaient des paroles émouvantes et surprenantes pour leur âge. Et s'il leur arrivait de dire ou de faire des puérilités, les âmes avides de manifestations divines étaient seulement charmées de voir Dieu se faire petit enfant.

Outre le prophétisme oratoire et écrit, Timothée pratiquait le prophétisme par signes. « Un jour, m'a raconté la prophétesse Aglaé B., nous étions réunis. Par la bouche de Timothée Leroy, Dieu nous a donné le commandement de couper de petits morceaux de papier, de les rouler, de les coller en forme de tuyaux, et de les rapporter la fois suivante. Par son prophète enfant, Dieu nous ordonnait un acte enfantin. Rentrée chez moi, je me mis à l'ouvrage. Mon mari me dit : Tu es folle! Mais à la réunion de culte qui suivit, nous eûmes l'explication : nos papiers étaient l'image des rouleaux où la parole de Dieu serait écrite et transportée. Une autre fois, Timothée forma un cœur en papier et le mit sur la table, puis il l'épous-

seta avec la main. Et Dieu lui disait : C'est ainsi que je nettoierai les cœurs. Une autre fois il brûla des papiers, et Dieu lui dit : C'est ainsi que je brûlerai le péché. »

Voici une prophétie de la jeune Marthe Leroy :

Ce 23 mars 1877, Dieu dit : La corruption est à son comble, mes yeux sont rassasiés de vos méchantes actions, hommes vils et pervers. Je suis parmi vous, et ma sainteté, au lieu de vous servir de modèle, vous sert de risée... Ici sont les incrédules... j'entends parmi eux ces discours : « Les prophètes sont des menteurs, ce sont des spirites... » Ici, c'est un groupe de savants : ils sont à discuter sur celui que les insensés appellent Fou. L'un d'eux dit : « La sainteté de M. Monod est de la folie », l'autre : « Il s'est déjà mis en colère, et ne peut pas être le Christ », un autre : « M. Monod s'est frappé l'imagination et il croit être le Christ ». Tels sont les propos que j'entends parmi vous, homme pervers. Amen [1].

Je n'ai pu retrouver la trace de ces puérils fondateurs pour entrer en relations directes avec eux, s'ils vivent encore. Les monodistes évitent de parler d'eux, car en grandissant, ils cessèrent de prophétiser et de croire, et avant de s'en aller ils occasionnèrent des disputes.

Le 2 avril 1884, la prophétesse Lydie Parguel flétrit ses jeunes devanciers. Par sa bouche, Dieu exprima les sentiments des monodistes. Il déclara qu'il avait fait de Marthe et Timothée ses instruments, mais qu'ensuite il s'était retiré d'eux parce qu'ils avaient accusé leurs frères.

Timothée, devenu aveugle, a été organiste à Sainte-Marie et accordeur de pianos. La prophétesse Aglaé, ointe par lui, savait que sa vue était menacée, et elle lui prédisait, au moment des querelles finales, que

1. *Les prophètes du* XIXe *siècle à Paris*, br. in-8° de 12 pp. Paris, chez les libraires protestants, 1877.

s'il perdait la foi, il deviendrait aveugle. Et, en effet, il prétend maintenant ne plus se souvenir d'avoir été monodiste et prophète, et c'est parce qu'il est ainsi « tombé de la foi » qu'il a été frappé de cécité[1].

SARA ROB

En même temps qu'il suscita le don de prophétie chez certaines personnes, le monodisme attira à lui et disciplina par sa doctrine un nombre assez grand de prophètes errants. Tel fut le cas pour Sara Rob. C'était une catholique, femme d'un avoué de Paris. Elle était spirite, et allait rue Royale entendre prêcher des protestants. Exaltée par ces réunions, elle fut prise par l'esprit de Dieu, eut des visions, entendit des voix qui lui ordonnaient d'écrire et lui dictaient des cahiers entiers de déclamations mystiques. Le retour triomphal du Christ, que le millénarisme et l'adventisme de tous les siècles a espéré comme prochain, allait enfin révolutionner le monde. Déjà même le Christ était ressuscité, il vivait obscur parmi les hommes, en attendant de se lever pour régner et pour consoler. Une dame protestante mit Sara en relations avec G. Monod. « Ce Christ que vous annoncez, lui dit-il, c'est moi. » Et en même temps elle entendit la voix mystique qui disait : « Oui, c'est mon Fils. »

G. Monod a fait un triage des écrits de la prophétesse Sara. Ceux qui n'étaient pas contraires à sa

1. La prophétesse Marie-Madeleine possède chez elle, près des Gobelins, à Paris, des notes prises au jour le jour et qui contiennent la collection des paroles et visions des premiers prophètes monodistes. Le Maître fit détruire beaucoup de ces écrits vers 1877 ou 1878. Mme H., en avait quatre ou cinq volumes qu'il fit brûler. Mais il ordonna de conserver une copie, qui était chez les Menviel, et Marie L. l'a conservée et a bien voulu me la communiquer.

doctrine lui parurent divins, et il les publia[1]. Ceux qui s'en éloignaient lui semblèrent opposés aux Ecritures, dictés par des voix tentatrices, et il les détruisit. Quelques passages s'appliquaient bien à sa doctrine :

Alors que vous lirez ces lignes, souvenez-vous, le Christ est proche, le Christ est à la porte.

... Je passerai à travers tes rues, ô Paris, et ce sera pour la dernière fois que tu me verras.

... L'avez-vous vu assis au milieu de vous, le Christ, le Christ enfant ? Avez-vous aperçu qu'il était semblable à ceux qui l'environnaient et que son attitude était simple et naïve ?

... Semblables aux premiers Juifs, vous m'attendez en conquérant, et je viens pasteur et l'un d'eux.

... Je vais venir juge vengeur. Ce n'est pas sur les nuées au préalable, mais parmi vous, dans vos rangs. Je serai l'un de vos frères.

Le mari de Sara essaya de l'arracher à la vocation prophétique. Alors, poussée par ses voix, elle le quitta, ainsi que ses enfants déjà grands, et se réfugia secrètement chez des monodistes. Mme Dumas à Lyon, Mme Huguenin et Cécile Bachmann à Eclepens lui donnèrent asile. La famille du pasteur Monod crut qu'il était de son devoir de fournir au mari la liste des disciples du nouveau Christ, et la police chercha la fugitive. Avertie à temps, elle partit une nuit, sur l'ordre de ses voix. Cécile Bachmann, qui l'accompagna jusqu'à la gare, a raconté cet émouvant départ. Le soleil se levait, et à un détour de la route Sara marchait vers lui « comme une âme venant à Dieu. » Elle alla au Havre et s'embarqua pour l'Amérique. Son odyssée d'outre-mer est racontée dans le

1. *Le Règne du Consolateur révélé à un solitaire*, VI-95 pp. in-8° Paris, 1874, 2 éditions ; *Le Règne de la vie*, II-30 pp. in-8°.

Journal de Sara R., que les disciples de cette époque ont lu manuscrit, ont copié, ont commenté. Je ne l'ai point retrouvé.

Finalement, Sara dut se placer comme servante dans un restaurant. Un Français la remarqua, et lui donna l'argent du retour. Elle rejoignit sa famille et revint au catholicisme.

MARIE-MADELEINE

M. Abel Menviel, professeur d'écriture, regrettait que sa femme ne lui eût pas donné d'enfant. Après la guerre, ils firent venir d'Alsace une jeune cousine de Mme Menviel, Marie-Madeleine, pour la traiter comme leur fille.

En juin 1873, il leur naquit un fils, qu'on appela Abel.

Le dimanche, M. Menviel conduisait sa famille à l'office, au temple de la rue Roquépine. Parmi les prédicateurs, ces cœurs simples aimaient Guillaume Monod, car il savait se mettre à leur portée et les émouvoir. Ils furent étonnés de son excommunication, survenue en 1876, sous le voile de la démission, et ils allèrent aux réunions qu'il tint dès lors chez lui les jeudis et les dimanches.

G. Monod n'avait jamais proclamé ouvertement sa mission dans un temple. Mais devant ce cercle familier d'auditeurs sélectionnés, il raconta comment Dieu lui avait parlé et révélé qu'il était le Christ. Marie-Madeleine pensa aussitôt : « C'est vrai, il est le Christ » ; et comme l'oncle et la tante craignaient de s'être fourvoyés et parlaient de ne pas retourner chez le novateur, elle se chargea de les rassurer et de les convertir.

Déjà le 14 juillet 1875, elle avait entendu la voix de Dieu. Après le déjeuner, le chef de famille lisait



la Bible. Il rencontra ce jour-là un passage où Dieu parle à un homme, annonce à David que le temple sera rebâti par Salomon. Tout à coup, Marie-Madeleine entendit une voix qui lui dit : « Oui, ce sera Salomon qui rebâtira mon temple. »

La voix se tut six mois. Mais un soir, en janvier 1876, comme Marie-Madeleine priait, Dieu lui parla. Il lui annonça, au sujet de sa famille, des événements futurs, et lui enjoignit de ne jamais répéter ces paroles, pas même à G. Monod. Ces prophéties, dit-elle, se sont, par la suite, accomplies à la lettre.

Après six mois encore, l'Esprit se manifesta de nouveau à Marie-Madeleine, le soir, pendant sa prière solitaire. Elle entendit un bruit, un bourdonnement, « comme un vent impétueux accompagné d'un sifflement », et crut que c'était le crépitement et le souffle des flammes. Mais la maison était calme. Le bruit la poursuivait. Elle pria, ne voulut réveiller personne, installa son matelas dans la salle à manger. Le souffle de l'Esprit stridait toujours. Vers 6 heures du matin, il cessa, et une voix retentit, disant : « N'aie pas peur ! », puis : « Ecris ! » Mais Marie-Madeleine ne savait pas écrire. La voix dicta : « Guillaume Monod est mon fils. » Alors, Marie-Madeleine appela son oncle et sa tante, et leur raconta cette nuit sublime. Au nom de Dieu, elle leur annonça qu'elle allait prophétiser, et qu'ils devaient lui servir de secrétaires. Le professeur d'écriture se mit à son pupitre et la bonne tante l'aida. Marie-Madeleine dictait à mesure qu'elle entendait, très lentement.

Depuis lors, Marie-Madeleine n'a plus cessé « un seul instant » d'entendre la parole divine. C'est ce qui l'a soutenue dans son existence sacrifiée et douloureuse. Aujourd'hui même, elle entend la Voix,

à peu près tous les jours ; Dieu lui donne un petit conseil, lui adresse quelques paroles; elle répond ; les gens qui passent croient qu'elle parle toute seule.

La première prophétie de Marie-Madeleine a été publiée par G. Monod en 1877 dans sa brochure *Qui faut-il croire, Dieu ou les pasteurs protestants?* pp. 11-12; il supprima seulement certains détails privés :

Dieu dit: Enfants, pourquoi pleurez-vous? pourquoi êtes-vous tristes? N'est-ce pas moi votre Dieu? Enfants de ma joie... Ma fille, n'aie point peur d'écrire, car c'est moi, l'Eternel, qui te parle. Voici, je vais faire sauter ton cœur dans la joie; car ce soir tu entres dans tes fonctions de prophète. — Amen... Grâce soit au pape. Amen... Joie soit à Gambetta. Amen. Terre, voici ton Sauveur. Amen. Bismarck, tu vas périr. Amen. Russie, sois victorieuse. Toi, Turquie, sois abaissée. Amen.

Cette prophétie est signée « Le grand Dieu. » Les pasteurs ne manquèrent pas de tirer argument de la puérilité de cet écrit. Voici ce qu'objecta l'un d'eux:

Quant aux prophéties qui forment le corps de la brochure [1], elles me paraissent de nature à ébranler fortement la foi des monodistes les plus convaincus. Relisez plutôt la troisième. Une jeune Française n'aime pas l'Allemagne et Bismarck, cela se comprend; elle a, au contraire, beaucoup de sympathie pour l'Alsace et ceux qui ont donné asile aux Alsaciens: les Bâlois, les Suisses. Elle fait épouser à Dieu ses sentiments français et écrit des paroles comme celles-ci: Bismarck, tu vas périr. Amen. Joie soit à Gambetta, etc. Il y a neuf ans que ces paroles ont été écrites, et Bismarck est encore bien vivant. Quant à Gambetta, — pauvre Gambetta! —

1. Il s'agit de la brochure *Les Prophètes du* XIXe *siècle à Paris* (1877), où G. M. réimprima les paroles de Marie-Madeleine.

la prophétie n'a pas prolongé ses jours, ni sa gloire, puisqu'il a été renversé du pouvoir, ni sa joie. Tout cela, permettez-moi de vous le dire, est triste et puéril, et quand on lit sous ces paroles cette signature auguste « le grand Dieu », on frémit du sacrilège et on est effrayé, car on ne joue pas avec le nom de Dieu [1].

Mais les monodistes admettaient que Dieu peut parler puérilement à des enfants, et que des prophéties littéralement renversées peuvent être accomplies symboliquement.

C'est sous l'influence directe de G. Monod que Marie-Madeleine devint prophète. Avant de recevoir le don, elle connaissait les écrits de Sara Rob., que le Maître lisait aux réunions et qu'il avait prêtés aux Menviel. L'exemple de Timothée fut décisif : il prophétisait depuis deux ou trois jours quand Marie-Madeleine l'imita. Une pieuse rivalité s'établit entre les jeunes inspirés, elle aboutit à la discorde et à l'exclusion de Timothée et de sa sœur. A l'égard de G. Monod, elle produisit une surenchère d'appellations adoratrices. Dès le 27 octobre 1877, Marie-Madeleine s'écriait, à propos de l'Eglise égarée :

Alors, j'ai envoyé, pour la ramener, mon unique, mon bien-aimé, l'Admirable, le Conseiller, l'Ami, Jésus-Christ de Nazareth, Guillaume Monod. Amen.

Un peu plus tard, nous le verrons, des scènes se déroulèrent, où un véritable culte fut rendu au nouveau Messie.

MENVIEL, Mme MENVIEL, ABEL.

Contagionnées par Marie-Madeleine, les trois personnes avec qui elle vécut devinrent prophètes : M. et Mme Menviel et le petit Abel reçurent des ré-

1. UN PASTEUR; lettre du 30 avril 1886 à Mlle..., publiée dans *Hectogr.*, 317.

vélations, eurent des inspirations, déclamèrent et écrivirent sous la dictée de l'Esprit. Il est intéressant d'examiner sur ces trois cas la diversité des réactions individuelles à une même semence, la variété de ses développements suivant le terrain que prête chaque contagionné.

Arrivé jeune à Paris, Menviel se plaça comme valet de chambre. Il épousa la cuisinière de la maison, une alsacienne. Après avoir fait de petites économies, il prit des leçons de français, d'écriture, de comptabilité, et se fit professeur d'écriture; elle acheta une machine à coudre et travailla pour les bandagistes. Nous avons relaté les évènements qui suivirent l'arrivée de Marie-Madeleine. La naissance d'Abel ne troubla pas la sérénité de ces pieuses gens. En faveur de leur simplicité de cœur, de leur foi, de leur don prophétique, Guillaume Monod et ses autres disciples jugèrent qu'on devait beaucoup leur pardonner, et ils furent installés comme concierges à Mont-Repos, la maison encore existante du boulevard Montparnasse, n° 140, propriété de riches monodistes, où le Maître habita longtemps.

Mme Menviel n'a pas été une prophétesse bien remarquable : elle est aussi effacée comme inspirée que comme épouse. Je ne connais d'elle qu'un écrit de deux pages in-8°, dicté par Dieu le 17 juillet 1877. Il commence par ces mots : « Portes des temples, ouvrez-vous... » et est signé : « Jéhovah. » G. Monod l'a publié dans sa brochure *Qui faut-il croire, Dieu ou les pasteurs protestants ?*

Plus curieuse est la figure de Menviel. Sans avoir vraiment eu, semble-t-il, de révélations auditives, il se crut destiné par Dieu à une mission de choix, celle de morigéner les monodistes et de régenter les prophètes. Le 16 avril 1878, il écrit à la prophétesse Anna Pf. :

J'ai été très surpris de la manière dont vous avez pris les paroles que Dieu vous a adressées par moi. Vous êtes prophète : vous savez que je le suis aussi, et vous n'ignorez pas que Dieu m'a choisi pour reprendre son Eglise Nouvelle.

La prophétesse Anna ne s'inclina pas et tous les autres prophètes, race peu docile, persistèrent à ne pas reconnaître la prééminence de Menviel. Alors le castigateur sentit que le temps des prophètes était passé pour l'Eglise Nouvelle, que Dieu voulait leur imposer silence, et déclarer par lui que leur mission désormais était close. Mais les prophètes continuèrent à vaticiner, et G. Monod n'attacha pas non plus à l'interdiction prononcée par Menviel une importance décisive. Alors celui-ci pensa que puisque Dieu laissait encore parler ses rivaux, lui aussi pouvait continuer à prophétiser.

Voici encore un exemple de la candeur d'inspiration qui transformait en commandements divins les désirs du prophète. Menviel a envie de faire un voyage en Suisse, mais il n'a pas d'argent : Dieu lui dicte qu'il lui ordonne d'aller en Suisse ; la caisse commune y pourvoira.

Cher Maître. Dieu veut que j'aille en Suisse, comme vous le verrez par les paroles qu'il m'a dictées... je bénis Dieu d'être son instrument... Ainsi, cher Maître, ce serait une grande joie pour moi d'aller en Suisse, mais ma bourse ne saurait faire face aux dépenses du voyage[1].

Un jour, il étala à G. Monod un flot de médisances. Sa lettre n'est pas une tentative de chantage, pas plus qu'une confession de doute : G. Monod et les monodistes ne s'y sont pas trompés, et c'est en considération de son adhésion aveugle et indéfectible

1. Lettre à G. M., 28 mars 1878. Le voyage eut lieu.

qu'ils ont passé à Menviel des énormités. Voici une partie de cette lettre :

Scheitter m'a dit que nous étions des spirites, que Mme Rob. était une spirite, et qu'elle lui avait dit à lui qu'il serait le Christ...

Ensuite il m'a raconté de votre chère Mme Monod que vous lui aviez affirmé jusqu'à sa mort qu'elle était enceinte, et que vous le croyiez si bien que vous aviez fait faire l'autopsie ; et qu'alors M. Gaussen, qui était là présent, vous a dit : « Eh bien ! croirez-vous maintenant que vous êtes le Christ ? » et que vous n'avez rien répondu.

Il me dit aussi que Mme Sara Rob. avait un amant et qu'elle lui avait dit aussi qu'il serait le Christ.

Tout cela pour moi est comme nul... Tout cela raffermit ma foi [1].

Il est difficile de déterminer la part de sincérité de Menviel. Elle est peut-être très grande. Il semble que dans son cynisme, il ait été un croyant naïf, et que, sans hallucinations auditives ni pycho-motrices, il ait eu la conviction d'être autorisé, approuvé et conduit par Dieu en ses démarches peu estimables et peu cohérentes. Pas plus que sa pieuse femme, il n'était choqué par exemple de garder à côté d'elle Marie-Madeleine et le fils qu'elle lui donna ; il pensa que cette solution humaine était aussi la plus religieuse. Le considérer comme un intrigant et un menteur, ce serait méconnaître un bien curieux et fréquent état psychologique. S'il médit, s'il accuse, s'il dénonce pour se hausser, et s'il se contredit, c'est par une jalousie, une ambition, un opportunisme dont il ne se fait pas l'aveu à lui-même. Dieu prend sur lui les faits et gestes de son élu. La foi intense, en cet esprit borné, masque et détruit toute morale. La conscience d'un Dieu toujours présent et qui sanctifie ses désirs

1. Menviel, Lettre à G. M., 16 avril 1878.

les plus immoraux, pourvu qu'ils soient irréfléchis et candides, ôte à ce prophète toute conscience du jugement qu'il encourt devant l'humanité raisonnable. Croire à la Parole de Dieu, croire qu'elle lui est adressée, et que lorsqu'il combine et ambitionne, c'est Dieu qui commande, rien de plus aisé pour cette intelligence sans critique, ni de plus commode pour cet égoïsme sans scrupules : il est difficile de ne pas considérer comme évident ce qui nous est à la fois agréable, utile et facile. Quoique son « inspiration » soit toute mentale, sans audition sensorielle d'une voix, Menviel croit fanatiquement à sa mission, comme à celle de son maître.

Avec persévérance, Menviel s'efforce d'obtenir de son imagination, qu'il appelle une voix, des productions d'allure prophétique. Sans qu'on puisse conclure à la supercherie consciente, ses manuscrits portent souvent la trace de l'hésitation et de la composition réfléchie.

Le 25 novembre 1879, il écrit au président Grévy pour lui annoncer que depuis deux ans Dieu lui fait entendre sa voix :

Cette voix me dit aujourd'hui de vous écrire ces quelques lignes, et il vous dit que si vous voulez vous laisser diriger par lui...

Avec beaucoup de peine, ce valet-prophète s'efforça d'écrire un livre « pour le monde entier ». Sous le titre *Les derniers temps*, il a commencé un cahier soigné de prophéties grandiloquentes, divisées en chapitres. Comme il craint la mort, il reçoit, dès l'introduction, la promesse que Dieu prolongera sa vieillesse, afin qu'il lui rende témoignage devant d'autres générations. Mais, après avoir noirci quelques feuillets, le pauvre prophète s'embrouille dans son sublime, et l'œuvre reste inachevée.

Ne quittons pas Menviel sans analyser une lettre de ce croyant à sa sœur pour la convertir au monodisme. Les arguments dont il se sert sont de beaux exemples de *raisonnement passionné*[1]. Pour mettre en relief la logique sentimentale de cette étrange démonstration, nous nous contenterons de découper cette lettre en six alinéas, contenant chacun une idée, et de résumer chacun en un titre :

1° *Je crois non en Monod mais en Christ*: « il ne s'agit plus pour moi de M. tel; il s'agit uniquement de Christ, c'est-à-dire le Sauveur des hommes, ou encore Jésus-Christ le crucifié de Golgotha qui est revenu sur la terre...»

2° *Ma foi est forte* : « Pour bien te faire comprendre la vérité de ces choses, il faut que je te dise d'abord que je le crois aussi fortement, qu'il est le Sauveur de retour sur la terre, que tous les chrétiens croient que Jésus de Nazareth est le sauveur du monde. »

3° *Je suis ton frère* : « Maintenant, je vais te donner quelques preuves pour t'amener à le croire comme moi je le crois, et je pense que tu ajouteras foi aussi bien aux paroles de ton frère, qu'aux paroles de tes amies, qui ne savent rien de ce qui se passe, »

4° *Je le vois journellement* : « tandis que moi je le vois, je lui parle, il vient me voir et dîne de temps en temps chez moi, et moi chez lui; c'est te dire que je le connais comme je te connais, et par conséquent je puis parler sans crainte de me tromper, comme toi tu es assurée que je suis ton frère. »

5° *Il a la Bible pour lui.* Zach. 15, etc.

6° *Clonclusion* : « Ne crains point, c'est bien le Christ qui est sur la terre, tu peux me croire[2]. »

1. V. plus bas un bel exemple de raisonnement passionné chez le prophète cévenol Jean Cavalier (p. 265).
2. Menviel, Lettre à sa sœur, 5 oct. 1879.

Ce raisonnement est logiquement inexistant, mais il n'est pas sans valeur psychologique. Ce n'est pas de syllogismes corrects que se nourrit la croyance. L'émotion, l'élan de l'âme, le contact personnel et familier font plus pour croire que ne feraient cent théorèmes. Les raisons qui font que Menviel a la foi sont celles de beaucoup de croyants, et il les exprime fort bien dans une autre lettre :

Certainement, c'est une grande bénédiction, c'est une joie inexprimable, de connaître, de voir, de toucher, de parler, et d'être enseignés par notre Sauveur[1].

Nourri dans le prophétisme, le petit Abel commença à prophétiser à cinq ans. Son père annonce ce miracle à une disciple :

Je veux vous faire part d'une nouvelle que je voulais garder pour votre arrivée. Peut-être la savez-vous déjà ? Dieu a parlé au petit Abel et lui parle souvent. Je vous envoie les paroles qu'Il lui a dictées la première fois. Comme Dieu est bon! peut-on douter que ce ne soit pas Dieu qui parle? comment un enfant de cinq ans pourrait-il imaginer de telles paroles? Et il les prononçait très vite, comme s'il les savait par cœur[2].

L'inspiration de l'enfant-prophète paraît, à première vue, avoir été de nature nettement auditive. Un dimanche, Cécile Bachmann désira l'entendre prophétiser et le pria de lui dire quelque chose de la part de Dieu. « Quand je n'entends rien à l'oreille, je ne puis rien dire », répondit Abel[3]. Conscient de son importance, averti d'avance par Dieu qu'il aurait à prophétiser à tel moment, l'enfant, dans les intervalles, se préprarait à son rôle. Monologuer plaît à tous les enfants; avec des exemples et des applau-

1. Menviel, Lettre à Mme Schmerber, 5 mars 1878.
2. Menviel, Lettre à Mme Schmerber, 10 juin 1878.
3. Menviel, Lettre à Mlle Amélie B., 24 juin 1878.

dissements, on obtient d'eux en bas âge la déclamation récitative et l'improvisation plus ou moins préparée. De quelle nature est le phénomène auditif que le petit Abel considère comme la source de son inspiration? peut-être s'agit-il de pseudo-hallucinations auditives, ou même d'hallucinations; mais il est possible plus simplement, que l'enfant, suggestionné par ses deux mères et par son père, ait seulement attribué une valeur religieuse à un phénomène ordinaire et normal. Beaucoup de pensées, avant d'être ou sans être extériorisées par le langage, s'accompagnent de l'audition mentale de leur formule verbale[1]. Sans être nullement hallucinatoire ni seulement pseudo-hallucinatoire, cette audition mentale devient particulièrement intense si l'on s'applique à fixer sur elle l'attention, et aussi dans la cogitation oratoire : les pensées d'un orateur en train de parler surgissent avec des formules verbales plus arrêtées et avec une plus grande sonorité mentàle préalable. Il est vraisemblable que le petit Abel et que beauconp de prophètes ajoutent ou suppléent aux hallucinations et pseudo-hallucinations auditives par une vénération superstitieuse de ce phénomène normal, l'audition mentale oratoire. La phrase : « Quand je n'entends rien à l'oreille, je ne puis rien dire » signifie peut-être simplement : Pour que je déclame, il faut me mettre en train, jusqu'à ce que mes pensées arrivent faciles et prêtes.

Je n'ai pas les premières prophéties d'Abel. Voici quelques extraits d'un écrit composé par lui à l'âge de neuf ans :

25 juin 1882. Dieu dit : Enfant, enfant, écoute ces paroles. Dieu dit : Bâle, Bâle, tu seras glorifié. Amen. Dieu dit : Enfants, enfants, réunissez-vous, ne formez qu'un

1. V. Egger, *La Parole intérieure*, 2e édition 1904, Paris, F. Alcan.

seul cœur, qu'un seul troupeau, venez boire à la source d'eau vive, venez, venez boire de cette source et, quand vous en aurez bue[1], vous n'aurez plus soif. Amen, Amen, Amen... Dieu dit: Tu auras encore plusieurs armés à combatre, une à ta gauche et une à ta droite, tu les vainquera et tu les fras mourir...

Abel fit régulièrement ses classes, puis il entreprit avec succès les études médicales et il allait les terminer lorsqu'il mourut à vingt-sept ans à la suite d'une piqûre anatomique, monodiste et prophète toujours. Ses convictions religieuses étaient de celles que la pratique des sciences positives n'entame pas, et il continua, pour sa famille et pour ses coreligionnaires monodistes, l'exercice de son don prophétique, sans en parler au dehors.

AGLAÉ B.

Aglaé B. est âgée de soixante-treize ans. Elle a eu neuf frères et sœurs. Trois sont morts : un garçon, en bas âge, on ne sait plus de quelle maladie ; une jeune fille, à vingt-quatre ans, de bronchite ; une petite fille, à quatorze mois, de méningite. Sur les survivants, je n'ai pas de renseignements.

Fille d'ouvriers ignorants, catholiques mais non pratiquants, Aglaé se rappelle son enfance comme un ciel sans nuages.

Elle dit avoir eu des visions dès l'enfance. A quatre ou cinq ans, elle a vu des anges, la nuit, étant éveillée. Elle a eu des voix vers six ou sept ans. Sa petite sœur venait de mourir ; chargée d'aller porter cette nouvelle à des amis, la fillette cheminait le long d'une haie ; comme elle cueillait des mûres, elle entendit une voix intérieure qui disait : « Tu n'as

1. *Sic.*

pas de chagrin d'avoir perdu ta petite sœur? » et en passant devant un crucifix, elle se sentit précipitée à genoux.

Pensionnaire dans un couvent de douze à dix-huit ans, lingère ensuite chez des demoiselles pieuses, elle eut à vingt-et-un ans la typhoïde et resta chez sa mère jusqu'à son mariage. Tout de suite elle eut à souffrir de l'incrédulité de son mari.

A vingt-cinq ans, elle eut un garçon. Il mourut en nourrice. Puis elle eut une fille, qui mourut à cinq ans d'un rhumatisme articulaire avec accidents cérébraux. Un jour que l'enfant dormait, la jeune mère était dans une autre chambre et entendit tout près d'elle retentir l'appel: « Maman! » C'était tout à fait la voix de la fillette absente, imitée par Dieu. Au chevet de sa petite malade, Aglaé entendit une voix intérieure qui disait: « Il faut qu'elle meure! » C'est « en prophétisant » et en chantant que mourut la fillette.

Aglaé avait été convertie au protestantisme par le colporteur Schneider. Elle désira entendre Guillaume Monod et, à la fin de 1873, elle assista, au temple du Saint-Esprit, rue Roquépine, a la dernière prédication du pasteur congédié. Comme les Menviel, elle alla aux réunions qu'il tint chez lui, et où il proclama sa mission divine. Immédiatement, Aglaé crut qu'il était le Christ, et, comme il priait, elle pensait: « Comme il lui ressemble! »

Le culte fini, le nouveau Christ tendit la main à son admiratrice, disant: « Vous aimez entendre la parole de Dieu, Madame. — Cela, dit-elle, m'a transpercée, comme une flèche d'amour. J'ai été si honorée, moi qui n'étais habituée qu'à des injures. Et il me rendit visite dans ma boutique de lampiste. J'en ai été transportée. Il s'abaissait pour nous élever. »

La nouvelle convertie assista chez les Menviel aux inspirations de Timothée, de Marthe, de Marie-Made-

leine, de M. et Mme Menviel, et à son tour elle se sentit devenir prophète. Dieu commença par la faire écrire. Une voix intérieure lui commanda : « Lève-toi et écris ! » Elle se disposa à écrire sur le bord de la cheminée. Comme l'inspiration tardait à venir, Aglaé voulait se rasseoir, elle cherchait à s'échapper, mais Dieu la força à reprendre le crayon, et enfin elle écrivit tremblante : « Tu seras puissante ! » Elle eut peur, et se jeta à genoux. Dieu ajouta : «... contre le mal, contre le péché » ; elle fut rassurée. Le petit Timothée, dont la gloire n'était pas encore ternie, oignit Aglaé pour la consacrer. Il lui imposa la main, disant : « Je te oins pour ma sacrificatrice ! » Dès lors elle eut l'impression que l'univers était plus beau, l'air plus pur, et partout, dans la rue, chez elle, les choses la ravissaient par un charme nouveau.

Voici comment, aidée par l'interrogation, Aglaé décrit les phénomènes divers en lesquels consiste son inspiration.

Dieu s'adresse à elle de plusieurs manières :

1° *L'inspiration mentale.* C'est la manière ordinaire. « J'ai souvent une pensée qui ne vient pas de moi, je subis des influences de sainteté qui viennent de Dieu. Il y a des fois que c'est confondu avec mon esprit, j'hésite si c'est de moi ou de Dieu. D'après l'écrit je le sais après coup, selon que c'est bien ou mal. »

2° *L'inspiration oratoire.* « Dieu parle souvent par ma bouche. N'a-t-il pas dit à Jérémie : Ta bouche sera ma bouche ? Par sa puissance il fait agir notre bouche et parle par elle. C'est ainsi qu'il m'employait dans l'Eglise quand il me faisait parler contre le péché, et même chanter des cantiques improvisés, musique et tout : c'était Dieu qui chantait par ma bouche. De même pour tous les mouvements : une fois, Dieu m'a renversée, dans l'Eglise de la rue

Brunel. Je chancelais, une puissance me soutenait, puis j'ai fini par tomber. »

3° *L'audition mentale.* « Dieu me parle constamment par une voix intérieure que j'entends en moi; elle parle très bas, cela ne résonne pas, c'est comme une ombre de voix. »

4° *L'audition sensorielle.* « Très rarement Dieu m'a parlé par une voix dans le vide, dans l'espace, résonnant aux oreilles. C'est probablement ainsi qu'il parla à Samuel. Timothée Leroy avait une voix extérieure de cette espèce. C'est à des moments où je ne m'y attendais pas que Dieu m'a parlé de cette manière, pour me montrer qu'il le pouvait. Je voudrais bien qu'il me parle ainsi souvent. Je le priais beaucoup de le faire, et de se montrer aussi à mes yeux. Mais il m'a répondu, par la voix intérieure : « Non, servante B., la créature s'y habituerait, la créature s'habitue à tout. » Et c'est bien vrai. Il y a des fois que Dieu me parle et que je n'y fais même pas attention, tant est grande l'étourderie de la créature, sa légèreté ! »

5° *L'inspiration graphique.* Nous avons vu plus haut comment elle se développa chez Aglaé. « Quelquefois cela me coûte, de me mettre à écrire, et je cherche d'abord à me dérober. En écrivant, je ne réfléchis pas, je suis envahie. Des fois, ce n'est plus du tout moi qui écris, cela me fait peur. En relisant n'étant plus obsédée, je suis étonnée de voir ce que cela signifie, et je trouve des choses très pénibles pour moi. »

Aglaé n'a pas besoin d'être beaucoup aidée pour distinguer très nettement ces divers modes de l'inspiration. Maintes fois, curieuse du divin, elle les a scrutés elle-même, sans, il est vrai, leur donner des dénominations spéciales, comme celles que nous avons employées. Mais toujours sa foi préconçue

l'a empêchée de se rendre compte que l'inspiration mentale n'est que la superstition dans la réflexion personnelle; que l'audition mentale n'est que la superstition dans l'imagination auditive des phrases pensées; que l'inspiration oratoire n'est que la superstition èt l'audition mentale dans la déclamation improvisée, et dans l'automatisme verbal et mimique; que l'audition sensorielle, forme la plus impressionnante de la révélation, n'est que l'hallucination auditive; qu'enfin l'inspiration graphique n'est que l'écriture automatique avec ou sans audition mentale.

Quant à l'intention divine dont elle croit être l'objet, Aglaé la définit voici comment : « Dieu se sert de moi et d'autres prophètes dans des intentions différentes. De moi, pour exprimer sa justice contre le péché; c'est une mission pénible et rude. Toujours les inspirés eurent des rôles spéciaux : de là la différence entre les prophètes bibliques, entre les évangélistes. Ma nature, mon tempérament, mon caractère, tout cela se lie à ma mission. Dans notre Eglise Nouvelle, Mme Marie W.-Sp. est dressée à représenter le calme, le repos, la paix, la mansuétude de Dieu : elle n'aurait peut-être pas la force de voir autre chose. Et Mme Laure H.-D., c'est l'amour, c'est aussi la connaissance de la Bible : elle cite plus que moi. Arthur D., c'est la justice de Dieu et la foi, la profondeur, la beauté : comme il est beau aussi physiquement! il a de la difficulté d'élocution; mais d'être maintenant professeur, cela lui aura donné plus de facilité. »

Nous avons dit qu'étant enfant, Aglaé a eu des visions. Elle a continué d'en avoir. De même que Dieu lui fit entendre un jour près d'elle la voix de sa fillette qui était loin, il lui a fait voir des personnes de sa connaissance, en leur absence. Un jour, elle attendait un invité et son mari. Ils étaient en retard pour le

déjeûner. Elle alla à la porte du jardin, regarda sur la route, vit ses deux retardataires qui arrivaient et revint prévenir la bonne. Mais un moment passa, et ils n'entraient pas. Enfin, longtemps après, ils arrivèrent de la gare directement : elle comprit qu'elle avait eu une vision. Un autre jour, étant dans la rue avec Lydie Parguel, elle vit un mendiant qui la regardait étrangement : elle se retourna et ne le vit plus : « C'est l'Eternel », dit Lydie. Une fois, Aglaé, vit « quatre nègres, et, en l'air, l'ange Satan, noir et gros. » Souvent, pendant le culte, elle apercevait un personnage en nuées, c'était l'Eternel.

J'ai pu voir et entendre Aglaé prophétiser. Tantôt l'inspiration jaillit à l'improviste : interrompant une conversation, l'inspirée réclame le silence, et solennellement prononce « des Paroles » ; tantôt, pour solliciter l'Esprit, elle s'agenouille, elle improvise à haute voix une prière parfois éloquente. Son visage est beau, auréolé d'une blanche chevelure, et l'on dirait qu'un rayonnement intérieur le fait resplendir; une agitation de souffrance et de lutte intensifie encore l'expression, et souvent les yeux se remplissent de larmes.

Voici une prophétie qu'elle m'a adressée, connaissant mon incrédulité mais ma sympathie, et par laquelle le Dieu des monodistes m'autorise à chercher ouvertement la vérité :

Avon, 22 novembre 1906. — Monsieur. C'est seulement aujourd'hui que l'Eternel me dit : Ecris à mon fils, là est ma volonté. Ne crains rien, absolument rien, c'est Moi, oui, Moi, le créateur des mondes dans l'espace, qui trace sur ce papier des Paroles d'amour pour mon serviteur. — Je dis donc : Mon fils, mon fils, sois béni à toujours, à jamais, tu seras un instrument fort et puissant pour faire connaître les vérités que j'ai révélées au Pasteur G. Monod, le Crucifié réincarné selon les promesses écrites dans les

Evangiles. Je veux que le monde sache et connaisse la Vérité de ma Parole dans toute sa pureté. Je veux que mon Eglise Réformée de France, cette Eglise que j'aime et qui renferme tant de serviteurs zélés pour travailler à la gloire de mon Nom, — je veux, dis-je, lui montrer sa légèreté. *Voilà tout.* — Mon fils, pour cela Je te remplirai de ma force, de ma sagesse, de ma bonté, et ta joie sera grande dans la mission que je te réserve. Bénis-moi pour cette faveur, pour ce don de ma grâce. — Ton Père Je m'appelle. Mon fils, ton épouse te sera une aide, chante, chante un Alléluia à la gloire de mon Nom. — Mon fils, donne-moi ton cœur, et tu goûteras le ciel sur la terre. Le ciel, c'est Moi dans le cœur de la créature, le cœur de ma créature est mon Domaine, quand la créature marche avec Moi et pour Moi. — Mon fils, tu peux venir chez ma fille Aglaé, viens et ne crains rien ainsi que ton épouse. Mon serviteur B. sera heureux de votre visite. — Gloire, gloire, gloire pour toujours à mon armée. Oui, oui, oui, réjouissez-vous, soldats de l'Eternel, réjouissez-vous dans le ciel de ma Sainteté, ce ciel divin promis à ceux et celles qui travaillent à l'établir. — Mon fils, dans ce ciel divin, plus de mensonge, plus de vol, plus de fourberie, plus d'hypocrisie, plus d'impureté, plus de colère, plus de médisance, plus de calomnie. Non, non, non, non, non. Dieu dans tous les cœurs et marchant à la tête de son armée pour l'éternité. — Voilà mon travail et mon but final. — Terre de péché, croule ; monde d'iniquité, sois brûlé dans le feu de ma Justice. — Je m'appelle l'Invisible pour ceux qui marchent dans les ténèbres du péché. Mais je me rends visible pour ceux qui me cherchent véritablement. — Voilà encore la Vérité. — Recevez cher Monsieur et Madame, l'expression de mes sentiments respectueux. — A. B.

MARIE W.-SP.

Marie W.-Sp. n'a nullement l'apparence d'une inspirée. « Impossible, disait G. Monod, de trouver une femme plus calme, plus simple et moins portée à

l'exaltation[1]. » Après avoir été en Angleterre institutrice dans une famille, elle fut chargée par son beau-frère, devenu veuf, de tenir à Paris son ménage et d'élever ses deux plus jeunes enfants, Marthe et Sophie. En 1882, elle lut quelques brochures de Guillaume Monod, l'entendit, fit sa connaissance, et finit par se laisser convaincre. Sa foi, depuis lors, n'a jamais varié. En février 1883, le beau-frère recueillit chez lui une parente infirme, Mme Dotzler. Il espéra qu'elle réussirait à arracher Marie au monodisme. Des discussions eurent lieu entre les deux femmes ; Marie répondait « ce qui lui venait au cœur », et son interlocutrice en était déconcertée. En l'absence de Marie et à son insu, Mme Dotzler prenait et lisait les brochures de G. Monod ; et finalement c'est elle qui fut convertie. Elle devint même prophétesse, et conserva sa foi et son don jusqu'à sa mort, survenue en 1901.

Voici comment Marie W. reçut le don. Un soir de mai 1883, elle priait avant de se coucher. A la fin de sa prière, elle pensait aux *Lettres de Gustave Cuvier*, où il est question des prophètes monodistes. Alors elle sentit comme si une personne, derrière elle, lui disait sans voix matérielle : « Toi aussi tu entendras la Voix. » Elle se leva et se retourna, croyant que quelqu'un était là ; et elle disait : « Oh non, non ! » Le lendemain, la voix lui dit : « Ecris ! » Alors, elle prit ce qu'il faut pour écrire. Et la voix dicta ces mots : « C'est prophétique ». Ce fut tout. Marie resta confondue d'étonnement. Le lendemain encore, la voix lui dit d'écrire au Maître, de lui demander si c'était Dieu qui parlait. Il répondit de n'en pas douter et d'obéir à la voix. Depuis lors, sous la dictée divine, Marie W. a quelquefois écrit

1. *Hectogr.*, 175, p. 7.

des *Paroles*, à vrai dire peu abondantes. Elle les envoyait au Maître, qui en a publié quelques-unes. Aujourd'hui, Dieu la fait rarement écrire, il continue seulement à lui parler tous les jours.

Marie W. cherche à interpréter ses rêves, et naturellement elle en a trouvé qui ont pu lui sembler avoir contenu l'annonce plus ou moins symbolique d'un événement réel. Elle a eu aussi des visions prophétiques consistant en de simples imaginations visuelles accompagnées de superstition, sans caractère vraiment hallucinatoire. Par exemple, un jour, étant éveillée, elle « voyait » des statues diversement mutilées. Et Dieu lui dit : Ce sont les idoles que mes enfants ont encore dans le cœur et qui ne sont qu'à moitié brisées. « Je savais, dit-elle, que cette vision n'était pas réelle. »

Plus qu'elle ne révèle les volontés divines, cette modeste prophétesse révèle le mécanisme psychologique d'une forme fréquente du prophétisme. Nous avons vu qu'Aglaé paraît avoir eu quelques hallucinations proprement dites, et qu'autour de ce noyau hallucinatoire minime, elle a constitué une pseudo-audition, consistant à considérer comme divins les phénomènes vulgaires et normaux d'audition mentale, de faconde oratoire et même de réflexion personnelle. Chez Marie W., le mécanisme de l'inspiration et de la « dictée » divine est le même, avec cette différence toutefois qu'il n'y a même pas, au centre ou à l'origine, un noyau hallucinatoire incontestable. Se conformant au vocabulaire prophétique, elle parle, il est vrai, comme une hallucinée ; elle déclare que sa « voix » est à la fois intérieure et extérieure, dans sa poitrine et à ses oreilles. Mais si l'on pousse l'interrogation, on s'aperçoit que ce sont là des métaphores. Suggestionnée et autosuggestionnée, notre prophétesse, dans la naïveté de

sa foi, s'est fabriqué une imitation de l'hallucination religieuse. La pratique de la Bible et des exercices cultuels évangéliques, le spectacle et le contact du prophétisme monodiste, la croyance en un Dieu présent dans la conscience, ont engendré l'habitude de penser par prières et inspirations, par demandes et réponses, par sollicitations humbles et sentences solennelles. Voilà, semble-t-il, à quoi se réduit le prophétisme de Marie W.; traduire avec sa langue ou avec sa plume de simples imaginations ou pensées dont le caractère divin lui paraît évident, voilà ce qu'elle appelle prophétiser.

Chez une personne d'intelligence moyenne, très croyante, suggestionnée par l'exemple et malhabile à s'analyser, il n'est pas besoin de phénomènes pathologiques, de données aussi nettes que les hallucinations, pour donner lieu au visionnisme et au prophétisme. Les *voyants* et les *entendants* initiateurs ont généralement des visions et des auditions proprement dites, de nature hallucinatoire, et, d'ailleurs, ils les complètent déjà sans s'en douter par de pseudo-visions et par de pseudo-auditions. Quant à leurs successeurs, à leurs élèves, ils se contentent souvent de ces derniers phénomènes, ou même ils continuent à appeler voix et visions des impressions dont le contenu psychologique se réduit à l'interprétation superstitieuse des rêves, des images mentales, de la verve oratoire ou littéraire. Quand un prophète annonce que Dieu va parler et que, dans une attitude extatique, il se met à déclamer oralement ou par écrit, il ne faut pas se hâter de le considérer comme un halluciné. Si même il déclare entendre des voix, écrire, passif, sous leur dictée, cela ne suffit pas encore à justifier le diagnostic d'hallucination. Pour être sûr que c'est bien à l'hallucination que l'on a affaire, et non pas à un de ses

nombreux succédanés, il faut pouvoir se livrer à un examen minutieux et continuer l'interrogatoire jusqu'à ce qu'on ait clairement décelé l'audition proprement auriculaire.

Quant à la mission particulière que s'attribue Marie W., c'est la propagande. « L'amour des âmes va s'emparer de toi avec force, lui a dit Dieu, et je t'accorderai le don de les amener à moi[1]. » Après avoir converti la personne chargée de la convertir elle-même, elle exerça son don sur les fillettes confiées à ses soins. Le 18 juillet 1883, vers deux heures, la petite Marthe, âgée de huit ans, renouvela la vocation de Samuel, et s'entendit appeler par son nom; elle courut vers Marie, puis vers son père, croyant qu'ils l'avaient nommée. Enfin, toute pensive, elle dit tout bas : « Je n'ose presque pas le dire, mais j'ai entendu une toute petite voix me dire que c'est Dieu qui m'a appelée. » Marie l'encouragea à écouter la petite voix et à lui obéir, puis elle improvisa une prière et enjoignit à l'enfant de prier à son tour. Quand elle eut fini de prier, Marthe était prophète. Dieu lui dit qu'il comptait sur elle, qu'elle devait aider Marie, et acheter un crayon et un petit cahier pour écrire elle aussi. On montra à Sophie, la sœur de Marthe, le cahier où rien encore n'était écrit, et on lui raconta ce qui s'était passé entre Dieu et ses deux servantes. Pour soustraire les fillettes à la vocation prophétique, le père et les frères durent se fâcher. Elles furent mises dans un couvent.

Dans les réunions monodistes, Marie W. trouva un mari, un propagandiste de l'Armée du Salut converti au « Christ de retour. » Il n'a pas le don prophétique, mais il pousse la propagande jusqu'à l'héroïsme. Employé dans un bureau dix heures par

1. Paroles de Dieu dictées le 18 déc. 1883.

jour, il consacre ses soirées à endoctriner qui veut l'entendre, et souvent la conversation, sur les fortifications de Paris, se prolonge après minuit. Il est arrivé ainsi à convertir au monodisme trois personnes. Depuis deux ans, il « tâte » un jeune homme, et n'a jusqu'ici réussi qu'à lui donner une première impression légère en lui parlant du salut universel. C'est par ce sujet qu'il commence toujours. Une fois qu'il a enfoncé cette première idée, tout est fait : dès lors, il se sert de la Bible et peu à peu amène le retour du Christ et tout le reste.

Ils ont une charmante jeune fille, âgée de treize ans. Elle croit en Monod, ayant été élevée dans cette foi. Le Maître l'a baptisée à la chapelle de la rue Saint-Romain; elle n'avait que deux ans quand il mourut, mais elle croit se rappeler l'avoir vu. Elle n'a pas jusqu'ici le don prophétique, quoique, dans la candeur de leur foi, ses parents l'y sollicitent. Ils se consultaient un jour sur certaine question et ne savaient que résoudre. Comme ils entraient dans la chambre où jouait l'enfant, celle-ci dit une parole qui donnait justement la réponse cherchée, et par la suite l'événement prouva que cette réponse était la bonne. La fillette avait alors trois ans et demi ou quatre ans. Son père lui raconte cette anecdote en lui disant que Dieu lui a parlé quand elle était petite : elle est fière de l'apprendre.

JULES DOINEL

Jules Doinel est un prophète indépendant qui adhéra au monodisme. Son don prophétique s'exerça longtemps sans qu'il eût de révélations proprement auditives. Enfin, tardivement, il entendit « une voix articulée perçue par son oreille[1] » : cette *voix auditive*

1. *Ms E. B. : Simples notes primitives...*, vol. III (1881), 1er mai. Le

ne lui fut d'ailleurs « adressée » que très rarement, et c'est presque exclusivement avec sa *voix non auditive* qu'il continua de prophétiser. Le mécanisme psychologique du prophétisme nous apparaît ainsi de plus en plus clairement. Les voix auditives, proprement hallucinatoires, ne sont qu'un épisode, un surcroît, elles peuvent manquer longtemps ou toujours. Doinel désignait son inspiration par le mot « voix » bien avant d'avoir eu sa première audition véritable, et quand il eut une fois expérimenté la voix auditive, il s'en estima d'autant mieux autorisé à considérer comme une parole son inspiration, d'où pourtant l'audition resta toujours presque absente.

Lorsque, dans le prophétisme, l'hallucination auditive manque ou ne joue qu'un rôle effacé, il ne s'en suit aucunement que des « hallucinations psychiques » la suppléent. Baillarger a dénommé ainsi, et Séglas « hallucinations psycho-motrices », des sensations motrices articulatoires mystérieuses, accompagnées ou non de mouvements des organes de la parole : c'est cette ébauche de parole automatique, involontaire, qui révèle à certains déséquilibrés quelques-unes de leurs propres pensées jusqu'alors inconscientes; et ils sont ainsi portés à croire qu'une personne étrangère est incarnée en eux, siège dans leur poitrine, ou du moins agit par des moyens occultes sur leurs organes, parle par leur bouche, leur fait dire des choses que par eux-mêmes ils ne sauraient ou ne voudraient pas dire. Cette théorie de Baillarger a fait fortune et le méritait, puisque, à côté de l'hallucination proprement dite, sensorielle (auditive, visuelle), elle indiquait l'existence de phénomènes capables de jouer le rôle de substituts de l'hallucination. Mais nous avons vu plus haut, en

Maître « reçut une lettre de Néhémie lui disant qu'il avait pour la première fois entendu une voix articulée perçue par son oreille. »

analysant l'inspiration de la prophétesse Aglaé, qu'il existe d'autres succédanés de l'hallucination que les phénomènes signalés par Baillarger. Chez Doinel, que je n'ai pas connu personnellement, rien ne permet de supposer l'hallucination psycho-motrice, et j'ai pu observer plusieurs prophètes qui en sont dépourvus tout autant que de l'hallucination auditive.

Crédulité et fantaisie, voilà le fond sentimental de la vie bariolée de Jules Doinel. En quête d'un idéal religieux informulé, il crut successivement le trouver dans chaque théologie et dans chaque secte. Catholique, il fut deux fois sur le point de se faire moine et songea sérieusement à devenir dominicain tandis que sa femme (la première) voulait être dominicaine. Il fut ensuite franc-maçon. Plus tard, il fit des conférences contre la franc-maçonnerie, fut lié avec Léo Taxil et écrivit un livre intitulé *Lucifer démasqué*[1]. Il s'était converti au protestantisme. A l'époque où il écrit ce livre, il est possible que, dégagé du protestantisme et du monodisme, il soit revenu au catholicisme. C'était un homme gai, naïf, un peu faible de caractère, doué d'une mémoire surprenante. Historien, il était amoureux de Jeanne d'Arc ; poète, il avait de l'élan et de la candeur ; conférencier, il avait une voix faible et douce, et son charme un peu archaïque attirait une vraie foule à ses causeries du boulevard des Capucines. Archiviste du département du Loiret, ses opinions le firent exiler à Carcassonne, où il mourut.

Les prophètes monodistes s'étaient distribué des noms bibliques. Doinel avait choisi celui de Néhé-

1. 1 vol. in-18, 394, pp. Paris, Lyon, Delhomme et Briguet; sous le pseudonyme de Jean Kostka; dédié à saint Jean Stanislas Kostka; frontispice montrant saint Stanislas arrachant son masque à Lucifer en présence de Jeanne d'Arc et de sainte Philomène (1895 ?).

mie et croyait être une réincarnation de Néhémie comme Guillaume Monod de Jésus. Voici l'un des psaumes que Dieu lui dicta par une voix non auditive, et que nous ne supposerons pas non plus psychomotrice :

Dieu dit: Ecris le troisième Psaume.
1. Le Psaume d'amour de Néhémie. Ecris, dit Dieu, le psaume d'amour de Néhémie.
2. Clartés, clartés du Dieu vivant ! Saintes effluves ! Divins transports ! Royales délices !
3. L'Amour de Dieu, l'Amour de l'Eternel est profond comme les abîmes.
4. L'Amour de l'Eternel est doux comme le feu des étoiles du crépuscule.
5. Qui pourra dire les secrets de l'amour ? qui donc a reposé sa tête sur le sein du Dieu vivant ?
6. Les mondains et les adultères ont cru trouver l'amour ils n'ont rencontré que la boue où se jouait un rayon des soupiraux de l'enfer.

. . . .

10. J'ai cherché l'Amour bien loin, quand l'Amour était tout près.
11. Je l'ai demandé à la Terre. La Terre m'a répondu le Néant.
12. Je l'ai demandé aux Étoiles. Les Étoiles sont restées muettes.
13. J'ai réclamé le vol de l'aigle, pour m'envoler vers l'Infini.
14. Or l'Infini était dans mon cœur, et Dieu c'était l'Infini.
15. J'ai pressé entre mes bras la Sagesse, et la Sagesse m'a embrassé.
16. Et j'ai compris l'Amour de Dieu, quand il est descendu jusqu'à nous.
17. Dans l'abîme des secondes souffrances, je me suis baigné dans l'Amour.
18. Maintenant, Dieu m'envoie la femme sainte, Dieu m'envoie celle qui doit venir.

19. O Eternel ! hâte ce moment, envoie celle qui doit venir.

20. Et tous les deux, nous ferons l'œuvre, nous ferons l'œuvre de l'Amour.

21. Amen dans les hauteurs ! Alleluiah dans la nuée !

22. Alleluiah sur la terre ! Hosannah dans les cieux profonds !

23. L'Amour est un immense gouffre où tous les cœurs sont engloutis.

24. Il a nom Jésus sur la terre, il a nom Jésus dans les cieux.

25. Envoie, Seigneur, à ton prophète celle que tu dois envoyer.

26. Envoie, Seigneur ! ne tarde plus. Elle arrive avec la lumière.

27. Elle arrive avec la clarté. Elle s'assied sur l'aube. Elle arrive.

28. Gloire à Dieu dans l'éternité ! Gloire à Dieu qui créa l'Amour.

Amen. — 28 sept. 1882[1].

Le rôle que s'attribua Doinel comme prophète monodiste était important. Voici sur ce sujet un passage d'une prophétie postérieure à l'audition sensorielle de sa voix :

Paroles données à M. Doinel. Lundi 3 décembre 1883. 10 heures 20 minutes du soir. — L'Eternel me parle et me dit : Invoque-moi du fond de ton âme, et moi ton Dieu j'exaucerai... Voici, j'ai dit à mon fils Néhémie qu'il a été Néhémie et qu'il sera Néhémie, restaurateur du Temple et constructeur de la muraille. C'est lui qui sera la consolation de mon Fils bien-aimé. C'est sur lui que la main du Christ revenu s'appuiera. Mon Fils l'aime d'un amour de Christ, car mon Fils seul connaît encore ce que j'ai décidé de faire par Néhémie. Amen. — Dieu dit ces paroles pour toutes ses Eglises et Dieu veut que ces

1. *Hechgr.*, 137.

paroles soient enregistrées dans la Bible nouvelle et dans la troisième révélation [1].

A Jules Doinel se rattache, sans que j'aie pu jusqu'ici en déterminer le rapport exact avec le monodisme, une secte religieuse dont les chefs croient être des personnages historiques ressuscités. Cette secte a, paraît-il, fait une déclaration d'association cultuelle en 1906, et obtenu, à Paris, la dévolution d'une église.

LYDIE PARGUEL

Cette prophétesse, morte avant le Maître et que je n'ai pas connue, fut, au dire des disciples et ainsi qu'il apparaît dans les documents écrits, « le Moïse » de la religion nouvelle. Ses photographies montrent un visage vulgaire, mais où éclatent des yeux sombres et tragiques. Sa parole était terrifiante; elle avait le don de la mise en scène dramatique, et dans les séances tumultueuses où l'enthousiasme religieux jetait disciples et prophètes à genoux aux pieds de Guillaume Monod, elle savait discipliner quelques instants ces transports et faire manœuvrer comme une cohorte les exaltés.

Voici le compte-rendu d'une de ces nuits d'ivresse, rédigé au matin par Guillaume Monod lui-même pour être envoyé partout aux disciples absents.

27 décembre (1877). Mes bien-aimés. Il me serait difficile de vous donner une idée de ce que Dieu a fait dans la nuit du 25 au 26 décembre. Si tout n'avait été annoncé d'avance et si nous n'avions connu la parfaite sincérité de nos prophètes, on aurait pu croire par moments qu'ils étaient égarés. Dieu a voulu donner en eux une image de l'agitation et du désordre apparent qui règne dans le monde; et en même temps des souffrances des hommes et de leur folie... Plusieurs furent saisis d'angoisses et de

1. *Hectogr.*, 196, p. 3.

souffrances dans lesquelles ils m'appelaient à leur secours, et j'étais ému et souffrant moi-même de leurs souffrances, quoique sachant qu'elles venaient de Dieu et qu'elles allaient cesser.

Tour à tour, les prophètes élevèrent des accents de menace, d'espérance, de crainte, d'amour.

Il y eut aussi un dialogue entre deux personnages, dont l'un parlait au nom de Dieu, et l'autre au nom de la Terre, c'est-à-dire des hommes : la Terre résistait d'abord à Dieu et finissait par se rendre à son amour. A un certain moment, tous reçurent l'ordre de venir se prosterner devant moi : je m'y opposai en leur disant: je suis venu pour servir et non pour être servi, et m'agenouillant avec eux je priai avec tous et pour tous... On ne se sépara que le matin. Tous les prophètes avaient repris leur état naturel et toutes les souffrances étaient passées. On avait passé la nuit avec Dieu[1].

Nombreuses étaient les réunions de ce genre[2], et la mercière Lydie Parguel, transfigurée, douée tout à coup d'un ascendant inattendu, y jouait le rôle d'organisatrice. Guillaume Monod finit par accepter plus qu'à demi l'adoration :

Il n'est pas rare, écrivait-il le 19 juin 1883, que des disciples se sont prosternés devant moi. Je les prie de ne pas le faire, mais je ne leur reproche pas de l'avoir fait[3].

Des formules triomphales jaillissaient des lèvres de la prophétesse Lydie, une mimique théâtrale divisait ses inspirations en actes successifs. Dans ces

1. *Bulletin* 47, daté du 24 décembre 1877.

2. 29 oct. 1882 : compte-rendu dans *Hectogr,* 141 ;
19 mars 1883 : *Hectogr.*, 157 ;
21 oct. 1883 : brochure publiée par G. M., *Une soirée dans le ciel,* 16 p. in-8°, Paris, Fischbacher ;
2 avril 1884 (prophéties de Lydie Parguel sur Timothée et Marthe Leroy) ; etc.

3. *Hectogr.*, 172, p. 3, 2e lettre à X.

trouvailles de mots et de rites une même tendance se fait jour, la tendance à créer un début de culte rendu au Maître, à établir une classification officielle des disciples, à fonder un rudiment de hiérarchie.

Voici d'abord quelques formules cultuelles instaurées par Lydie :

Saint, saint, saint est l'Eternel des armées, le Dieu Créateur, le Jéhovah de la Loi.

Saint, saint, saint est l'homme Jésus, le Charpentier de Nazareth, le Crucifié du Calvaire.

Saint, saint, saint est le Pasteur Jésus Guillaume Monod, le prétendu fou de Vanves et de Fishponds[1]...

Dieu dit : Je vois poindre l'aurore du jour où mon Fils bien-aimé, *Jésus de Vanves*, va être reconnu d'un grand nombre.

Presque toujours, Lydie adressait des paroles de Dieu tour à tour à chacun des assistants, puis, se tournant vers le Maître, elle lui rendait un solennel hommage :

Roi du ciel, lui dit-elle un jour, toi le commencement du salut de l'humanité et la fin de son salut, tu as pleuré[2]...

Une autre fois, elle termina chacune de ses allocutions adressées individuellement aux assistants par les paroles suivantes, rituellement répétées en étendant le bras vers le Maître : « Voici l'Agneau qui a ôté ton péché[3]. »

Et elle conclut : « Gloire à l'Agneau qui a été immolé, gloire à l'Agneau qui a été enfermé. »

D'autre part, l'organisatrice classifiait la secte en une série d'Eglises distinctes, selon la répartition des disciples dans diverses localités de la France et

1. *Hectogr.*, 196.
2. 10 janv. 1886 ; *Hectogr.*, 301, série XVI.
3. 3 sept. 1882, *Hectogr.*, 134.

de la Suisse, et les dénominations qu'elle attribua à chaque groupe continuèrent à être usitées : Eglise de l'Union (Paris) ; de la Paix (Eclépens) ; de l'Espérance (Travers) ; de la Charité (Genève) ; de l'Humilité (Meung-sur-Loire) ; du Devoir (Bâle) ; du Renoncement (Meyrin) ; de la Fidélité (Beaucourt) ; de la Souffrance (Orléans) ; de la Lumière (Lausanne).

*
* *

Passant sous silence un grand nombre de prophètes monodistes, d'un intérêt psychologique peut-être moindre, tels que Cécile Bachmann, Talmon l'Armée, Gustave C., Julia D., Anna Pf., Henriette Sch., Jeannette H., Virginie Sch., Julie E., Mme M., Mme Boc., M. Gat., Herminie Sch., prophétesse allemande par qui Dieu parla en allemand et en un français fortement germanique, etc., nous terminerons cette étude par quelques indications sur un mouvement actuel qui commence à se dessiner au sein du prophétisme monodiste.

Parmi toutes les prophéties émises par le Maître et par ses disciples, certaines concernaient la succession éventuelle du Christ de retour. Nous avons vu[1] que pendant quatorze ans, G. Monod espéra avoir un fils qui fût son continuateur et en qui il revécût à la fois naturellement et surnaturellement. Mais enfin il fut démontré qu'il ne pouvait compter que sur un fils spirituel : son Eglise. En 1874, il crut se rappeler, aidé par un ami, qu'il avait aussi, en 1848, proféré la prophétie suivante :

... Je dirai quelques mots d'une prophétie qui m'a été rappelée par mon excellent ami et disciple M. Prugnières et que j'adressai au mois de mars 1848 à la réunion de mes disciples à Genève. La voici : « Ce n'est pas de mon

1. Ci-dessus, p. 208.

vivant qu'aura lieu la pleine justification. Après ma mort paraîtra un homme qui déclarera et prouvera qu'il est moi et dont la femme, partageant sa foi, mettra au monde l'enfant qui m'a été promis, et qui sera un jour un prédicateur puissant de la Parole. C'est seulement quand sera accomplie cette promesse-là que Dieu me considérera comme justifié[1].

Les premiers monodistes chez qui je me suis présenté en chercheur désintéressé m'ont fait connaître cette prophétie, dont j'ai retrouvé plus tard la formule qu'on vient de lire, et ils m'ont fait l'honneur de se demander si je n'étais pas le personnage annoncé[2].

G. Monod est mort en 1896. Depuis lors, l'attente d'un successeur, chez les disciples délaissés par leur Christ, n'est pas restée inféconde, et l'on voit aujourd'hui germer un monodisme posthume et poindre de nouveaux espoirs. En se présentant comme une nouvelle incarnation du Messie, G. Monod avait laissé espérer à ses fidèles que désormais le Christ ne serait plus retiré au monde. Sa mort, qu'il a toujours crue possible, mais sans être bien sûr que Dieu, par un miracle, ne la retarderait pas indéfiniment, apparut à tous une probabilité prochaine après qu'il eut dépassé quatre-vingt-dix ans. Dans une réunion chez le pasteur Gustave C., disciple, apôtre et prophète, comme il devenait évident que le Maître vieillissait et qu'il mourrait, la prophétesse Marie-Madeleine confirma la prophétie ci-dessus rapportée et annonça de la part de Dieu que le Maître aurait une incarnation nouvelle, que Guillaume Monod ressusciterait en un petit enfant, comme en lui Jésus était ressuscité. Peu après la mort du vieillard, cette

1. *Ms. E. B. : La seconde venue de Christ...* p. 428 : 3e *lettre du Christ à son Eglise*, Berne, 5 mars 1874.
2. V. aussi ci-dessus, pp. 166-171.

attente se précisa. Il se trouva qu'un enfant allait naître dans la plus vénérée de toutes les familles monodistes.

Un surcroît de discrétion est ici indispensable, car il s'agit de croyances encore mal établies, de sentiments en voie de formation, et les choses de l'âme ont souvent besoin de ne pas être traînées dans une lumière trop crue. Comment ne pas rappeler pourtant un détail connu des initiés? Le pasteur suisse qui allait avoir son troisième enfant avait failli lui-même, en 1881, provoquer un schisme très grave. Elevé dans le monodisme, il était doué d'un tempérament de prophète : ses transports divins alarmèrent ses amis à Genève et il alla jusqu'à se croire et se proclamer lui-même le Christ. La tentative n'eut aucun succès et fut étouffée dans le silence. Devenu avocat en Allemagne, où il exerce aujourd'hui encore cette profession, cet apôtre qui faillit devenir l'antéchrist avait épousé une des plus remarquables prophétesses monodistes, de qui je n'ai encore rien dit. Intelligente et cultivée, elle se fit toujours remarquer par l'élégance et l'abondance de ses prophéties.

Or elle allait être mère. On parla sans doute secrètement de la possibilité d'une réincarnation de G. Monod en l'enfant qu'elle allait mettre au jour. La prophétesse Marie W.-Sp. eut un songe plein de promesses, dont elle écrivit peu après (décembre 1898), sous la dictée de Dieu, une rédaction que j'ai sous les yeux. Elle vit les disciples dans l'attente, et la jeune femme préparait un arbre de Noël « d'une grandeur majestueuse, tout blanc et resplandissant de clarté »; puis elle avait la force de soulever avec ses deux mains et de porter cet arbre immense comme en triomphe, « mais il n'était pas encore terminé. »

L'enfant naquit. C'était un garçon. Appelons-le Eliacin. Dans l'hospice de Nanterre où la prophétesse Dotzler, infirme, avait trouvé asile, le ciel entra. Voici un passage d'une lettre prophétique qu'elle envoya :

Nanterre, ce 2 février 1899, 9 h. 1/2 matin. — Chers amis frère et sœur dans la foi nouvelle au *Christ de Retour*!!! Oui, de retour, m'a dit Dieu depuis trois jours; et depuis trois jours ou plutôt trois nuits j'étais réveillée au son d'une vraie musique de joie, un chant résonnant à mes oreilles, qui disait :... Il est parmi vous, mes bien-aimés, oui, il est de retour sur la terre...

Les frères et sœurs d'Eliacin ignorent comme lui les prophéties qui le concernent. « Pour nous, m'a écrit son père, le Christ doit s'ignorer; il est homme, et en tant qu'homme, il n'a conscience que de son humanité. » Des doutes, remarque-t-il, planent encore sur la divinité d'Eliacin. Jusqu'à présent, il n'y a qu'un prophète, l'un des plus humbles, qui l'ait proclamée; Aglaé et d'autres n'ont fait que répéter ce premier témoignage; la prophétie peut être littérale : elle peut être seulement symbolique. Il faut attendre un nouveau signe miraculeux.

Voici comment Aglaé conçoit la mission de ce nouveau Christ. Dans cette troisième incarnation, Jésus n'aura plus à souffrir. La première fois, en Galilée, il s'immola à l'humanité entière. La seconde fois, sous le nom de Guillaume Monod, il vécut et mourut pour ceux que le Galiléen n'avait pu sauver, pour les pécheurs nés après lui. Depuis Monod, l'humanité est sauvée, il n'y a plus de peines éternelles, il n'y a plus d'enfer. Eliacin va présider à un commencement du ciel sur la terre, au développement de la Nouvelle Jérusalem, de la Jérusalem céleste, constituée par l'Eglise monodiste. Tout va devenir beau et pur.

Il y aura des fleurs dans les rues, il n'y aura plus de débauche, les hommes seront pacifiques et s'aimeront sans mentir.

Autour de cet enfant, encore ignorant des prophéties qui le déifient, se forme ainsi une trame poétique et légendaire encore inconsistante. Une nouvelle épopée religieuse s'estompe dans ces âmes romanesques autant que théologiques, et l'on ne peut nier qu'en face du formalisme sans sève des religions traditionalistes, il n'y ait là un charme exquis de création et de jeunesse.

Mais alors même que la fantaisie et la croyance se donnent carrière le plus librement, et que leurs créations paraissent inouïes, toujours elles répètent, sans s'en douter, un mythe déjà tenté, une espérance déjà vécue, tant est riche la production religieuse passée. Il n'est rien de si incroyable que cela n'ait été déjà cru par quelques âmes pieuses. Nous avons vu plus haut[1] comment, au XVIIIe siècle, les juifs sabbatiens ont messianisé un enfant, comment Quérido, suggestionné par leur foi, vécut en messie et crut être une réincarnation de Sabbataï ; nous avons vu Berakhya, le fils de Quérido, succéder à son père, et Jacob Frank, leur continuateur, présenter sa fille Eve comme une réincarnation féminine de tous les messies ; nous avons vu les Flagellants Fareinistes, en France, vers 1789, considérer un enfant comme le Paraclet. La légende monodiste naissante qui auréole Eliacin est loin d'être sans analogies.

L'étude des prophètes monodistes permet de voir que l'inspiration prophétique n'est pas un phénomène psychologique simple ni unique; elle a des modes multiples, et il arrive qu'un « homme de Dieu » ait à lui seul des révélations de plusieurs sortes. Indé-

1. Ire partie, ch. III.

pendamment des découvertes et suggestions religieuses qui empruntent la forme de visions, l'inspiration consiste en des directions reçues soit auditivement, sous forme de voix, soit imaginativement, sous forme de pseudo-voix, soit enfin mentalement, sous forme d'impulsions du sentiment et de la pensée. Mais qu'il soit inspiration mentale, pseudo-hallucination, hallucination, ou un composé de ces trois phénomènes, le prophétisme est aussi loin d'être une simple supercherie qu'une espèce de la folie. Il est un produit de la croyance et peut en certains milieux sociaux véhiculer des vérités scientifiques et des aspirations fécondes. Sous peine de se condamner à l'incompréhension d'un grand fait psychologique, il ne faut confondre le prophétisme proprement dit ni avec sa contrefaçon artificielle, le charlatanisme prophétique, ni avec son simulacre pathologique, la folie prophétique. C'est la sincérité d'une part, et d'autre part la valeur scientifique, sociale, philosophique, poétique, qui différencie ces trois faits.

*
* *

Si le groupe des trente prophètes monodistes est celui qui attire d'abord l'attention parmi les deux cents disciples, il ne représente cependant pas l'intellectualité moyenne de la secte. La plupart des monodistes sont gens rassis, exempts de cette exaltation un peu trouble qui est le propre des inspirés. Les fidèles de cette religion sont comme ceux de toutes les autres. Il n'y a rien de particulier à dire d'eux, sinon qu'ils existent et qu'ils commencent à se renouveler par la mort ou la défection de plusieurs, et par l'apparition d'une génération d'enfants nourris dans cette croyance, et qui l'acceptent comme ils en auraient accepté une quelconque.

Dans l'élite intellectuelle figurent une demi-douzaine de pasteurs protestants convertis au monodisme. Si le premier Jésus, déclare l'un d'eux, était vraiment aussi différent du second Jésus, c'est-à-dire de G. Monod, que le veulent les contradicteurs, et s'il fallait choisir entre les deux, c'est à Jésus-Monod qu'il irait, et il déchirerait sa bible[1]. C'est par l'étude des écrits de G. Monod « dans la prière et la Bible à la main[2] » que les pasteurs Louis C., Gustave C., A. D., H. H. ancien prêtre catholique, le prédicant missionnaire Christmann, le curé Marchand furent convertis. Voici des extraits d'une lettre de H. H. qu'il veut bien m'autoriser à publier :

Veuillez, je vous prie, permettre à un ministre de l'Evangile qui, depuis plus de 25 ans, étudie ce grave problème résolu pour lui, de vous apporter son témoignage... Je fus bientôt [1881] gagné par la beauté et la sublimité de la doctrine exposée dans les brochures qui me furent prêtées... J'ai vécu alors les meilleures heures de ma vie ; j'étais comme transporté dans le ciel... Non, jamais homme n'a parlé, agi, aimé comme cet homme ! j'ai entendu de mes oreilles, j'ai vu de mes yeux, j'ai éprouvé son immense amour[3].

En contraste avec les prophétesses, auxquelles elles sont peu favorables, un groupe de dialecticiennes d'un esprit élevé et plutôt abstrait, Louise Bol., Elisa Bon., Gertrude D., ont cru par la doctrine, et se sont signalées dans les discussions théologiques par des lettres et des publications disertes autant qu'éloquentes. L'une d'elles s'occupe de composer un index-concordance pour les écrits innombrables de G. Monod, comme il en existe pour la Bible.

Quant à la moyenne des fidèles, elle est d'une

1. Gustave C., *Trois lettres à M. Robert*, 1885, p. 1.
2. H. H., Lettre du 6 mars 1907.
3. Même lettre.

intellectualité non seulement normale, mais éveillée, ainsi qu'il est fréquent dans les milieux protestants et dans les religions jeunes; en présence de la mentalité moyenne des confessions ambiantes, elle fait bonne figure. Et voici un personnage choisi dans cette moyenne, parce qu'il est assez typique, et qu'il ne représente pas moins le croyant moderne en général que le monodiste.

M. Granier (c'est ainsi que nous l'appellerons) est un homme d'affaires qui s'est fait en chemin sa petite philosophie : c'est par le spectacle de la nature et par l'aspiration à l'immortalité qu'il est arrivé au monodisme. Un soir, par curiosité, il se laissa emmener à l'une des réunions de l'avenue de Breteuil, où habitait alors G. Monod. La soirée fut ennuyeuse. M. Granier y dormit. La personnalité de M. Monod lui parut peu sympathique, et ce qu'il savait des prophètes n'était pas fait pour l'attirer. Vers quarante ans, il commençait à changer d'horizon; un peu fatigué de la mêlée, il se prenait à songer à l'existence humaine, à la mort, au mystère, et son désir de bonheur restait inassouvi. Il découvrait chaque jour que son énergie, sa puissance de vie avait une limite. A travers quelques livres et quelques conférences, il avait un aperçu de cette évolution, au sein de laquelle l'humanité, étape passagère, apparaît comme un progrès de l'animalité. Il en dégageait une impression de finalité. Les théories monodistes de la survie, de la réincarnation, du salut universel lui offrirent alors le tableau d'une progression générale des êtres vers Dieu, d'une succession d'efforts dont la courbe ascendante tend vers une éternité de bonheur, de vertu, de beauté.

C'est ainsi qu'un typique représentant, non seulement du sens commun, mais peut-être du maximum de philosophie accessible au grand nombre, fut très

naturellement conduit à adhérer aux doctrines monodistes, malgré son antipathie pour la personnalité de leur auteur et de plusieurs adeptes. Au cours de sa modeste enquête sur les religions et les philosophies, il n'a point trouvé de système qui répondît mieux à ses aspirations, à sa nature morale. Il lui doit d'avoir acquis un vif sentiment du devoir, la sérénité au sein d'une vie agitée, le pouvoir de s'absenter quelquefois des choses humaines, et aussi une amitié du fond de l'être avec sa sœur, compagne de son célibat.

CHAPITRE III

QUELQUES MOUVEMENTS PROPHÉTIQUES COMPARÉS AU PROPHÉTISME MONODISTE

Les prophètes d'Israël. — Les prophètes cévenols.

Quelques-uns des messies — inspirés-maîtres — que nous avons rappelés plus haut suscitèrent ou attirèrent des inspirés-disciples, — prophètes, prophétesses. Nous renvoyons donc au chapitre III de notre première partie, et en particulier à notre exposé succinct sur le prophétisme montaniste. Les nocturnes réunions monodistes du boulevard Montparnasse font invinciblement songer à celles des antiques montanistes à Pépuze et à Tymium[1]. Nous allons ici présenter seulement quelques réflexions concernant les grands prophètes d'Israël, et un aperçu psychologique du prophétisme cévenol pendant la guerre civile des Camisards.

Avant de soumettre à l'examen psychologique certains détails des récits bibliques sur les prophètes d'Israël, il faut s'élever à la compréhension générale de leur rôle social à la tête du progrès humain dans une antique civilisation. Ils furent des chercheurs d'inconnu et représentèrent alors le tourment scientifique. Ils furent des conducteurs politiques et for-

1. V. plus haut, p. 193.

mulèrent d'âge en âge les phases d'une évolution historique : Isaïe, l'idée du règne terrestre, la justice et le bonheur réalisables en Israël; Jérémie, l'idée qu'Israël est inconvertible et doit périr; l'Anonyme de la captivité, (pseudo-Isaïe), l'idée que le débris d'Israël, épuré par la destruction, fondera enfin l'Etat rêvé. Ils furent des créateurs d'idéal et synthétisèrent la vie du peuple, les revendications sociales contre la théocratie, l'aspiration morale :

Loin de moi le bruit de vos cantiques, que je n'entende plus le son de vos lyres; mais que le bon droit jaillisse comme l'eau et la justice comme une intarissable rivière[1]!

Ce serait renoncer à comprendre une étape de l'évolution humaine et méconnaître notre idéal présent sous ses formes primitives, que de tenir rigueur à ces orientaux des figurations sous lesquelles ils l'imaginèrent et le perçurent.

Avant d'interpréter par la pathologie mentale les crises prophétiques des protestants cévenols à la suite de la révocation de l'Edit de Nantes, il faut également se rendre compte du rôle historique de ces Camisards insurgés, de ces revendicateurs de la liberté contre l'absolutisme monarchique, de ces apôtres sauvages d'un christianisme démocratique contre la théocratie romaine.

Avant de poser des diagnostics médicaux sur le délire mystique de Guillaume Monod et des inspirés monodistes, il faut de même savoir que ce Christ moderne et ses fidèles conçurent un ingénieux néo-christianisme, débarrassé de certaines ombres et souillures, et conforme aux plus généreuses rêveries philosophiques contemporaines sur l'organisation morale de la société. Etudier seulement en aliéniste les mystiques qui font école et qui susci-

1. Amos, v, 23-34.

tent ou entretiennent un élan dans un groupe d'âmes, se laisser détourner, par les phénomènes pathologiques, de la discussion sérieuse des doctrines le long desquelles ils éclatèrent, c'est se réduire à n'apercevoir que les petits côtés du prophétisme, qui fut un agent puissant du progrès humain. Il faut commencer par rendre justice aux prophètes pour leur idéalisme, pour la force de persuasion et de réalisation qu'ils prêtent à l'idée, en lui donnant leur chair vivante qu'elle vient animer et faire crier. Il faut subordonner la psychologie religieuse beaucoup plus à l'histoire qu'à la médecine.

LES PROPHÈTES D'ISRAËL

Chez Guillaume Monod, comme chez les prophètes les plus authentiques, la révélation auditive n'est vraisemblablement qu'une partie de la révélation; avec tous les prophètes, il met au premier plan cette révélation auditive, comme la plus caractérisée; il y rattache et même il tend à y assimiler, dans sa conviction et dans son langage, les autres modes de révélation, et en particulier l'inspiration mentale. Ainsi, ces formes diverses de l'inspiration prophétique, Guillaume Monod les a possédées toutes, et le caractère sacré qu'il leur attribue provient de ce qu'elles sont dominées et autorisées par la forme la plus saisissante et la plus classique de la révélation : l'audition proprement dite d'une parole sublime et mystérieuse.

La théologie peut-elle traiter d'hallucinations les révélations auditives de Guillaume Monod, et d'illusions ou d'interprétations délirantes ses inspirations mentales?

Si c'est là de la folie, proteste-t-il, si c'est folie de croire

et de dire que Dieu a parlé... ne voyez-vous pas ce que vont dire les impies? Ne voyez-vous pas les armes que vous leur fournissez? Ne voyez-vous pas que vous allez les confirmer dans leur idée que tous les prophètes de la Bible ont été des hallucinés, et que Jésus-Christ est le premier des hallucinés? Que dis-je, ne risquez-vous pas d'être entraînés à le croire vous-mêmes ou d'entraîner vos fils à le croire[1]?

Un seul système théologique pourrait espérer échapper à cette analogie de Guillaume Monod avec les prophètes bibliques. C'est celui qui tend à laisser dans l'ombre, à dissimuler, dans la Bible, la part de la révélation auditive, pourtant si évidente chez les anciens prophètes ou chez leurs modèles inconnus, pour mettre en relief, pour retenir seuls les autres modes d'inspiration, et particulièrement la rédaction réfléchie, méthodique chez certains apôtres. Quand saint Paul déclare que « toute l'Ecriture est divinement inspirée[2] », cela signifierait, selon ce système, que, par l'action silencieuse du Saint-Esprit, les prophètes et les apôtres ont une supériorité intellectuelle théologique qui leur permet de parler de Dieu et du Christ d'une manière autorisée, grâce à une impression intime, vivante et juste de leur pensée et de leur cœur. C'est à peu près en ce sens que les catholiques admettent l'infaillibilité du pape, sans que l'inspiration qu'il reçoit s'adresse à ses oreilles et prenne la sonorité d'une voix. Beaucoup de théologiens protestants français, contemporains de Guillaume Monod, se faisaient de l'inspiration des prophètes bibliques une idée fort voisine, par une répugnance plus ou moins avouée pour la Voix céleste auriculairement perçue. Mais les textes résistent à cette interprétation prudente.

1. *Hectogr.*, 148, 19 déc. 1882, p. 7.
2. 2 Tim., III, 16.

Et que signifie donc, s'écrie Guillaume Monod, ce relâchement de la foi au sein de l'Eglise elle-même, dont nous sommes témoins en ce moment? Que signifient ces théologiens chrétiens qui doutent que Dieu ait jamais parlé à ses prophètes, qui appellent Esaïe et Jérémie des *littérateurs* dont ils pèsent le mérite comparatif dans la petite balance de leur esthétique [1] ?

Il est malaisé de faire, dans la Bible, le départ des phénomènes mentaux, soit normaux, soit pathologiques, en lesquels consista le prophétisme hébraïque. Rédiger sur quelques auteurs sacrés des monographies pseudo-médicales, des romans en forme d'observations, énumérer les antécédents héréditaires et personnels, les hallucinations visuelles et auditives de Moïse, de Samuel ou d'Elie, c'est faire de la polémique, non de la science. Maint théologien éclairé, catholique ou protestant, est disposé, aujourd'hui, à écouter et à examiner, sur le prophétisme et sur le mysticisme, les études de psychologie pathologique pourvu qu'elles ne soient pas des fantaisies d'anticléricalisme sans information critique[2]. Pas un philologue sérieux, même partisan de la révélation divine biblique, n'oserait désormais attribuer à un auteur unique, Moïse ou pseudo-Moïse, les écrits bibliques que la tradition a groupés sous le nom de Moïse, et les premiers versets de la Genèse semblent porter la marque d'au moins deux[3] et peut-être de trois écrivains différents. La Bible apparaît comme une sélection opérée au cours d'une littérature qui a couvert de longs espaces de temps. Déjà les passages

1. Ibid.
2. V. *Etudes* des P. Jésuites, 20 juill. 1906; *Arch. de Philos. Chrét.*, 1906, 4e s., II, 430.
3. Le premier qui fit cette hypothèse, appuyée sur l'intervention de forces divines, Élohim, dans une partie du texte, et d'une personne divine, Jahveh, dans une autre partie, est Jean Astruc, docteur en médecine, prof. au Collège de France, dans son *Hist. critiq. du Vieux Testament*, 1678.

les plus primitifs, qui sont les écrits mosaïques[1], sont rédigés en une langue vieillie, parvenue à l'étape dernière de l'évolution phonétique. Et de même, les faits religieux relatés, visions, voix, miracles, sont élaborés, remaniés chez les voyants, les entendants, les thaumaturges, tout autant que chez les scripteurs est artificielle la rédaction des récits et l'attribution à des noms célèbres.

Ces résultats de la critique philologique et historique sont loin d'être méconnus par certains théologiens, même catholiques, et il y a en France un grand séminaire où ils sont enseignés[2].

Quiconque fréquente dans les asiles d'aliénés et s'occupe de psychiâtrie connaît la fréquence extrême des phénomènes d'hallucination. Les juifs, aux temps bibliques, n'en étaient pas plus exempts que de nos jours[3], et on ne peut douter que l'hallucination ait revêtu, chez eux encore plus souvent que chez nous, la forme religieuse. Mais ce serait faire acte de précipitation et de prévention que de considérer comme hallucinations toutes les visions et les voix que l'on rencontre à chaque page de la Bible. A côté de l'*hallucination* proprement dite, il existe des phé-

1. On peut considérer comme une simple curiosité l'hypothèse d'Ernest HAVET (*Etudes d'hist. religieuse : La modernité des Prophètes*, 1891), selon laquelle tous les livres des Prophètes, dans la Bible, seraient postérieurs de six siècles aux prophètes dont ils portent les noms. La critique scientifique a écarté cette ingénieuse conjecture. Seul le livre de Daniel présente comme contemporains des faits antérieurs de plusieurs siècles à sa rédaction. V. James DARMESTETER, *Les Prophètes d'Israël*, pp. 121-151.

2. « UN PROFESSEUR DE GRAND SÉMINAIRE » : La religion d'Israël; dans : *Ann. de Philos. Chrét.*, août-sept. 1905, mai 1906. — Cf. LAGRANGE (le R. P., des Frères Prêcheurs, corresp. de l'Instit.).: Etudes sur les relig. sémit., 2e éd., Paris, V. Lecoffre; LOUIS (R.). La Bible et les documents assyro-babyloniens, *Rev. prat. d'apologét.*, 1er mars 1906; GIRERD (F.) : art. dans *Ann. de Philos. Chrét.*, 1903-1906.

3. V. MARPURGO (E.), Psicologia et psicopatologia degli Ebrei, *Riv. di Psicol. appl. a. Ped. ed. a. Psicopat.* (Bologne) 1905, I, 3.

nomènes d'un mécanisme psychologique différent, et qu'une observation superficielle confond facilement avec elle. L'un est un phénomène individuel, bien connu en pathologie mentale sous le nom de *pseudo-hallucination*. Un autre est un phénomène collectif, que nous proposerions volontiers d'appeler la *légende hallucinatoire*. Un troisième est *l'inspiration mentale ;* un quatrième, la *fabrication littéraire*.

L'hallucination proprement dite et complète est une perception sans objet; l'halluciné voit un personnage ou un spectacle inexistants, entend une voix inexistante, exactement comme il voit et entend les choses vraies; par un fonctionnement automatique morbide des mécanismes cérébraux perceptifs, surgissent et s'extériorisent des images, qui simulent à s'y méprendre le réel.

La pseudo-hallucination ne dépasse pas la sphère des idées et sentiments, n'atteint pas les mécanismes sensoriels; c'est l'attente d'une hallucination comme imminente, puis, sans que ce phénomène espéré ou redouté ait eu lieu effectivement, la conviction qu'il vient de se produire, le faux souvenir d'une hallucination qu'on n'a pas eue.

Enfin, on pourrait appeler *légende hallucinatoire* le récit fantaisiste de visions et d'auditions merveilleuses, consciemment composé par des stratagèmes littéraires ou sacerdotaux, ou inconsciemment accrédité par la tradition déformante.

Pour ne rien préjuger du contenu des révélations théologiques, on pourrait, quant à leur forme psychologique, les diviser en *révélations sensorielles* (visuelles, auditives); *révélations pseudo-sensorielles* (pseudo-visuelles, pseudo-auditives); *inspirations mentales* ou directions secrètes de la pensée et de la volonté; enfin, simples *traditions* qui exagèrent l'im-

provisation naturelle jusqu'à la faire passer pour une inspiration mentale, ou l'inspiration mentale jusqu'à la présenter comme une révélation sensorielle.

Quelle est, dans la Bible, la part de l'improvisation naturelle chez les scripteurs sacrés, celle de la tradition déformante, celle de l'inspiration mentale, celle de la révélation pseudo-sensorielle ou sensorielle? Nous n'avons pas à nous engager dans cette discussion. Même si pas un passage de la Bible ne concernait une révélation proprement sensorielle, c'est bien ce mode de révélation qui reste le prototype dont les autres sont dérivés; les pseudo-voyants, les pseudo-entendants, les inspirés, les fabricateurs conscients ou inconscients de légendes sur des apparitions et des voix n'ont pu exister que parce qu'ils ont eu pour modèle initial, fût-ce en dehors de la Bible, des voyants et des entendants proprement dits.

L'audition, par un saint personnage, de mystérieuses voix articulées, la conversation avec ces voix, voilà, à chaque page, le fondement de la Bible. C'est parce qu'on a cru qu'ils ont entendu de telles voix, que les patriarches, les prophètes, Jésus ont acquis leur autorité; et le texte sacré est fait, pour une part importante, de dialogues entre un homme et une voix considérée comme divine.

Les patriarches sont présentés par les prophètes comme ayant entendu des voix qu'ils croyaient être les voix des élohim ou la voix de Jahveh[1].

Elohim parla aussi à Noé et à ses fils[2].

1. Il est possible que le pluriel *élohim* ait eu plusieurs significations successives. Il a peut-être désigné d'abord les forces de la nature. Plus tard, quand l'*éloh* Jahveh se dégagea comme une personnalité divine supérieure, *élohim* désigne les manifestations ou les anges de l'Eternel, ou l'Eternel lui-même, et n'est plus, dans ce dernier cas, qu'un « pluriel de majesté », construit avec le verbe au singulier.

2. Gen., IX, 8.

Après ces choses, la parole de l'Eternel fut adressée à Abram, dans une vision, disant[1]...

Et *Abram* crut à l'Eternel[2]... Mais l'Ange de l'Eternel lui cria des cieux, disant : Abraham, Abraham[3].

Moïse, d'après la Bible, entendait des voix qui lui paraissaient venir de directions déterminées :

Et Moïse monta vers Dieu, car l'Eternel l'avait appelé de la montagne[4]... Dès lors, quand Moïse entrait au tabernacle d'assignation, pour parler avec Dieu, il entendait une voix qui lui parlait de dessus le propitiatoire, qui *était* sur l'arche du témoignage, *savoir*, d'entre les deux chérubins ; et Dieu lui parlait[5].

Le chapitre III du premier livre de Samuel raconte comment, au moment de s'endormir, le jeune Samuel entendit son nom résonner à ses oreilles. Il se crut appelé par le vieil Héli, se leva, et l'alla trouver. Mais Héli lui dit qu'il ne l'avait pas appelé, et le renvoya se coucher. La même scène se répéta encore deux fois. « Alors Héli dit à Samuel : Va, et couche-toi ; et si l'on t'appelle, tu diras : Eternel, parle ; car ton serviteur écoute. » Le jeune homme obéit, et cette fois il entendit une parole suivie, qui proféra des menaces concernant Héli. La Bible rapporte aussi comment des voix commencèrent et continuèrent à être entendues d'Esaïe[6], de Jérémie[7], de Jean-Baptiste[8] ; et voici un passage de saint Jean l'Apôtre :

Et je fus *ravi* en esprit, un jour de dimanche, et j'en-

1. Gen., xv, 1.
2. Gen., xv, 6.
3. Gen., xxii, 11 ; cf. 15.
4. Exode, xix, 3.
5. Nomb., vii, 89.
6. Esa., vi, 6-9.
7. Jér., i, 2-5.
8. Mat., iii, 16, 17.

tendis derrière moi une voix éclatante, comme le son d'une trompette, qui disait : Je suis l'Alpha et l'Oméga[1]...

Enfin, quelques textes présentent la révélation reçue par Jésus de manière qu'on puisse se demander si elle n'était pas parfois de nature auditive ou tout au moins pseudo-auditive. Après la Cène, il dit aux apôtres :

... Je vous ai fait connaître tout ce que j'ai entendu de mon Père[2].

Déjà il leur avait dit sur la montagne des Oliviers :

... Mais celui qui m'a envoyé est véritable, et les choses que j'ai entendues de lui, je les dis dans le monde[3].

Et à Béthanie :

Car je n'ai point parlé par moi-même; mais le Père qui m'a envoyé, m'a prescrit ce que j'ai à dire, et de quoi je dois parler... Les choses donc que je dis, je les dis comme mon Père me les a dites[4].

Appuyée sur l'audition de la Parole, la foi considère cette Parole comme l'instrument de la puissance même de Dieu. La voix divine s'élève, et cela suffit, la lumière est créée, et ensuite les ténèbres, les eaux, l'étendue, les astres, la terre et ses habitants[5]. Le Messie, c'est le Verbe, c'est-à-dire la Parole véhiculée sur terre dans un corps d'homme :

Et la Parole a été faite chair, et a habité parmi nous, pleine de grâce et de vérité et nous avons vu sa gloire[6]...

Dès lors, par une extension de plus en plus large du terme « la Parole », il ne désigne plus seulement,

1. Apoc., I, 10, 11.
2. Jean, XV, 15.
3. Jean, VIII, 26.
4. Jean, XII, 49, 50.
5. Gen., I.
6. Jean, I, 14.

comme dans les textes cités ci-dessus, la voix mystérieuse résonnant aux oreilles du prophète, il finit par s'appliquer à toutes les manifestations de Dieu, alors même qu'elles n'intéressent plus l'ouïe. L'homme de Dieu, c'est-à-dire le prophète ou le messie, n'est pas seulement gouverné par l'audition d'une parole articulée lui dictant des instructions et lui donnant la réplique ; il peut, outre cela ou sans cela, obéir à des impulsions, tenues pour divines, qui s'imposent, sans participation de l'ouïe ni de la volonté personnelle consciente, à ses membres, à son larynx, à sa pensée. Aucune impression, assurément, ne donne aussi fortement qu'une parole sonore, avec qui l'on peut converser, la conviction qu'un être mystérieux est là. Mais cette présence d'un Dieu une fois admise, les autres impulsions, celles des muscles et celles de la pensée, apparaissent dès lors comme tout aussi significatives de la présence divine. Le prophète n'a aucune raison pour distinguer en psychologue ce qui lui est ordonné par une voix sonore et ce qui s'impose à ses organes et à son esprit silencieusement. Cette confusion, et d'autre part l'élasticité consacrée des mots Parole de Dieu, Verbe, etc., tout porte le prophète, lorsqu'il rend compte d'une inspiration purement mentale ou d'une impulsion motrice, à s'exprimer, en toute sincérité, comme s'il s'agissait d'une voix. Il en résulte l'impossibilité, pour le lecteur d'une prophétie, même si le prophète est un personnage contemporain et se prête à l'interrogation, de faire la part exacte de la révélation auditive et de la simple inspiration mentale. Lorsqu'une pensée vient à un homme qui entend quelquefois une voix tenue pour céleste, si cette pensée, par sa signification, sa sublimité, la solennité de sa formule, est tout à fait de même aspect que les inoubliables sentences déjà enregistrées auditivement, alors

elle leur est assimilée, elle est considérée comme jaillie de la source divine, l'homme sacré n'y reconnaît pas sa faiblesse et son humilité, elle va grossir l'enseignement révélé. Il peut donc y avoir, dans les écrits d'un révélateur, un noyau de formules enregistrées sous la dictée d'une voix au sens étroit du mot, c'est-à-dire sonore, perçue auditivement, et autour de ce noyau peuvent s'être constituées, en dehors de toute audition, quantité de formules adventices, développement des précédentes, et que l'inspiré considère comme révélées au même titre. De même si l'on envisage les « hommes de Dieu » collectivement, il est certes fort malaisé de discerner chez lesquels l'expression de « voix » devient métaphorique. Il n'en reste pas moins que c'est autour d'un noyau d'inspirés sensoriels, de voyants et d'entendants proprement dits, que se sont établies et développées les formations adventices du prophétisme à inspiration pseudo-sensorielle et mentale.

LES PROPHÈTES CÉVENOLS

Il est impossible de ne pas comparer le prophétisme monodiste avec un célèbre mouvement prophétique survenu également en France et parmi les protestants : celui des Cévenols révoltés contre Louis XIV et connus sous le nom de Camisards. Un milieu de paysans montagnards, fanatiques et guerriers, un siècle peu scientifique, dogmatique, autoritaire, la plus effroyable répression sanglante, de sauvages représailles, voilà dans quelles conditions le prophétisme cévenol évolua. Nous allons y retrouver les mêmes phénomènes que dans le prophétisme monodiste, mais grossis, complétés, éclaircis grâce à ces conditions éminemment favorables à leur pleine expansion.

Sur le prophétisme cévenol nous sommes aujourd'hui très documentés, par quatre sources : 1° les prophètes eux-mêmes. Ils ont publié des auto-observations pleines de documents psychologiques importants[1]; 2° les historiens : Brueys (1692), Antoine Court (1819), Eugène Sue (1840), Charles Coquerel (1841), Octave Douen (1879); 3° les théologiens : Jurieu (1686), Louvreleuil (1704, 1706), Fléchier (1715), Dubois (1861); 4° un aliéniste, Calmeil (*De la folie*, 1845).

De ces documents nous voudrions donner ici une interprétation psychologique. Nous étudirons successivement la préparation à l'inspiration, la crise d'inspiration, l'état prophétique établi.

La préparation à l'inspiration. — Les facteurs préparatoires à l'inspiration sont le terrain social, la contagion prophétique, les exercices d'entraînement au prophétisme.

Comme terrain social, le prophétisme cévenol eut la persécution sévissant sur une population de fanatiques montagnards. Après la révocation de l'Edit de Nantes, les Cévennes subirent d'épouvantables massacres et la dragonnade. Pour avoir prêché malgré l'interdiction, Isaac Homel, pasteur à Soyon en Vivarais, âgé de 72 ans, fut pendu à Tournon le 20 octobre 1683.

1. MISSON (Maximilien), *Théâtre sacré des Cévennes*, ou récit des diverses merveilles nouvellement opérées dans cette partie de la province du Languedoc. Première partie, 1 v. in-8°, Londres, Robert Roger, 1707; Réimprimé par Bost (A.), *Les Prophètesprotestants*, 1 v. in-8°, xvi-196 pp., Paris, Delay; Melun, Bost, pasteur, 1847. — [S. n.] *La Clef des prophéties de M. Marion* et des autres Camisards, in-12, Londres, 1707. — MARION (Elie) et ALLUT (Jean), *Cri d'alarme*, ou avertissement aux nations, afin qu'elles sortent de Babylone pour entrer dans le repos de Christ [s. d., postérieur à 1711]. — DAUDÉ, FATIO et PORTALÈS; *Avertissements prophétiques* d'Elie Marion, l'un des chefs protestants qui avaient pris les armes dans les Cévennes, ou Discours prononcés par sa bouche sous l'opération de l'Esprit, et fidèlement recueillis dans le temps qu'il parlait [s. l. n. d.] — CAVALIER (Jean), *Mémoires de la guerre des Cévennes*, in-12, Londres, 1726.

Après ces paroles, dit un témoin oculaire, on lui donna le coup de grâce; beaucoup de gens assurent que son âme en quittant son corps a fait entendre dans les airs des cantiques à la religion, et même le bourreau assure l'avoir entendu [1].

Par la suite, quatre-vingt-sept autres prédicants furent exécutés et subirent des supplices souvent atroces, jusqu'à François Rochette, martyrisé à Toulouse, le 19 février 1762. En même temps, trente-neuf prédicants et un grand nombre de fidèles furent jetés aux galères ou déportés en Amérique.

Les martyrs du Désert inspirèrent une touchante littérature populaire de ballades et de complaintes. Coquerel en a donné une bibliographie [2] et quelques citations.

Le chant des psaumes en commun était une manifestation et une source d'exaltation sévèrement interdite. Mais quand on ferme à la croyance le monde de la réalité, elle a vite fait de s'en créer un autre. Les protestants persécutés suppléèrent aux psaumes prohibés par des hallucinations.

En plusieurs lieux où il y avait autrefois des temples, dit Jurieu, on a ouï des voix dans les airs si parfaitement semblables au chant des psaumes, qu'on n'a pu les prendre pour autre chose [3].

Le parlement de Pau et l'intendant de Béarn défendirent d'aller écouter le chant des psaumes aériens et de dire qu'on l'avait entendu, sous peine de 500 et 2.000 livres d'amende.

1. Citat. d'un manuscr. du XVII[e] s. dans COQUEREL, *Hist. des Egl. du Désert*, t. I, pp. 75-76, note.

2. COQUEREL, *Hist. des Egl. du Désert* (catalogué 2.830 à la Bibl. de la Fac. de théol. protest. de Paris), t. I, p. 314, note. — V. p. 319; citations intégrales : de la complainte sur Roussell, pp. 320 et suiv.; des stances sur Matthieu Majal, pp. 386 et suiv.

3. JURIEU, *Lett. pastor.*, I, 145.

Au dire de Jurieu, le premier qui entendit les chants aériens fut Lichigaray Brunier, avocat, ancien protestant fait catholique, et qui, depuis son apostasie, persécutait et dénonçait « ceux de la religion », c'est-à-dire les huguenots :

« Il se leva de son lit pour aller dire au curé qu'il y avait une assemblée de gens qui chantaient des psaumes hors la ville ; il alla aussi chez un sergent nommé Goulan, pour les conduire au lieu où il croyait de les surprendre ; mais ce sergent papiste ayant mis la tête à la fenêtre, lui répondit qu'il comprenait bien que ce chant était en l'air[1]. »

Vivens, qui avait entendu lui-même les chants aériens, conduisit d'un seul coup à Jurieu trente ou quarante témoins de ces mélodies miraculeuses[2].

La répression brutale fit cesser ces phénomènes d'hallucination collective. Mais lorsque les dragons eurent quitté le Béarn à la fin du mois d'août 1685 pour aller opérer en Guyenne, Saintonge et Languedoc, presque aussitôt, en septembre et durant tout octobre, les protestants d'Orthez entendirent collectivement des chants aériens et se réunirent dans la campagne pour assister à ces concerts surnaturels.

On imagine l'exaltation de ceux qui prêchaient devant la potence et la roue où leur prédication allait les attacher. C'était le souffle de Dieu qui, dans leur conviction, enflammait leurs lèvres. Un grand miracle était annoncé, qui allait apporter la délivrance. Jurieu, pasteur de Rotterdam, interprétant un passage de l'Apocalypse (XI, 7,) promettait que trois ans et demi après la révocation de l'Edit de Nantes, c'est-à-dire en avril 1689, commencerait la résurrection du protestantisme français. Guillaume d'Orange devait être le messie libérateur. De Hollande, d'Allemagne, de

1. JURIEU, d'après DOUEN, *Les premiers pasteurs du Désert*, t. II, p. 41.
2. JURIEU, *Lett. pastor.*, III, 87.

Suisse, les prédicants expulsés étaient revenus en Languedoc pour préparer les voies. Il semble que l'initiateur du prophétisme montagnard fut du Serre, gentilhomme verrier, rentré de Genève à Dieu-le-Fit, sa patrie. Voici ce que dit de lui Fléchier :

Et, après avoir donné le Saint-Esprit, comme il le prétendait, à sa femme et à ses enfants, il assembla autant qu'il put de jeunes garçons et de jeunes filles, qu'il envoya depuis en divers lieux sous le nom de *prophètes* et de *prophétesses*, pour prêcher en dormant contre la messe et contre les prêtres. Il leur apprit une manière de sommeil extatique. Il les dressa à toutes les postures qui pouvaient attirer le respect et l'admiration du peuple, et leur donna surtout certaines formules de prêche[1].

Gabriel Astier, en particulier, né à Cliousclet, près de Valence, commença à prêcher à l'âge de vingt-deux ans, vers la fin de 1688. Obligé de fuir, il trouva asile chez une noble dame de Baix, qui ne tarda pas à prophétiser, ainsi que sa fille. Poursuivies, elles se réfugièrent à Livron, semant sur leur passage l'extase et le prophétisme. De juin 1688 à février 1689, l'épidémie se propagea si bien, qu'il y eut dans le Dauphiné et le Vivarais cinq à six cents enfants ou adolescents qui tombaient en sommeil extatique, chantaient des psaumes et exhortaient à la guerre sainte. Gabriel Astier fut arrêté, condamné et « rompu vif » à Baix, le 2 avril 1690. Parmi les premiers petits bergers qui se mirent à parler extatiquement dans les assemblées, on a gardé le souvenir de Bompart (8 ans), Mazel (15 ans), Pascalin (20 ans) : ils furent bientôt arrêtés et leur sort resta inconnu. Les parents des jeunes prophètes étaient rendus responsables de leurs faits et gestes.

Aussitôt que les pères et mères voient leurs enfants frap-

1. Fléchier, *Œuv. comp.*, t. IX, pp. 441 et suiv. (Paris, 1828).

pés de ce mal, dit Jurieu[1], ils en vont avertir les juges et les intendants afin de s'en décharger. Il est pareillement constant qu'il se donnent mille peines pour les empêcher de prêcher, et que quand ils ne peuvent les empêcher de parler, ils les enferment. Il est certain qu'un père est allé jusqu'à cet excès de frayeur et de fureur, que de vouloir enterrer vive une de ses filles qui était tombée dans ce mal, et que le curé du lieu l'en empêcha. On sait qu'un paysan et sa femme fort riches ont été pendus pour avoir permis que deux garçons qu'ils avaient, d'environ vingt ans, prophétisassent. On sait aussi qu'un de ces garçons, après que son père et sa mère eurent été pendus, continua à prêcher, et qu'il fut déchiré et mis en pièces par les gens de guerre...

Le jeune Halmède, âgé de douze à treize ans, prophétisait. Effrayé, son père s'adressa au curé, qui lui conseilla de soigner l'enfant par la privation de nourriture et le bâton. Après quelques jours de ce traitement, le petit garçon cessa non seulement de prophétiser, mais même de parler. C'était un premier succès. Sur la tête du patient, le bon curé ordonna alors l'application d'une peau de serpent, pour achever la guérison. Mais les deux hommes reculèrent, l'enfant s'était remis à prophétiser, et il fit honte à son père de ses mauvais traitements avec une éloquence si accablante, qu'en présence du prêtre, celui-ci se mit à prophétiser à son tour.

Pour guérir une prophétesse, M. de Mandajors, maire d'Alais et redoutable ennemi des protestants, la prit chez lui, au milieu de sa famille. Mais l'inverse de ce qu'il espérait arriva, et ce fut lui, vieillard de soixante ans, qui fut converti par la jeune femme ; comme elle, il prophétisa, et grand fut le scandale. Elle devint enceinte. A tout venant, et même à son

1. Jurieu, *Lettres pastorales*, 15 mai 1689.

évêque, M. de Mandajors annonçait « que l'enfant qui allait naître serait le vrai Sauveur du monde[1]. »

Le *Théâtre sacré des Cévennes* fait prophétiser jusqu'à des enfants en bas âge, de treize à quatorze mois, de quinze mois[2]. Il est permis de supposer[3] que l'imagination rétrospective des témoins a transformé en prédications éloquentes quelques balbutiements et modulations enfantines. C'est ainsi que la prophétesse monodiste Aglaé raconte que sa fillette est morte à cinq ans en prophétisant : « Mère, disait-elle, chante ! et elle a chanté mourant. Je lui donnais à boire : Quand ce sera fini, je serai guérie, dit l'enfant ; et à la dernière goutte, elle était guérie de la vie, elle était morte ».

La contagion de l'inspiration fut plus dramatique chez les Camisards que chez nos modernes monodistes. Mais le mécanisme de la propagation apparaît identique. Une angoisse et une espérance religieuses communes, des enfants et des adolescents nourris dans le mysticisme, la pratique de l'invocation chantée ou parlée et de la prière improvisée, voilà qui suffit à susciter des vocations prophétiques nombreuses autour d'un inspiré d'abord unique. Nous avons cité plus haut un certain nombre de cas de contagion prophétique chez les juifs[4], les mahométans[5], les chrétiens[6] ; le prophétisme cévenol nous en fournit un nouvel et remarquable exemple. La communication du don prophétique chez les inspirés monodistes est donc loin d'être un fait isolé, c'est la loi même du prophétisme que d'être contagieux. Et un écrivain protestant, O. Douen, historien des pasteurs du Désert,

1. *Vie du maréchal de Villars*, p. 325.
2. Réimp. Bost, pp. 140, 141.
3. Ibid., pp. 115, 132.
4. PP. 80-103.
5. PP. 103-109.
6. PP. 109-128.

n'a pas manqué d'indiquer, dans la Bible, d'indéniables faits de contagion prophétique :

C'est bien l'extase contagieuse que dépeint le I[er] livre de Samuel (XIX, 24), où nous voyons les envoyés de Saül se mettre à prophétiser, rien que pour avoir vu prophétiser une troupe de jeunes gens; et c'est aussi l'extase avec accidents convulsifs, puisque Saül, atteint de la contagion et prophétisant à son tour, jette ses habits et se roule nu par terre[1].

Les prophètes monodistes et leurs célèbres devanciers cévenols furent soumis à un certain nombre de conditions communes favorables à l'éclosion de l'inspiration. Dans des milieux protestants où la religiosité était intense et la connaissance du prophétisme biblique répandue, s'est produit, dans les deux cas, une sélection de fidèles doués d'une mentalité sinon psychopathique, du moins aventureuse. Ce que l'insurrection guerrière et la persécution sanglante avait fait dans les Cévennes : la mise en valeur des tempéraments naturellement disposés au prophétisme, une petite insurrection toute doctrinale et pacifique l'a refait plus modestement au XIX[e] siècle, à Paris, sous nos yeux. Agissant sur ces natures mystiques sélectionnées par l'exemple et par l'attrait de prophètes vivants, certaines pratiques journalières de la religion évangélique ont été de puissants entraînements à la prédication extatique : en particulier, la prière et le chant collectifs et individuels, l'improvisation religieuse dans les assemblées.

Telles sont les conditions préparatoires communes aux prophètes protestants du XVII[e] et du XIX[e] siècles. Mais l'Eglise Réformée Nouvelle n'a pas eu la dragonnade, la potence, la roue, la fusillade des fidèles

1. O. DOUEN, *Les premiers pasteurs du Désert*, t. II, p. 45, note.

surpris agenouillés dans leurs lieux de culte, l'égorgement des femmes et des enfants dans les rues. Le mouvement prophétique est par suite moins puissant chez les monodistes, et la préparation moins une. C'est par des voies diverses, personnelles, que quelques-uns étaient d'eux-mêmes arrivés au prophétisme avant de devenir monodistes. Ces indépendants ont été attirés dans l'orbite d'un prophète plus puissant, créateur d'une doctrine capable de les unifier après coup. L'initiation prophétique de Guillaume Monod lui-même, de Sara, de Doinel, est tout individuelle. Un tempérament émotif et oratoire cultivé par le spiritisme, par le salutisme, par un mysticisme poétique, produisit l'inspiration chez Sara, Julie, Doinel. Quant à Guillaume Monod, c'était un prêtre, chez qui des hallucinations religieuses éclatèrent; un tempérament psychopathique, trente-deux ans de piété, la spéculation théologique, le modèle des prophètes bibliques et du Christ, l'entraînement professionnel à la prédication inspirée accentuèrent son ministère évangélique jusqu'au messianisme.

Chez les Cévenols, l'initiative prophétique individuelle et la contagion sont favorisées par des influences puissantes. Un état émotionnel d'espérance paradoxale, de révolte, d'héroïsme, une suggestibilité de simples devant des prophètes, des martyrs, des bourreaux, le culte secret dans la montagne, la prière dans les ravins, l'invocation libre en plein ciel, le contact d'auditeurs et d'imitateurs exaltés, voilà la préparation morale à l'inspiration. Elle était intensifiée par une préparation physique. Les fatigues de la guerre d'embuscades, la difficulté des ravitaillements, un ascétisme volontaire aussi, asservissaient la chair à l'idée religieuse. Avant que Dieu lui déliât la langue, Elie Marion se soumit à un mois de jeûnes, d'oraisons et d'extases muettes.

Le 6 novembre, au matin, dit-il, comme je faisais ma prière, je fus saisi de l'Esprit, qui m'ordonna de rester trois jours entiers sans manger ni boire[1].

Isabeau Charras resta neuf jours sans manger et sans parler; et nous avons vu l'effet produit sur le petit Halmède par les coups et la privation d'aliments.

L'entrée en inspiration et la crise d'inspiration. — Sur le sujet bien préparé, l'Esprit descend de manières diverses : nous avons distingué des prophètes hallucinés, pseudo-hallucinés, non hallucinés. Nous avons vu que l'imposition des mains, la consécration dramatique étaient usités chez les monodistes pour susciter de nouveaux inspirés. De même chez les Cévenols on avait recours à des procédés rituels de suggestion.

« Voyez la colombe sur Cabrit ! » s'écria au bon moment un prophète, et Cabrit entra en extase. Un rite classique fort employé était l'*insufflation*. L'insufflation est le baiser sur la bouche et c'est ainsi qu'au détour d'un chemin Isabeau Vincent reçut l'Esprit d'un inconnu[2]. La prise de possession du nouvel inspiré se manifestait surtout par une conviction intime, et par une émotion tantôt paralysante, tantôt agitante. Quelques-uns perdaient les sens et le mouvement, et même se laissaient tomber inertes; d'autres poussaient des soupirs, pleuraient, riaient, étaient saisis de tremblements et même de convulsions, et leur langue se déliait; suivant leur facilité ou leur exercice, ils balbutiaient prophétiquement ou prêchaient. Elie Marion se sentit envahi de l'*embrasement* prophétique :

L'un de mes frères, dit-il, reçut une inspiration, et,

1. *Théâtre sacré des Cévennes*, réimp. Bost, p. 74.
2. De même Etienne Gout : FIGUIER, *Hist. du merveilleux*, t. III, p. 91.

quelques moments après, je sentis tout d'un coup une grande chaleur qui me saisit le cœur et qui se répandit par tout le dedans de mon corps. Je me trouvai ainsi oppressé, ce qui me forçait à faire de grands soupirs[1].

La description des phénomènes de l'inspiration par Elie Marion est un document psychologique si complet et si précis, qu'il est indispensable de la rapporter ici intégralement :

Lorsque l'Esprit de Dieu me veut saisir, je sens dans mon cœur et dans les parties voisines une grande chaleur, qui est quelquefois précédée par un frissonnement de tout mon corps. D'autres fois, je suis saisi tout d'un coup sans en avoir eu aucun pressentiment. Quand je me trouve saisi, mes yeux se ferment sur-le-champ, et cet esprit me cause des agitations du corps, me faisant pousser de grands soupirs avec des sanglots entre-coupés, comme si j'avais de la peine à respirer. J'ai même fort souvent des secousses extrêmement rudes, mais tout cela se fait sans douleur et sans que je perde la liberté de penser. Je demeure dans cet état pendant un quart d'heure, plus ou moins, avant de proférer aucune parole. Enfin, je sens que cet Esprit forme dans ma bouche des paroles qu'il me veut faire prononcer, lesquelles sont presque toujours accompagnées de quelques agitations ou mouvements extraordinaires, ou au moins d'une grande crainte. Il y a des fois que le premier mot de ce qui me reste à prononcer est déjà formé dans mon idée ; mais assez souvent j'ignore comment finira le mot que l'Esprit m'a fait commencer. Il m'est arrivé quelquefois que, croyant aller prononcer une parole ou une sentence, ce n'était qu'un simple chant inarticulé qui se formait par ma voix. Pendant tout le temps de ces visites, je sens toujours mon esprit extrêmement tendu vers mon Dieu[2].

L'insensibilité est un signe physique fréquemment observé chez les inspirés cévenols. Pendant leur

1. *Théâtre sacré des Cévennes*, réimp. Bost, p. 57.
2. *Avertissements prophétiques*, p. 6.

extase prophétique, plusieurs d'entre eux peuvent recevoir des coups, des blessures, être pincés, brûlés, ils ne s'aperçoivent de rien, leur corps est dans un état d'anesthésie et d'analgésie que les spectateurs naïfs considèrent comme miraculeux.

Clary, chef Camisard, essaya le miracle du feu. Il fit allumer un bûcher, et devant les montagnards accourus, il y monta et ne fut pas brûlé [1]. Mais Alfred Dubois [2] rapporte des lettres manuscrites de Genève prouvant que Clary passa fort vite à travers les flammes et qu'il s'y grilla quelque peu : il fut obligé de se faire panser dans un village voisin. Signalons enfin les larmes de sang versées par plusieurs prophètes [3].

Nous avons vu que Guillaume Monod eut de grandes crises convulsives [4] et qu'Aglaé se laissa choir, terrassée par l'Esprit. Ces phénomènes musculaires, extrêmement développés au XVIIIe siècle chez les prophètes « convulsionnaires » de Saint-Médard, furent assez fréquents chez les Camisards. Isabeau Charras dit, dans le *Théâtre sacré des Cévennes :*

Lorsqu'ils prédisaient les jugements de Dieu et qu'ils disaient certaines autres choses concernant l'avenir, il arrivait presque toujours qu'ils tombaient d'abord à terre [5].

Beaucoup avaient des crises convulsives de nature nettement hystérique ou épileptique. Quand les atteintes de l'Esprit n'occasionnaient pas des troubles moteurs aussi violents, elles produisaient souvent des tressaillements, des frémissements, ou un léger trem-

1. *Théâtre sacré des Cévennes*, réimp. Bost, pp. 99-102, 117.
2. DUBOIS, *Les prophètes Cévenols*, th. théol. protest. Strasb. 1861, p. 46.
3. *Théâtre sacré des Cévennes*, p. 61; Antoine COURT, *Hist. des Camisards*, t. I, p. 27; BRUEYS, *Hist. du fanatisme*, t. II, p. 92.
4. V. plus haut, pp 46-47.
5. P. 167.

blement, que j'ai pu observer aussi chez plusieurs prophètes monodistes. Jurieu s'est servi du nom de *trembleurs* pour désigner les inspirés cévenols [1].

L'état prophétique établi, la transfiguration prophétique. — Le prophète est un homme divin : une fois le don reçu, il tend à vivre dans un état prophétique permanent, sa personnalité subit une transformation durable. Dans les Mémoires rédigés par les inspirés cévenols ou par leurs amis, sont décrits divers signes mentaux et physiques de la possession divine établie. Nous allons les énumérer de manière à illustrer la psychologie des prophètes monodistes, et à la faire entrer dans des conceptions générales.

1° La sainteté. — Le prophète a le sentiment de sa rénovation morale. Ce sentiment habituel de sainteté tantôt détourne l'homme de Dieu des actes, des passions, des pensées humaines, tantôt consacre à ses yeux, poétise, divinise ses impulsions et conceptions familières. De là l'abnégation, l'héroïsme, mais aussi l'orgueil, l'inflexibilité, les conflits entre prophètes. Sous ce sentiment de la sainteté, souvent justifié en partie par la noblesse de sa vie, le prophète abrite naïvement ses conceptions, sentiments, actes passionnés. Il est saint, Dieu le déclare saint, cela suffit. En dépit de toutes les apparences humaines, la folie de G. Monod à Vanves n'était pas de la folie, mais un mystère sublime; ses hallucinations, ne sont pas des hallicinations, mais des révélations; ses péchés antérieurs à sa mission, ses faiblesses humaines postérieures sont des condescendances de Dieu fait homme; la destruction d'écrits gênants ou compromettants de sa main ou de celle de ses disciples n'est pas une ruse, mais un triage religieux; l'interprétation forcée des textes et des faits n'est pas un so-

1. Jurieu, *Lettres pastorales*, III, 431.

phisme, mais une divine inspiration. Le monodiste Menviel nous a montré le grossissement du même phénomène : il se cache à lui-même ses fantaisies sous un voile de sainteté. Un exemple non moins frappant de raisonnement passionné chez un homme qui se sent un saint se rencontre dans la vie du chef camisard Jean Cavalier, lorsqu'il fit mettre à mort son ancien ami La Salle, qui l'avait trahi et qui avait comploté contre sa vie. Un saint ne peut tuer par vengeance. Mais l'Esprit vint au secours de Cavalier et lui dit :

> Je t'assure, mon enfant, que si tu murmures contre mon commandement, je t'abandonnerai [1].

2° La génialité. — Le prophète a le sentiment de sa rénovation intellectuelle; il se sent plus intelligent qu'autrefois, et dans cette exaltation de sa pensée, il voit un don divin : ce sentiment est en partie justifié lui aussi. L'initiation à un monde d'idées générales, la spéculation théologique, les combinaisons politiques ou sectaires donnent à l'inspiré le sentiment d'être un penseur et un conducteur d'hommes; l'exercice et la verve rendent son idéation plus facile et plus abondante, ses facultés d'imitation et d'invention se développent, les songes, les visions, les lectures, les trouvailles lyriques enrichissent son imagination, et nous allons voir que sa mémoire est parfois curieusement exaltée.

G. Monod est si fort enthousiasmé par la beauté de sa propre doctrine, qu'il demande s'il est admissible qu'un homme ait pu la concevoir. A vrai dire, le sentiment de la génialité chez ce poète était hors de proportion avec sa création effective. Il en est de même chez les prophètes qu'il groupa ou suscita. L'hyperbole est extrême d'appeler Lydie Parguel un

1. *Théâtre sacré des Cévennes*, réimp. Bost, p. 121.

Moïse, et Doinel se flattait en s'intitulant Néhémie. L'intellectualité de maint prophète monodiste est du moins, dans l'inspiration, notablement supérieure à son niveau habituel : Marie-Madeleine parlait, en extase, comme un livre, avant de savoir l'alphabet ; les prophètes enfantins Timothée, Abel réunissaient leurs prophéties comme des devoirs d'écoliers qu'ils auraient faits avec goût.

Même sentiment de rénovation intellectuelle chez les prophètes cévenols. La petite bergère Isabeau Vincent était illettrée, mais dans ses crises d'hystérie prophétique, elle prétendait posséder un savoir surhumain :

Si l'on écrivait tout ce que je dirai, il contiendrait, disait-elle, autant que trois Bibles d'une coudée de hauteur [1].

Et de fait, dans le torrent de ses déclamations se rencontrent des traits inattendus. Cette supériorité momentanée et apparente du niveau intellectuel est fréquente chez les normaux mis en verve, et chez les malades, dans l'excitation pathologique de l'hystérie et de la manie.

3° Le don des langues. — La jeune monodiste Herminie S. arriva à Paris ne parlant que l'allemand, et ne prophétisa d'abord qu'en allemand ; plus tard, alors qu'elle avait encore de la difficulté à converser en français, elle parlait presque couramment notre langue en prophétisant. Ce fait s'explique comme les précédents, mais il met sur la voie pour comprendre le « don des langues. » Fléchier dit qu'Isabeau Vincent, parodiant la messe, « prononçait fort juste ce qu'elle disait en latin, et fort intelligiblement [2]. »

Les Cévenols prisaient fort le don de glossolalie.

1. Jurieu, *Lettres pastorales*, I, 59.
2. Jurieu, *Lettres pastorales*, t. III, p. 61.

Des bergers qui ne parlaient que le patois prophétisèrent en français; une prophétesse se mit à prêcher en grec et en hébreu [1]. Jean Cavalier obtint le don des langues après neuf mois de « sanglots et d'agitations sans paroles. »

Ce prodige classique est aujourd'hui très étudié. Maury [2] cite un somnambule anglais qui prêchait, endormi, en grec et en hébreu, quoiqu'il connût peu ces deux langues. Flournoy a éclairci par quelle construction secrète pour elle-même Hélène Smith parvenait à parler l'arabe, l'hindou, et à inventer le « martien » [3]. En 1906, à Paris, les spirites ont attribué aux revenants l'écriture de pages en grec par une dame qui ne savait pas le grec. Elle s'était préparée, à peu près comme Hélène Smith, à l'aide du dictionnaire de Byzantios et Coromélas.

Entre le prophétisme cévenol, le prophétisme hébraïque et le prophétisme monodiste, il y a, sous la disproportion de l'importance historique, sous les différences de milieu, de réaction, d'évolution, quelques identités psychologiques fondamentales. Il n'est pas seulement piquant pour la curiosité qu'en plein Paris, en pleine science, en pleine indifférence religieuse des foules modernes, une poussée prophétique puisse, si petitement que ce soit, exister. Ce n'est pas uniquement par leur actualité, comme seuls spécimens accessibles à l'observation directe et pour ainsi dire faute de mieux, que les prophètes protestants du boulevard Montparnasse ont quelque intérêt. Justement par ce fait que ce prophétisme est étiolé, il est un objet d'élite pour l'investigation psychologique. Un corps amaigri laisse mieux apercevoir son

1. *Vie du maréchal de Villars*, de l'Acad. fr., écrite par lui-même et donnée au public par M. Anquetil. Paris, Moutard, 1784, t. IV, p. 325.
2. *La Magie et l'Astrologie*, Paris, Didier, pp. 442-443.
3. *Des Indes à la planète Mars*, 3e édit., F. Alcan, 1900.

anatomie. Mieux que l'exubérance cévenole ou que l'immensité biblique, le petit monodisme, surgi en un milieu défavorable, réduit au minimum indispensable sans lequel le prophétisme ne se produit plus, permet de discerner clairement quels éléments du prophétisme sont essentiels, et quels accessoires. Il montre que, par de simples phénomènes de superstition, par l'interprétation religieuse crédule de faits vulgaires et normaux, en l'absence ou avec une infime collaboration d'hallucinations, de convulsions, de délire, de folie collective, la conviction prophétique peut cependant s'installer, un homme peut croire et persuader à cent autres que le souffle divin sort de ses lèvres, et même que dans son propre corps Dieu s'est incarné.

CONCLUSIONS

I. La biographie de Guillaume Monod fournit l'exemple de la transformation d'un délire en une doctrine et d'un malade en un fondateur de religion.

II. Le délire prophétique aigu, puis le prophétisme réfléchi de Guillaume Monod consistent médicalement en une crise d'excitation maniaque avec prédominance d'idées mystiques, suivie d'une vie de systématisation théomaniaque. Théologiquement, le délire prophétique et le prophétisme réfléchi sont classiques.

III. L'antiquité et les temps modernes présentent des exemples nombreux et instructifs de tentatives messianiques analogues à celle de Guillaume Monod chez les juifs, les chrétiens, les musulmans.

IV. La méthode théologique monodiste n'est pas particulièrement incorrecte, et les doctrines du Christ de retour, du Jugement dernier d'universelle rédemption, de la Résurrection sur terre, ont de la cohérence, de la poésie, et peuvent être acceptées par des normaux, pourvu qu'ils soient des croyants.

V. Les prophètes monodistes permettent sur des sujets nombreux et vivants l'étude psychologique dés formes les moins pathologiques du prophétisme.

VI. Dans le prophétisme cévenol et dans le pro-

phétisme biblique se retrouvent les phénomènes psychologiques fondamentaux mis en lumière par l'étude du petit prophétisme monodiste : l'interprétation théologique crédule de phénomènes normaux, tels que l'audition mentale, la verve littéraire ou oratoire, voilà l'essence psychologique du prophétisme ; quant aux phénomènes pathologiques d'hallucination et de convulsion, ils ne sont qu'un surcroît propre aux époques de persécution et aux milieux sans culture scientifique.

BIBLIOGRAPHIE

I. — Écrits sur Guillaume Monod par des auteurs qui ne sont pas ses disciples

1. **1878**. — B... (Mme), « L'Eglise Réformée Nouvelle » fondée par M. Guillaume Monod.

Article dans *Le Progrès Religieux, journal des Eglises protestantes*, Strasbourg, imprimerie J. H. Ed. Heitz, pp. 260-262.

2. **1882**. (17 nov.) — P... (Ed.), [pasteur], Histoire religieuse à propos de M. G. Monod.

Article dans *Evangile et Liberté* [journal suisse]. Reproduit par G. M. dans *Hectogr.*, 142.

3. **1884**. (15 nov.) — X...

Article dans *La Semaine Religieuse* [de Genève]. Réponse de G. M. dans *La Casuistique d'un journal religieux* (nov. 1884).

4. **1886**. — CHINCHOLLE (C.), Le Pasteur Christ. Article dans *Le Figaro*.

5. **1890**. — MONOD (Gustave), La famille Monod, portraits et souvenirs rédigés par ——, l'un des derniers survivants des « Douze. » Imprimé comme manuscrit, Paris, 1890.

1 vol., 269 pp. in-8°; sur Billy (Guillaume), pp. 197-209. Portraits; en particulier, de G. M.

6. **1903**. (13 mars). — DUMAS (Dr G.), Des sophismes d'hallucination dans la psychologie des fanatiques.

Communication à la *Société de Psychologie*, dans le *Bulletin de l'Institut Général Psychologique*, III, pp. 154-157. Note sur le passage des *Mémoires* de 1873 — ci-dessous, n° 20 —. où G. M. raconte que c'est sur l'ordre de Dieu qu'il s'est dit le Christ et qu'il a simulé la guérison pour sortir de l'asile. C'est M. le Dr G. Dumas, mon maître et ami, qui m'a conseillé d'entreprendre des recherches sur G. M., dont nous ne connaissions alors que ce seul volume; c'est grâce à cette impulsion initiale que j'ai pu, par la suite, découvrir tous les autres documents, ainsi que l'existence d'une doctrine monodiste et d'une secte ayant compté et comptant aujourd'hui encore des prophètes. Le monodisme m'est finalement apparu sous un jour nouveau : nous n'y avions vu d'abord que folie.

II. — Ouvrages de G. Monod et périodiques édités par lui

7. **1832**. — * Journal secret de 1832[1].

G. M. en a publié des extraits dans *Mémoires d'un homme enfermé comme aliéné* (1838) et dans *Suite des Mémoires de Guillaume Monod* (1875), pp. 72-75.

8. **1832-1836**. — * Correspondance écrite à Vanves et à Fishponds.

Publiée (partiellement) dans les *Mémoires d'un homme enfermé comme aliéné* (Genève, 1838) et

1. Les écrits marqués d'un * sont ceux dont je n'ai pu voir que des extraits.

dans la *Suite des Mémoires de Guillaume Monod* (1875), pp. 123-242.

9. **1833**. — * Journal intime de 1833.

Manuscrit décrit dans la *Suite des Mémoires de Guillaume Monod* (1875), p. 65 : « Mon Journal se partage en deux parties. La première est d'environ 350 pages, d'un petit papier in-4°. La seconde, écrite pour être vue par le médecin et rédigée avec plus de soin, a un peu plus de 200 pages. Je n'ai écrit que jusqu'au commencement d'avril. »

La suite, juin 1833, est partiellement publiée dans la *Suite des Mémoires*, pp. 69-122.

10. **1836**. (Oct.) — Preuves de l'inspiration des apôtres. Genève, imprimerie E. Pelletier, rue du Rhône, 64.

1 vol., 48 pp. in-8°.

2e édit. d'un ouvrage écrit plus de dix ans auparavant par G. M. étudiant en théologie. Relié avec les *Explic. de l'Ecriture*.

11. **1836**. (Déc.) — Explications de l'Ecriture, extraites d'une correspondance. Genève, imprimerie E. Pelletier, maison de la Poste.

1 vol., 280 pp. in-8°.

G. M. s'en reconnaît l'auteur dans sa préface de *Quelques sermons*, 10 déc. 1837.

Vu 2 exemplaires, l'un avec dédicace de G. M. à Abel Menviel, Pâques 1886.

12. **1837**. (Déc.) [Publié en 1838]. — Quelques sermons sur les principes les plus importants de l'Ecriture, par Monod-Peschier[1], précédemment pasteur de l'Eglise de Saint-Quentin. Genève, imprimerie E. Pelletier, rue du Rhône, 64.

1. Peschier est le nom de famille de la première femme de G. M.

Br., 67 pp. in-8°, contenant : *A mes anciens paroissiens*, Genève, 10 déc. 1837. — *Le salut. — La prière. — Le moyen de recevoir le Saint-Esprit. — Les voies de la Providence. — Le Royaume des Cieux.*
La 2e éd. est de 1880.

13. **1838.** — Mémoires d'un homme enfermé dans une maison d'aliénés. — Suite des Mémoires d'un homme enfermé comme aliéné. Genève 1838.

1 vol., 159 pp. in-8°. Titre absent.
Contenu :
Mémoires (24 mai 1843).
Dédicace à sa mère, 10 déc. 1836 ou 1838 (dernier chiffre illisible).
Lettre « A la Chambre des Députés de France, » pour se plaindre d'avoir été enfermé. Paginée v-xii.
« Suite des Mémoires d'un homme enfermé comme aliéné, » paginée 19-159.
Partiellement reproduit dans les *Mémoires* de 1873, ii, 59 et suiv.

14. **1841.** — Esquisse d'une Philosophie du goût, Lettre à M. le Prof. Vinet. Genève, chez les principaux libraires. — Paris, A. Cherbuliez et Cie, rue de Tournon, 17; Delay, rue Basse-du-Rempart, 62.

Br., 51 pp. in-8°, vendue 1 franc.

15. **1841.** — Essai d'une histoire universelle des temps antérieurs à la naissance de Jésus-Christ. Genève, Veuve Beroud et Suzanne Guers, Cité; G. Kaufmans, Allemands-Dessous. — Paris, Delay, rue Basse-du-Rempart.

1 vol. 204 pp. in-8°.

16. **1842**. — Essai sur le droit de tout homme de lire la Bible. Toulouse, imprimerie K.-Cadaux, rue de la Trinité, 8.
Br., xviii-98 pp. in-8°.

17. **1843**. — Histoire véritable de Guillaume Monod, pasteur de Saint-Quentin. Genève, chez les principaux libraires, 1843.
S. n., Br., 68 pp. in-8°.

18. **1844**. — La Bible sans voile, Résumé de l'enseignement de Guillaume Monod, publié aux frais de quelques chrétiens. Genève, A. de Châteauvieux, place du Mollard.

[Epigr. :] Dieu a renfermé tous les hommes dans l'incrédulité, pour leur faire grâce à tous. Saint Paul.

Au verso du titre, lettre de G. M. pour présenter le livre. Il n'est pas question de la divinité de G. M., mais seulement de l'humanité du Christ et du *monde nouveau*.

19. **1844**. — * Manuscrit.

Manuscrit de Guillaume Monod, copié par une de ses disciples et dont les *Mémoires de l'Auteur des Vues Nouvelles sur le Christianisme*, publiés en 1873 (V. p. 121), sont extraits.

20. **1844**. [Publié en 1873.] — Mémoires de l'Auteur des Vues Nouvelles sur le Christianisme. Paris : Ernest Thorin, Saintjorre. — Genève, Bâle, Lyon : H. Georg. — Nîmes : Peyrot-Tinel. — Lausanne : Imer et Lebet. — Typ. A. Parent.

[Epigr. :] L'Eternel me dit : Prends l'équipage d'un pasteur insensé. Zach., xi, 15. — Le prophète est fou, l'homme spirituel est insensé, à cause du nombre de tes iniquités. Osée, iv, 7. — Dieu a choisi les choses folles pour confondre les sages. I Cor., i, 27.

1 vol., iii-122 pp. in-8°, vendu 2 francs.

21. **1845.** — Le Messager Biblique. Spécimen, 26 nov. 1845.

Publication périodique multicopiée en noir, grand format, par le lithographe Kübli : « Il y aura au moins 1/2 feuille par mois et ordinairement deux demi-feuilles. »

Ce numéro, qui fut peut-être le seul, contient : *La venue de J.-C.*, discours prononcé le 20 juillet 1845. — *Prophéties* publiées le 25 octobre 1845. — Journal intime du 3 au 20 novembre 1845.

22. **1846-1848.** — Le Salut Universel par l'Evangile. Trois conférences de Guillaume Monod; Paris : chez les libraires protestants; Typ. Ch. Meyrueis, 13, rue Cujas. 2e éd., Paris, chez les libraires protestants; Lausanne, chez B. Benda, 1885.

[Epigr. :] J'attirerai tous les hommes à moi. Jean, XII.

Br., 40 pp. in-8°, vendue 60 cent.

« J'ai prononcé ces conférences, d'abord à Lausanne, où j'avais été pasteur pendant deux ans, de 1846 à 1848, puis à Genève, en 1875. »

Titres des conférences : *Les peines éternelles.* — *La prophétie.* — *Le jugement dernier.*

23. **1855.** — Publié en 1879. — Quatre lettres de Guillaume Monod à un frère, publiées par ses disciples. Genève, chez les libraires protestants de Suisse et de France. Imp. Taponnier et Studer.

Br., 48 pp. in-8°, vendue 40 cent.

24. **1857.** — La Bible dans l'Ecole ou l'Instruction primaire protestante, Sermon prononcé à l'Oratoire le 8 févr. 1857. Paris, Ch. Meyrueis et Cie.

Br., 20 pp. in-8°.

25. **1870**. (Nov.) [Publié en 1871]. — La France et la réformation en deuil. Sermon prononcé à Paris le 6 nov. 1870 à l'occ. de la fête de la réformation, suivi de quelques articles et discours publiés pendant le siège de Paris par Guillaume Monod, pasteur de l'Eglise Réformée. Paris, Aux librairies protestantes ; Typ. Maréchal, 16, passage des Petites-Ecuries.

Br., encadrée de noir, 31 pp. in-8°.

26. **1872**. [Au printemps.] — Vues Nouvelles sur le Christianisme. Paris, Ernest Thorin, éditeur, rue de Médicis, 7, et Saintjorre, libraire, rue de Richelieu, 91. Typ. A. Parent, rue Monsieur-le-Prince, 31.

S. n., 1 vol., 31 pp. in-8°, vendu 0 fr. 50.
G. M. s'en reconnaît l'auteur dans la *Préface* de ses Mémoires publiés en 1873.

27. **1872**. (Avril.) — Essai d'une théorie de l'inspiration des Ecritures. Paris, Sandoz et Fischbacher.

Extrait de la Revue Théologique.
Br., 15 pp. in-8°, vendue 0 fr. 30.
Conférence faite dans le local de l'Union chrétienne des jeunes gens, de Paris.

28. **1873**. — Tout est accompli. Lettre d'un pasteur.

[Epigr. :] C'est fait. Apoc., XXI, 6.
Br., 16 pp. in-8°, vendue 0 fr. 25.
Mêmes éditeurs que les *Mémoires*, voir ci-dessus, n° 20.

29. **1874**. (Août.) — La Folie de Dieu et les pasteurs. Paris : Sandoz et Fischbacher ; Grassart. — Genève : E. Beroud, Corraterie.

Br., 32 pp. in-8°.

30. 1874. — Lettre à un pasteur sur la Prophétie. — Chez divers libraires. Genève, imprimerie Taponnier et Studer.

[Epigr. :] Aucune prophétie n'est d'une interprétation particulière. II Pierre, I, 20.

Br., 22 pp. in-8°, 25 centimes.

31. 1874. — L'Apocalypse expliquée. Paris, Sandoz et Fischbacher, 33, rue de Seine; Grassart, libraire, 2, rue de la Paix.

Br., 48 pp. in-8°.

32. 1874. — Première lettre du Christ à son Eglise. Chez divers libraires. Prix : 25 centimes. Genève, imprimerie Taponnier et Studer.

Br., 13 pp. in-8°.
Il y a 10 « Lettres du Christ à son Eglise. » Une copie des neuf autres existe dans le Manuscrit E.-B. « *La seconde venue de Christ...* » Voir ci-dessus.

33. 1875. — Suite des Mémoires de Guillaume Monod.

[Epigr. .] Toutes les tribus de la terre pleureront sur lui. (Apoc. I, 7).

1 vol., IV-320 pp. in-8°, vendu 3 fr. 50.
Mêmes éditeurs que les *Mémoires*, voir ci-dessus, n° 20.

34. 1875-1876. — Une Parole de Paix. Paris, chez les libraires protestants. Typ. Ch. Meyrueis, 13, rue Cujas.

[Epigr. :] Quand le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre? Luc, XVIII, 8.

12 livraisons in-8° de 8 à 34 pp. chacune; parues

du 10 mai 1875 au 15 février 1876. Prix : 25 cent. chacune.

35. **1876.** — Le Christ rejeté par son Eglise, deux lettres de Guillaume Monod. Paris, chez les libraires protestants et chez l'auteur. Typ. A. Parent, rue Monsieur-le-Prince, 31.

Br., 40 pp. in-8°.

36. **1876.** — Mémoire justificatif adressé au Comité de l'Alliance Evangélique par Guillaume Monod. Ne se vend pas. Paris, imprimerie A. Parent.

Br., 40 pp. in-8°.

37. **1876-1878.** — L'Eglise Réformée Nouvelle, Revue mensuelle. Paris et ailleurs, chez les libraires protestants. Typ. Ch. Meyrueis, 13, rue Cujas.

[Epigr. :] Voici, je fais toutes choses nouvelles. Apoc., xxi, 5.

32 livraisons in-8° formant 128+192+180 pp.; parues du 25 mai 1876 au 25 déc. 1878. Prix : 50 cent. la livraison.

38. [**1877?**] — Instructions sur les prophéties.

3 cahiers manuscrits 18×23, formant 87 pp.
Cours fait par G. M., rédigé par un de ses élèves et disciples, pasteur.

39. **1877** (14 juin). — A tous les Membres de ma Famille. Paris, imprimerie Barousse, 4, place de l'Odéon.

4 pp. 26 cm.×22 multicopiées en noir.

40. **1877** (Juillet.) — Le Christ assujetti et Dieu tout en tous. Discours prononcés par G. M. le 22 et le 29 juillet 1877. Ne se vend pas. Paris, typ. A. Parent.

1 br. in-8° de 24 pp.

41. **1877.** — Qui faut-il croire, Dieu ou les pasteurs protestants? Paris, chez les libraires protestants. Typ. A. Parent, rue M.-le-Prince, 29-31.

[Epigr. :] Quel rapport y a-t-il entre la paille et le froment? Jér., XXIII, 28.

1 br. in-8° de 20 pp. Prix : 50 cent.

42. **1877.** — Suite du Mémoire Justificatif adressé au Comité de l'Alliance Evangélique par Guillaume Monod. — Ne se vend pas. — Paris, imprimerie A. Parent.

1 br. 48 pp. in-8°.

43. **1877.** — Les Prophètes du XIXe siècle à Paris. Paris, chez les libraires protestants, Typ. A. Parent.

[Epigr. :] Ne méprisez pas les prophéties. (I Thessaloniciens, V.)

1 br. in-8° de 12 pp.

44. **1877.** — Fragments d'une correspondance particulière.

Copie manuscrite de lettres : 6 avril; 1, 7, 11 mai; fragments de la 18e lettre de 1877 : « les Esprits trompeurs »; 10, 23 juillet. Le tout formant 24 pp. gr. in-18 non reliées.

45. **1879** (fin de). [Publié en 1880.] Quelques sermons de Guillaume Monod sur les Principes les plus importants de l'Ecriture. Seconde édition augmentée de 5 sermons nouveaux. Paris et ailleurs, chez les libraires protestants.

[Prononcés à la fin de 1879.]
Br. in-8° de 150 pp. vendue 2 fr. 50.
Les sermons nouveaux sont : *Comment Dieu venge ses élus.* — *La Résurrection.* — *Les retards de Dieu.*

— *Les souffrances du Christ. — Le second sacrifice du Christ.*

46. **1879-188...** — Hectographies. Chez B. Prugnières, Corraterie 14, Genève.

Publication hebdomadaire multicopiée en violet à la gélatine.
Vendues par séries de vingt payées d'avance 0 fr. 25 chacune pour la Suisse et 0 fr. 30 pour l'étranger. Livraisons in-12; la 1re est du 13 nov. 1879; la dernière porte le n° 744, série 38.

47. **1880.** — Lettre de Guillaume Monod à ses plus anciens disciples. Paris, chez les libraires protestants. Typ. G. Chamerot, rue des Saints-Pères, 19.

Br. in-8° de 9 pp.

48. **1882.** (Sept.) — Lettre à M. Samuel Zeller. Lausanne, Barbey, libraire, place La Palud.

1 br. in-8° de 20 pp.

49. **1882.** — Qui faut-il croire, la Bible ou les professeurs de théologie? Paris et ailleurs, chez les libraires protestants. Typ. A. Parent; A. Davy, successeur.

[Epigr. :] Où est le sage? où est le scribe? I Cor., I, 20.

Br., 23 pp. in-8°.

50. **1882.** — La doctrine de Dieu ou la Bible expliquée. Paris et ailleurs chez les libraires protestants. Typ. A. Parent. A. Davy, successeur.

Br., 23 pp. in-8°.

51. **1883.** (Avril). — Pourquoi l'Eglise est ébranlée? réponse du Christ aux pasteurs. Paris et ail-

leurs, chez les libraires protestants. Typ. A. Parent. A. Davy, successeur.

Br., 63 pp. in-8°

52. 1883. (23 oct.) — Une soirée dans le ciel. — Paris, Fischbacher, rue de Seine, 33.

[Epigr. :] J'entendis une voix qui sortait du trône de Dieu et qui disait : « C'est ici le tabernacle où Dieu habitera avec les hommes. » Apoc., XXI, 3.

Br., 16 pp. in-8°.

53. 1883. — Une Voix du Ciel. — Paris et ailleurs, chez les libraires protestants. — Typ. A. Parent, A. Davy, successeur.

[Epigr. :] Quand le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? Luc, XVIII, 8.

Br., 15 pp. in-8°.

54. 1884. (4 mars.) — La Bible. Lettre à la Société biblique de France. — Chez les libraires protestants, Paris et ailleurs. — Typ. A. Parent, A. Davy successeur.

Br., 11 pp. in-8°.

55. 1884. (Oct.) — Guillaume Monod tel qu'il est. — Paris et ailleurs, chez les libraires protestants. — Typ. A. Parent, A. Davy, successeur.

[Epigr. :] Il a plu à Dieu de sauver par la folie que nous prêchons ceux qui croient. I Cor., I, 21.

[S. n.]
Br., 54 pp. in-8°.

56. 1884. (Nov.) — La casuistique d'un journal religieux, Deux lettres de Guillaume Monod. —

Paris et Genève. — Typ. A. Parent, A. Davy, successeur.

[Epigr. :] Dieu a choisi les choses folles du monde pour confondre les sages, I Cor., 27.

Br., 8 pp. in-8°.

57. **1885**. (Sept). — Quelques lettres échangées entre Guillaume et Adolphe Monod. — Paris et ailleurs, chez les libraires protestants.

[Epigr. :] Eternel, sonde-moi et m'éprouve. Ps. xxvi, 2.

Br., 36 pp. in-8°.

58. **1887**. (23 fév.) — Lettre de Guillaume Monod à un pasteur. — Paris, 1887. — Typ. A. Parent, A. Davy, successeur.

Br., 16 pp. in-8°.
Lettre « à un ancien catholique qui, après avoir formé le projet de devenir prêtre », devint protestant, pasteur, monodiste. Elle concerne les discussions de ce disciple avec le pasteur Horace Monod, neveu de Guillaume.

59. **1890**. — Une injustice, Lettre au Comité de la Société des missions évangéliques. — Paris, A. Davy, 52, rue Madame.

Br., 8 pp. in-8°.
A propos de M. Gustave Christmann, missionnaire d'Afrique, congédié pour être devenu Monodiste.

60. **1890-1891**. — Prières du Maître.

1 cahier manuscrit, cartonné, entièrement couvert d'écriture.
Prières prononcées par G. M. du 19 juin 1890 au 26 juillet 1891.
[Fonds Menviel.]

III. — *Écrits de Monodistes*

61. Nombreux écrits de disciples et prophètes monodistes insérés dans les ouvrages et les périodiques édités par Guillaume Monod.

62. Lettres adressées à l'auteur du présent ouvrage par des disciples et des prophètes monodistes.

63. **1863-1874**. — ELISA BONPARIS, La seconde venue de Christ explique la première et la première explique la seconde.

1 vol. manuscrit relié gr. in-18 de 542 + II pp. Recueil de pièces, notes, circulaires, allant de 1863 à 1874.

64. **1873-1872**. — [Publié en 1874.]
[SARA ROBERT], Le Règne du Consolateur révélé à un solitaire.

[Epigr. :] Ce que les femmes disaient aux apôtres leur parut une rêverie, et ils ne le crurent point. Luc, XXIV, 11.

1 vol. in-8° de VI-95 pp. vendu 1 fr. 50. — 1re éd. 187... — 2e, 1874, avec préf. de G. M. — Mêmes édit. que les Mémoires de 1874; v. ci-dessus, n° 20.

65. **1873**. — [SARA ROBERT.] Le Règne de la vie.
[Faisant suite au Règne du Consolateur.]
Mêmes éditeurs que les *Mémoires*, v. ci-dessus, n° 20. Vendu 0 fr. 50.
1 vol. in-8° de II-30 pp. Avant-propos de G. M.
[Fragments dans Hectographies, n° 189, pp. 4-6.]

66. **1874**. — SIMPLET [Pseudonyme de Prugnières.] Le Retour du Christ et la Bible en face des diverses opinions de la chrétienté à ce sujet, précédé de l'histoire de ce simple d'esprit. —

Se vend chez tous les libraires. Genève, imprimerie Taponnier et Studer, route de Carouge, 19.

[Epigr. :] *Il est minuit!* les dix vierges sont endormies et l'*Epoux est venu!* Matth., xxv, 5. — Dieu est *Amour*. Il est la fidélité même ! Cieux, écoutez ; et toi, terre, prête l'oreille ; car l'Eternel a parlé ! Esaïe, 1.

Br., 20 pp. in-8°.

67. **1876.** — [Publié en 1886.]

LOUISE BOLOMEY, Lettres à une amie au sujet de Guillaume Monod. — Paris, 1886. Typ. A. Parent, A. Davy, successeur.

Br., 76 pp. in-8°, contenant : *Préface*, par G. M. — *Dieu parle-t-il ou ne parle-t-il pas ?* — *L'enseignement de M. Monod est-il scripturaire ?* — *Le retour du Christ et les prophéties.* — *Le salut universel.* — *La Résurrection et la Terre Nouvelle.*

68. **1877.** (6 fév.) — MENVIEL, Lettre à M. Casalis.
3 pp. manuscrites 20 × 31.

69. **1877.** (8 avril.) — ANONYME. Paroles de Dieu. — Imp. Barousse, 4, place de l'Odéon.
3 pp. in-4° multicopiées en noir.
[Fonds Menviel.]

70. **1877.** (11 avril.) — ANONYME. Paroles de Dieu. — Imp. Barousse, 4, place de l'Odéon.
4 pp. in-4° multicopiées en noir.
[Fonds Menviel.]

71. **1877.** (6 mai.) — MARIE HEL, Lettre à M. le pasteur X. (d'Allemagne).

Copie manuscrite, de 3 pp. 20 × 31.
Début :

« Comme prophète de Dieu, mon devoir est de vous répondre. Permettez-moi, Monsieur, de vous raconter comment Dieu m'a parlé et comment j'ai connu M. Monod... »

[Fonds Menviel.]

72. **1877.** (13 mai.) — MARIE HEL. Paroles de Dieu, par Mlle Marie, chez M. Menviel, 117, rue du Temple, Paris. — Imp. Barousse, 4, place de l'Odéon.

3 pp. in-4° multicopiées en noir.
[Fonds Menviel.]

73. **1877.** (18 nov.) — MENVIEL. Première prophétie de M. Menviel, rue de Sévigné, 36, le 18 novembre 1877, 5 h. 1/2 matin.

4 pp. manuscrites 20 × 31.
Début :

« Dieu dit : Disciple de mon fils, de mon bien-aimé, écoute les paroles que ton Dieu veut te dire aujourd'hui et écris-les. C'est la première fois que tu écris sous ma dictée : je te dis qu'il faudra que tu écrives des livres entiers. Mes enfants, aujourd'hui, je veux vous exhorter par mon nouveau prophète Menviel... »

[Fonds Menviel.]

74. **1877.** — MARIE HEL. Trompette inusable.

1 cahier manuscrit cartonné, dont 77 pages sont écrites.
Ecrits prophétiques dictés à M. H. du 29 avril au 17 juin 1877.
[Fonds Menviel.]

75. **1878.** — RODOLPHE HERRENSCHMIDT et EUGÈNE PRUGNIÈRES. Lettres aux membres de la Conférence Universelle des Unions Chrétiennes de jeunes gens. — Genève, imprimerie Taponier et Studer, route de Carouge.

76. **1878-1880.** — MENVIEL, MARIE H., ABEL. 71 lettres à G. M. et à divers disciples. Du 1er janvier 1878 au 8 février 1880. — Copie manuscrite, 92 pp. 20 × 31.
[Fonds Menviel.]

77. 1878-1884. — MENVIEL. Les derniers temps, prophéties.

Du 27 juin 1878 au 14 août 1884. — Manuscrit de 65 pp. 20 × 31.
[Fonds Menviel.]

78. 1879. (20 mars.) — MARIE HEL. Prophétie.

[La fin manque.]
4 pp. manuscrites 20 × 30.
[Fonds Menviel.]

79. 1879. — BONPARIS (Elisa). Lettre d'une femme à un pasteur [Théodore Monod]. Prix : 60 centimes. — Paris : chez les libraires protestants. Typ. A. Parent.

Br., in-8° de 22 pp.

80. 1880. (29 déc.) — ABEL. Prophéties.

3 pp. manuscrites autographes de 20 × 27.
[Fonds Menviel.]

81. 1880. — CUVIER (Louis), Pasteur. — Lettres sur le Retour de Jésus-Christ d'après les Ecritures. — Paris, G. Fischbacher. — Montbéliard, Barbier frères. — Lausanne, Barbey. Et chez les libraires protestants.

[Epigr. :] Quand le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? Luc, XVIII, 8. Ne jugez point selon l'apparence, mais jugez selon la justice. Jean, VII, 24.

Br., in-8° de XVII-88 pp., vendue 1 fr. 50.

82. 1881. — [LAURE HERR.], Appels de Dieu à l'Eglise dictés à une enfant. — Paris et ailleurs, chez les libraires protestants. Typ. A. Parent, Davy successeur, rue Monsieur-le-Prince, 29-31.

[Epigr. :] J'entendis une voix du Ciel qui me dit : Ecris. Apoc., XIV.

Br., 52 pp. in 8°.

83. **1882**. — [BONPARIS ELISA]. Simples notes primitives pouvant servir à la rédaction du cahier intitulé : *Le Témoignage*.

Manuscrit en 3 cahiers in-8° reliés :
Cahier I, 1882, 264 pp.
» II, 1882, 179 pp.
» III, 1883...
[Fonds Bonparis.]

84. **1883**. (9 sept.) — [LYDIE PARGUEL]. Paroles de Dieu. Vision prophétique.

Publié par G. M. dans *Une voix du Ciel.*

85. **1884**. (2 avril.) — LYDIE PARGUEL. Prophéties du 2 avril 1884.

18 pp. manuscrites 13×21.
[Fonds Menviel.]

86. **1884**. (3 déc.) — CUVIER (Gustave) [pasteur]. Paroles de Dieu dictées à son prophète G. C.

4 pp. manuscrites 18×28.
[Fonds Menviel.]

87. **1884**. — CUVIER (Louis) [pasteur]. Appel adressé à tous les Chrétiens par cent soixante témoins. — Paris et ailleurs, chez les libraires protestants. Typ. A. Parent, A. Davy, successeur.

[Epigr. :] Ses brebis ne suivront pas un étranger. Jean, x, 5.

Br., 24 pp. in-8°.
Noms et adresses des 160 disciples témoins.

88. **1885**. (Mai.) — CUVIER (Gustave), Pasteur et apôtre, et GUILLAUME MONOD. Trois lettres à M. Robert, pasteur à Chézard. — Paris et Neuchâtel, 1885. Typ. A. Parent, A. Davy, successeur.

Br., in-8° de 35 pp. Prix : 50 centimes.
[A la Bibl. Nation., sous la cote Ln^{27} 35987.]

89. 1885. — CUVIER (Gustave). L'Eglise Réformée Nouvelle. Conférences. — Genève, imprimerie Charles Schuchardt, 1885.

Br., in-8° de 16 pp.

90. [S. d.]. — ANONYME. Cantique dicté par l'Esprit.

4 pp. 18 × 28 de musique et paroles manuscrites, s. d.
[Fonds Menviel.]

IV. — Tableau

91. 1891. — HOPF (Annie). Guillaume Monod et quelques disciples dans leur lieu de culte.

Tableau du Musée de Berne. Les personnages sont : Guillaume Monod. — Arthur D. — Mme Aglaé B. — Mlle Elisa B. — M. Sch. — M. et Mme Menviel. — Abel. — Laure H. — Henri D. — Christmann. — Mme Ch. — René Ch. — Eugénie V. — Les deux frères Cr. — Fanny T. — Julie E. — M. Boni. — Mme Bil. — Cerni. — M. Ga.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

INTRODUCTION 1

PREMIÈRE PARTIE

PSYCHOLOGIE D'UN CHRIST MODERNE

CHAPITRE PREMIER

Guillaume Monod 7

CHAPITRE II

Sa folie devant la médecine et devant la théologie .. 46

CHAPITRE III

Messies anciens et modernes analogues à G. Monod : messianisme juif antique; messianisme juif moderne; messianisme musulman; messianisme chrétien 80

DEUXIÈME PARTIE

PSYCHOLOGIE D'UNE SECTE PROPHÉTIQUE

CHAPITRE PREMIER

La doctrine monodiste 131

CHAPITRE II

Les prophètes monodistes, les disciples, le culte .. 193

CHAPITRE III

Quelques mouvements prophétiques comparés au prophétisme monodiste : les prophètes d'Israël ; les prophètes cévenols 241

CONCLUSIONS 269

BIBLIOGRAPHIE 271

Sens. — Société Nouvelle de l'Imprimerie Miriam, 1, rue de la Bertauche.



